This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00605422 9

George Bancroft

George Bancroft

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE CONDILLAC.

TOME V.

A PARIS,

Chez
- GRATIOT, cul-de-sac Pecquay rue des Blancs-Manteaux.
- HOUEL, rue du Bacq, N°. 940.
- GUILLAUME, rue de l'Éperon N°. 12.
- GIDE, place St.-Sulpice.

Et A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, libraire.

ŒUVRES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées par l'Auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes, et augmentées de LA LANGUE DES CALCULS, ouvrage posthume.

COURS D'ÉTUDES

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

LA GRAMMAIRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE CONDILLAC.

TOME V.

A PARIS,

Chez { GRATIOT, cul-de-sac Pecqu
rue des Blancs-Manteaux.
HOUEL, rue du Bacq, N°. 940
GUILLAUME, rue de l'Éper
N°. 12.
GIDE, place St.-Sulpice.

Et A STRASBOURG,

Chez LEVRAULT, libraire.

ŒUVRES

DE CONDILLAC,

Revues, corrigées par l'Auteur, imprimées sur ses manuscrits autographes, et augmentées de LA LANGUE DES CALCULS, ouvrage posthume.

COURS D'ÉTUDES

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

LA GRAMMAIRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CH. HOUEL.

AN VI. — 1798. (E. vulg.)

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La méthode que j'ai suivie pour l'instruction du prince, paroîtra nouvelle, quoique dans le fond elle soit aussi ancienne que les premières connoissances humaines. Il est vrai qu'elle ne ressemble pas à la manière dont on enseigne; mais elle est la manière même dont les hommes se sont conduits pour créer les arts et les sciences. C'est ce dont on sera convaincu par le plan raisonné dont je vais rendre compte.

On suppose que les enfans sont incapables des connoissances qui demandent quelques réflexions; et on attend, pour leur donner ces connoissances, qu'ils aient un certain

âge, qu'on nomme l'âge de raison, et qu'on ne fixe pas. On diroit qu'il y a dans la vie un moment où la raison, que nous n'avions pas le moment d'auparavant, nous est tout-à-coup infuse. Voyons quelle est la cause de ce préjugé.

Dans l'origine des sociétés, il n'y avoit encore ni arts ni sciences. Toutes les connoissances se bornoient à quelques observations que le besoin avoit fait faire, et qui étoient en trop petit nombre pour qu'on sentit la nécessité de les distribuer dans différens corps.

Lorsque les observations en tous genres se furent multipliées, ont eut besoin d'y mettre de l'ordre, et c'est alors qu'on les distribua par classes. On fit une collection de celles qui appartenoient à l'agriculture, une autre de celles qui concernoient l'astronomie, etc.

Pour ne rien confondre dans ces collections, on réduisit à des principes généraux les observations qu'on avoit faites. Par ce moyen toutes les connoissances se trouvèrent exprimées d'une manière abrégée, et il fut facile de les parcourir en descendant des plus générales aux moins générales.

Ceux qui rédigèrent ainsi les connoissances humaines, parurent avoir créé les sciences. Leur méthode étoit bonne pour eux et pour toutes les personnes qu'ils supposoient instruites. Mais il est évident qu'elle exposoit les connoissances dans un ordre contraire à celui dans lequel on les avoit acquises. Car enfin on n'avoit pas commencé par des principes généraux, on avoit commencé par des observations.

Cependant, parce que cette méthode étoit claire, qu'elle étoit même

la plus simple pour ceux qui avoient observé; on jugea qu'elle devoit être encore la plus propre à l'instruction, et on oublia qu'on s'étoit instruit par une autre méthode. Au lieu donc de conduire les enfans d'observation en observation, comme des ignorans qu'on veut instruire; on commença avec eux, comme s'ils avoient été instruits, et qu'il ne restât plus qu'à mettre de l'ordre dans leurs connoissances. Ils ne purent rien comprendre aux principes généraux, parce que ces principes supposoient des observations qu'on ne leur avoit pas fait faire, et ce fut alors qu'on dit : *ils ne sont pas capables de connoissances ; il faut attendre qu'ils aient l'âge de raison.* Mais il n'y a point d'âge, où l'on puisse comprendre les principes généraux d'une science, si on n'a pas fait les observations qui ont conduit à ces

principes. L'âge de raison est donc celui où l'on a observé; et, par conséquent, la raison viendra de bonne heure, si nous engageons les enfans à faire des observations.

Pour savoir comment nous devons nous conduire avec eux, la première précaution à prendre est de savoir comment nous concevons nous-mêmes les choses que nous avons apprises. Il faut décomposer l'esprit humain, c'est-à-dire, observer les opérations de l'entendement, les habitudes de l'ame et la génération des idées.

Aussitôt que cette analyse est faite, le plan d'instruction est trouvé; on sait du moins par où on doit commencer, et il n'en faut pas davantage. On verra que la vraie et l'unique méthode est de conduire un élève du connu à l'inconnu; qu'il suffit, par conséquent, de commencer par

ce qu'il sait, pour lui apprendre quelque chose qu'il ne sait pas encore; et qu'en reprenant à chaque connoissance qu'on lui aura donnée, on pourra le faire passer, sans effort, à une connoissance nouvelle. Il faudra seulement être attentif à ne franchir aucune des idées intermédiaires; encore cette précaution deviendra-t-elle inutile, lorsque son esprit plus exercé, les pourra suppléer.

Ce plan est simple. Il ne condamne pas le précepteur à étudier les sciences dans les systêmes qu'on a faits. Au contraire, il faut qu'il oublie tous les systêmes, et que, paroissant les ignorer autant que son élève, il commence avec lui, et aille avec lui d'observation en observation, comme s'ils faisoient ensemble les mêmes découvertes. C'est ainsi que les peuples se sont éclairés. Pourquoi donc chercher une autre méthode

pour nous éclairer nous-mêmes ?

Mais, dira-t-on, les peuples se sont instruits par des moyens bien lents, et leur enfance a duré plusieurs siècles. Comment donc une méthode, qui semble avoir ralenti les progrès de leur esprit, pourroit-elle s'employer dans une éducation qui doit finir après peu d'années ?

Je réponds que la nature a indiqué aux premiers hommes l'unique méthode des découvertes, puisqu'elle les a mis dans la nécessité d'observer ; et que s'ils n'ont fait d'abord que des progrès bien lents, ce n'est pas que cette méthode soit lente par elle-même, c'est que l'instrument, avec lequel ils observoient, ne leur étoit pas assez connu.

Ils se seroient servi de leur esprit, avec la même facilité qu'il se servoient de leurs bras ; si, dès les commencemens, ils avoient connu les

facultés de leur entendement, auss
bien qu'ils connoissoient les facult
de leur corps. Capables de régl
toutes les opérations de la pensé
ils auroient bientôt appris à lui do
ner de nouvelles forces. Ils auroie
trouvé des méthodes, comme ils o
trouvé des leviers; et nous rema
querions en eux des progrès rapide
toutes les fois qu'ils auroient senti
besoin d'employer les forces de le
esprit, comme ils ont senti le beso
d'employer les forces de leur corp

Le progrès des connoissances h
maines n'a donc été retardé, q
parce que les hommes n'ont ni ass
connu leur esprit, ni assez senti
besoin de l'exercer. Par conséquen
pour faire usage, dans l'éducatio
de l'unique méthode à laquelle no
devons tout ce que nous avons appr
il faut d'abord faire connoître à
enfant les facultés de son ame, et

faire sentir le besoin de s'en servir. Si on réussit à l'un et à l'autre, tout deviendra facile : car au lieu d'imaginer autant de principes, autant de règles, autant de méthodes, qu'on en distingue dans les arts et dans les sciences, on n'aura plus qu'à observer avec lui.

Ce projet n'est pas impossible à exécuter. Car si les facultés de l'entendement sont les mêmes dans un enfant que dans un homme fait, pourquoi seroit-il incapable de les observer? Il est vrai qu'il les a exercées sur moins d'objets : mais enfin il les a exercées, et souvent avec succès. Pourquoi donc ne pourroit-on pas lui faire remarquer ce qui s'est passé en lui, lorsqu'il a fait des jugemens et des raisonnemens, lorsqu'il a eu des désirs, lorsqu'il a contracté des habitudes? Pourquoi ne pourroit-on pas lui faire remarquer les occasions où il a bien conduit ses facultés, celles

où il les a mal conduites, et lui apprendre, par sa propre expérience, à les conduire toujours mieux? Quand on lui aura fait faire ces premières observations, il en exercera ses facultés avec plus de connoissance; dès-lors il sera plus curieux de les exercer; et, en les exerçant davantage, il se fera insensiblement une habitude de cet exercice.

Or, dès qu'un enfant connoîtra l'usage des facultés de son esprit, il n'aura plus qu'à être bien conduit, pour saisir le fil des connoissances humaines, pour les suivre dans leurs progrès depuis les premières jusqu'aux dernières, et pour apprendre en peu d'années ce que les hommes n'ont appris qu'en plusieurs siècles. Il suffira de lui faire faire des observations, lorsqu'il sera à portée d'en faire; et lorsqu'il ne pourra pas observer par lui-même, il suffira de lui donner

l'histoire des observations qui ont été faites.

Cette méthode a plusieurs avantages. Elle débarrasse nos études d'une multitude de superfluités, qui nous arrêtent sans nous instruire. Elle proscrit les sciences vaines, qui ne s'occupent que de mots ou de notions vagues; et qu'on appelle *sciences premières* ou *élémentaires*, comme s'il falloit perdre du temps à ne rien apprendre, pour se préparer à étudier un jour avec fruit. Elle écarte les dégoûts qu'un enfant ne peut manquer d'éprouver, lorsque rencontrant, dès les commencemens, des obstacles qu'il ne peut vaincre, et condamné à charger sa mémoire de mots qu'il n'entend pas, il est puni pour n'avoir pas retenu ce qu'il n'a pas compris, ou pour n'avoir pas appris ce qu'il n'a pas senti la nécessité d'apprendre. Elle l'éclaire au

contraire et promptement, parce que
dès la première leçon, elle le condu
de ce qu'il sait à ce qu'il ne savoit pa
Elle excite sa curiosité, parce qu
juge, aux connoissances qu'il ac
quiert, de la facilité d'en acquér
d'autres; et que son amour propr
flatté de ses premiers progrès, l
fait désirer d'en faire encore. El
l'instruit presque sans efforts de
part, parce qu'au lieu d'étaler d
principes, elle réduit les science
à l'histoire des observations, d
expériences et des découvertes. En
fin, comme elle ne varie jamais,
qu'elle est la même dans chaqu
étude, elle lui devient tous les jou
plus familière: plus il s'instruit, plu
il a de facilité à s'instruire; et si l
temps de son éducation a été tr
court, il peut, sans secours et pa
lui-même, acquérir seul les connoi
sances qu'on ne lui a pas données.

Je conviens que l'éducation, qui
cultive que la mémoire, peut
re des prodiges, et qu'elle en fait.
ais ces prodiges ne durent que le
ps de l'enfance. D'ailleurs ce
st pas sur les enfans qui sont nés
c d'heureuses dispositions, que
te méthode a plus de succès. Ils
au contraire un éloignement na-
el pour des études, où la réflexion
point de part, et où la mémoire
se remplit que de mots. Aussi
ntrent-ils peu de talens, et si par
uite ils se distinguent, c'est qu'ils
eux-mêmes recommencé leur
cation. Mais combien d'inutilités
-ils à oublier! combien de préju-
à détruire! combien d'idées faus-
à corriger! quel travail pour se
arrasser des entraves, où l'on a
les facultés de leur ame! et quels
acles au développement et au
grès de leur raison!

Ce n'est pas qu'on doive négl
la mémoire : mais si l'éducation,
se borneroit à la cultiver, est d'au
plus mauvaise qu'elle ne cultive
en effet que cette faculté ; celle
paroîtroit la négliger, l'exerce
encore assez, lors même qu'elle s
cuperoit uniquement de la réflex
Celui qui a beaucoup réfléchi
beaucoup retenu. Si quelque ch
lui échappe, il le peut retrouv
parce que les réflexions qui lui s
devenues familières, tiennent
unes aux autres, et peuvent touj
le conduire où elles l'ont déjà c
duit. Celui, au contraire, qui ne
que par cœur, ne sait rien en quel
sorte; et ce qu'il a oublié, il ne
retrouve plus, ou du moins il
peut s'assurer de le retrouver.

C'est donc à la réflexion à prépa
les matériaux de nos connois
ces, à les mettre en ordre dan

némoire, à en régler toutes les pro-
ortions ; et celui qui n'a pas appris à
éfléchir, n'est pas instruit, ou il l'est
al, ce qui est pire encore.

Cependant on se récrie et on ad-
ire, lorsqu'un enfant récite sans in-
elligence de longs morceaux d'histoi-
e, ou qu'il parle plusieurs langues,
ns savoir encore ce qu'il dit dans
ucune. Ce ne sont pas là des con-
oissances ; on est forcé d'en conve-
ir : mais on croit que l'enfance n'est
as capable de meilleures études. On
ge donc que pour ne pas perdre un
mps si précieux, il faut se hâter de
emplir la mémoire de quelque ma-
ière que ce soit ; et on se flatte qu'il
estera toujours quelque chose, parce
u'il restera toujours des mots : comme
i des idées ne resteroient pas plus
rement, et qu'il n'y en eût pas,
our tout âge, à la portée de l'esprit.

On demandera peut-être quel

terme on doit se proposer dans l'in
truction d'un enfant. Je réponds que
s'il ne faut pas négliger de l'instruire
on ne doit pas non plus se propos
de le rendre profond dans toutes l
choses qu'on lui enseigne. Ce proj
seroit chimérique ou même nuisibl
Son âge n'étant pas capable d'u
application assez soutenue pour su
vre les sciences dans leurs dernie
développemens, il suffira de lui
ouvrir l'entrée, et d'assurer ses pr
miers pas, en écartant tous les em
barras. Son éducation sera achevé
lorsqu'il aura de bons élémens sur l
choses qu'il est de son état de savo
S'il a des talens, il avancera dans
suite de lui-même, et il avance
rapidement. S'il en a, dis-je : car l
talens ne se donnent pas.

Il ne s'agit donc pas de donner
un enfant toutes les connoissanc
qui lui serviront un jour; il suffit d

ui donner les moyens de les acquérir. l importe peu qu'il exerce son esprit ur une chose, jusqu'à ce qu'il l'ait pprofondie, ou sur plusieurs sans r approfondir aucune: c'est assez u'il l'exerce, qu'il se plaise à l'exer- er, et qu'il se fasse toujours des dées justes. En un mot, il s'agit de ui apprendre à penser.

Pour lui donner de pareilles leçons, faut savoir comment nous pensons ous-mêmes.

L'ame pense par habitude ou par flexion. Elle pense par habitude, rsqu'elle juge d'après une manière e juger, qui lui est devenue fami- ère ; et ses jugemens sont alors si rompts, qu'elle est incapable de marquer dans le moment tous les notifs qui la déterminent, et toutes s idées qui s'offrent à elle. C'est insi, par exemple, que nous jugeons,

au premier coup d'œil, de la be
d'un tableau.

L'ame pense par réflexion, to
les fois qu'elle observe des ol
qui sont nouveaux pour elle. A
elle conduit les opérations de
entendement avec une lenteur,
lui permet de remarquer succ
vement les idées qu'elle se fai
les jugemens qu'elle porte. (
ainsi que nous étudions les art
les sciences.

Au premier moment qu'un p
tre se récrie à la vue d'un table
il ne démêle pas encore tous les
gemens, qui déterminent son ad
ration. C'est qu'ils s'offrent à lui t
à la fois; et qu'il ne peut les démê
qu'autant qu'il les prononce les
après les autres.

Il y a donc cette différence e
juger par habitude et juger

réflexion; que dans le premier cas, les jugemens ne se remarquent pas, parce qu'ils se font tous ensemble; et que dans le second, ils se remarquent, parce qu'ils se succèdent.

Toutes les habitudes du corps ont pour principe des jugemens d'habitude. Quand j'évite une pierre, dont je suis menacé, c'est que je juge de la direction, du mal qu'elle me fera, si elle me frappe, et du mouvement que je dois faire pour l'éviter. Tous ces jugemens se font en moi, et si je ne les remarque pas, c'est qu'ils se font tous au même instant.

Ces habitudes veillent à notre conservation; elles sont un secours prompt. Il est évident que la réflexion seroit trop lente pour nous secourir.

Si on ne comprend pas qu'il a fallu comparer, juger et raisonner pour les acquérir, c'est que nous ne

pouvons nous rappeler le tem
nous ne les avions pas. Mais ju
de ces habitudes par celles que
nous souvenons d'avoir acquis
qui ont demandé de notre par
longue étude. Telle est, par exe
l'habitude de lire.

Il est à remarquer que dar
habitudes que l'esprit contract
idées se lient entre elles de deu
nières. Si elles s'associent pou
frir toujours à nous, toutes, au r
instant, nous avons de la peine
observer les unes après les a
Si, au contraire, elles se lient
former des suites, nous les voy
succéder, et une seule suffit po
rappeler successivement plus
Ces liaisons, lorsquelles devie
familières, sont autant d'habi
auxquelles la pensée obéit, sar
cune réflexion de notre part.

On voit par-là que la liaiso

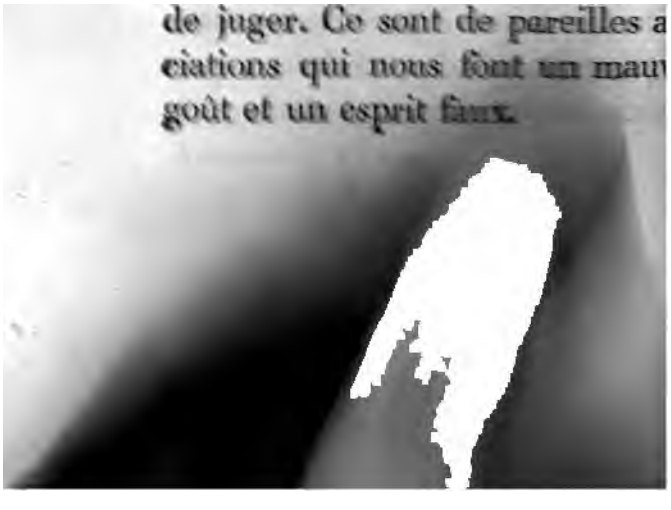
es est le principe de la mémoire ;
e est, pour ainsi dire, l'unique
sort de la pensée. C'est elle qui
donne une rapidité qui nous
nne; et c'est par elle que l'imagi-
tion fait, avec promptitude, une
ultitude de combinaisons.

Comme le corps paroît se mouvoir
r instinct, lorsqu'il obéit à ses
ouvemens d'habitude; l'ame paroît
enser par inspiration, lorsqu'elle
béit à ses liaisons d'idées. L'un et
autre doivent à leurs habitudes
utes les graces et tous les talens
ont ils sont susceptibles.

C'est ainsi, par exemple, que le
oût se forme d'après les habitudes
ue nous avons contractées. Il n'est
ue le résultat de plusieurs idées que
ous avons liées; et ces liaisons con-
rent en nous des modèles, que
ous n'examinons plus, et d'après

lesquels nous jugeons rapidem
du beau.

Mais, quoique les habitudes
soient acquises par une suite de c
paraisons et de jugemens, il ne s
suit pas que nous y ayons toujc
assez réfléchi, avant de les conti
ter. La facilité avec laquelle nous
acquérons, ne le permettoit]
Voilà pourquoi elles sont bonne
mauvaises. Si elles sont le princ
de toutes les graces et de tous
talens, elles sont aussi la cause
tous nos défauts et de toutes nos
reurs. Locke a remarqué que la f
vient uniquement de quelque a
ciation d'idées, c'est-à-dire, de q
ques faux jugemens, d'après lesq
nous nous sommes fait une habit
de juger. Ce sont de pareilles a
ciations qui nous font un mau
goût et un esprit faux.



D'après ces considérations, j'avois
général pour objet de faire pren-
e de bonnes habitudes à l'esprit
prince, de lui donner, par con-
quent, des idées de bien des es-
èces, de l'accoutumer à les lier, et de
garantir des fausses liaisons.

Mais par où devois-je commencer?
our m'en assurer, je considérai par
les peuples, qui se sont instruits,
t commencé eux-mêmes.

Je voyois, dans l'origine des so-
iétés, quelques lois ou des usages
ui en tenoient lieu; quelques arts
ossiers, quelques connoissances
tronomiques, un commencement
griculture, et un commencement
commerce. On faisoit dans chaque
re des progrès fort lents, parce
les hommes, peu recherchés
leurs besoins, et contens des
iers moyens qui s'offroient à
sentoient moi nécessité

d'observer, et attendoient du hasa de nouvelles découvertes.

Or les premières connoissanc des peuples, qui commencent à sor de l'ignorance, étoient certaineme à la portée d'un enfant qui avoit a pris à réfléchir sur lui-même. l prince avoit déjà observé le dév loppement de ses facultés et la g nération de ses idées; il pouv observer, avec plus de facilité e core, les sociétés dans leur origi et dans leurs premiers progrès.

En lui faisant faire cette étude, lui donnois une multitude de co noissances, qui tenoient toutes l unes aux autres. Les liaisons se tro voient faites, et son esprit pouvoi sans effort, se faire une habitude passer et de repasser rapidement toute la suite des idées qu'il avi acquises.

Si, d'un côté, je lui faisois co

rendre comment les observations nt conduit aux découvertes ; de utre, je lui faisois remarquer com- ent, en les négligeant, en les faisant al, ou en se hâtant trop de juger, est tombé dans l'erreur; et com- ent on s'est éclairé, à mesure qu'on mieux observé, et avec moins de précipitation.

Les hommes se sont rarement mpés sur les moyens de satisfaire x besoins les plus pressans. S'ils nt jugé avant d'avoir fait assez d'ob- rvations, ou après les avoir mal ites, l'expérience les aura bientôt vertis de leurs méprises.

Il n'en étoit pas de même des oses de spéculation. Lorsqu'ils en geoient mal, l'expérience ne les lairoit pas, ou ne les éclairoit que ficilement, et ils devoient rester ns leurs erreurs pendant des siè- les.

Les sociétés, observées dans le
origine, étoient donc une occasi
de faire remarquer au prince, qu
y a des études où il est très-faci
d'acquérir des connoissances exacte
et qu'il y en a d'autres où il est trè
difficile d'éviter l'erreur. Or il e
aussi curieux qu'utile d'observer l
associations d'idées, qui, donnant au
peuples différentes manières de pe
ser, différens usages et différent
mœurs, avancent ou retardent
progrès des connoissances humaine
et transmettent quelquefois, ju
qu'aux siècles éclairés, des rest
de la première barbarie.

Un préjugé, commun à tous l
hommes dans leur enfance, est
croire que les choses ont toujou
été comme elles sont; car dans l'â
où nous commençons, il sembl
que nous soyons portés à croire q
rien n'a commencé. Aussi le prin

nsoit-il que les usages, les cou-
nes et les opinions avoient tou-
rs été les mêmes, et il n'imagi-
t pas que les arts eussent eu un
mmencement.
Mais plus il étoit prévenu que les
ses avoient toujours été telles
il les voyoit, plus il fut curieux
savoir ce qu'elles avoient été dans
r origine et dans leurs progrès.
en occupoit, lorsqu'il travailloit
c moi, et il s'en occupoit encore
s ses momens de récréation ; se
ant un amusement d'imiter l'in-
trie des premiers hommes, et
enant les arts naissans pour des
x de son enfance. Ce fut alors que
de Keralio lui fit commencer un
it cours d'agriculture, dans un
n qui tenoit à l'appartement. Le
ce bêcha son champ, sema du
, le vit croître, le vit mûrir et
moissonna. Plus curieux de son

jardin, depuis qu'on en avoit arrac
les fleurs, il desira de semer d'aut
grains, et il voulut voir croître d
arbres de différentes espèces. Il ét
alors à-peu-près au même point
se trouvèrent les hommes, lorsqu'
eurent pourvu aux besoins de pr
mière nécessité.

Les peuples n'ont fait des recher
ches, que parce qu'ils ont senti
nécessité de s'instruire ; et les co
noissances, d'abord en petit no
bre, parce qu'on avoit peu de
soins, se sont multipliées ensuite
mesure que de nouveaux besoins
fait faire de nouvelles études.

Il devoit donc arriver un tem
où les sociétés, assurées de leur s
sistance, rechercheroient les ch
qui pouvoient contribuer aux co
modités et aux agrémens de la vie.
futalorsqu rentlesbe
a avecce

Le goût se perfectionna, parce qu'on raisonna sur les choses qui en sont l'objet, comme on avoit raisonné sur les choses de première nécessité. A mesure qu'on se crut plus capable de raisonner, on appliqua le raisonnement à de nouvelles études. Peu-à-peu on raisonna sur tout : les esprits, toujours plus avides de connoissances, se portèrent à des recherches de pure spéculation ; et l'on eut des philosophes comme on avoit des poëtes.

Tel est donc l'ordre des études, dans lesquelles les peuples ont été engagés par leurs besoins : ils ont commencé par des observations sur les choses de première nécessité, ils ont ensuite recherché les choses de goût, et ils ont fini par raisonner sur les choses de spéculation.

L'histoire de l'esprit humain me montroit, par conséquent, l'ordre

que je devois suivre moi-mêm
dans l'instruction du prince. El
m'apprenoit qu'après l'avoir fait r
fléchir sur les commencemens d
sociétés, mon premier soin devo
être de lui former le goût ; et qu
falloit réserver, pour un autre temp
les recherches qui occupent les ph
losophes. Mais quelle méthode d
vois-je suivre dans ces études ? L'h
toire de l'esprit humain me l'appr
noit encore.

En effet, on n'avoit pas créé les a
et les sciences, lorsque les peup
ont commencé à s'instruire. Il f
donc qu'un enfant s'instruise, sa
savoir encore qu'il y a des arts
des sciences. Il faut qu'il refasse l
même ce que les peuples ont fa
je veux dire que c'est à lui à géné
liser ses idées, à mesure qu'il
acquiert. Lorsque, de la multitu
des connoissances qui s'accumu

nt dans son esprit, et de la mul-
ude des rapports qu'il appercevra
ıtre elles, il verra naître les prin-
ipes généraux et les règles géné-
les; alors on lui fera remarquer
ue ces principes et ces règles,
paravant inutiles à son instruc-
n, lui deviennent nécessaires pour
ettre de l'ordre dans ses connois-
nces. En le conduisant d'après
te méthode, il fera lui-même
fférentes distributions des choses
'il aura apprises, et il paroîtra
er à son tour les arts et les sciences.
On n'a fait, par exemple, des re-
erches sur l'art de parler, que lors-
'on a pu observer les tours que
age autorise : on n'a observé ces
rs, qu'après que les grands écri-
ns en ont eu enrichi les langues;
y a eu des poëtes et des orateurs,
t qu'on imaginât de faire des
mmaires, des poétiques et des

rhétoriques. Il seroit donc inutil
et même peu raisonnable, d'ens
gner ces arts à un enfant qui n'aur
pas encore appris de l'usage les to
propres à sa langue; et qui, par c
séquent, n'étant pas capable de s
tir le beau, n'est certainement
capable de juger s'il a des règles.

En conséquence de ces réflexio
je crus que, pour former le goût
prince, je devois lui donner des
dèles du beau, et m'appliquer s
tout à les lui rendre familiers. Il
loit donc lui faire lire et relire
meilleurs écrivains. Je choisis
poëtes dramatiques. Si tous les p
ples ont été sensibles à la poé
pouvois-je croire que mon élèv
seroit insensible? Il se plut dan
lecture des poëtes; il apprit sa l
gue, en paroissant moins étu
que s'amuser.

En se familiarisant avec les m

rs écrivains, le Prince observoit qu'il avoit éprouvé dans ses lec-es; et ses observations le condui-nt naturellement à la découverte règles de l'art de parler. C'est r le soutenir dans ces recherches, je fis une *Grammaire* et un *aité de l'Art d'Ecrire*. En com-ant ces ouvrages, mon dessein it moins de lui apprendre sa gue, que de le faire réfléchir sur qu'il en savoit déjà. Je voulois velopper, d'une manière plus incte et plus étendue, les obser-ions qu'il avoit faites dans ses lec-es, et par-là le confirmer dans abitude de juger des beautés de le.

Son goût se formoit : je crus pou-r essayer de lui donner des con-sances philosophiques. Puisqu'il oit déjà exercé à faire des obser-ions sur les facultés de son ame,

sur l'origine des sociétés, et sur
langue, je ne doutai point qu'il
fût capable d'observer avec les p
losophes, et de les suivre dans leu
découvertes. Car si on conduit,
vérité en vérité, un esprit qui s
réfléchir, je ne vois pas pourquoi
y auroit des connoissance hors d
sa portée.

L'ouvrage que j'intitule l'*Art*
Raisonner, a pour objet de mett
sous les yeux du Prince une part
des découvertes des philosophes..
ne me propose pas, comme da
une logique, d'enseigner les règl
du raisonnement, en faisant raiso
ner sur rien; parce que je ne conç
pas de quelle utilité il est de raiso
ner, quand on ne pense pas à fai
des découvertes, ou à s'assurer d
découvertes des autres. Je crois do
que l'art de raisonner n'est, dans
fond, que l'art de bien observer
de bien juger.

Le Prince connoissoit déjà cet art. ne s'agissoit pas de lui en appren- les règles ; il suffisoit de les lui e appliquer à de nouveaux objets. dis plus : c'est qu'il savoit raison- avant que j'arrivasse à Parme : s'il n'avoit pas su faire un rai- nement, j'avoue qu'il n'auroit rien pris avec moi. Qu'avois-je donc pour l'instruire ? Je l'avois en- é dans des études auxquelles il se seroit pas porté de lui-même ; je l'avois fait étudier avec moi, me il étudioit seul, quand il étu- it bien.

L'art de raisonner n'enseigne donc de nouvelles règles. Nous lui vons les commencemens même arts et des sciences ; mais les mmes n'ont pas toujours su en e usage. Les philosophes qui rai- noient bien sur les choses de goût, t été des siècles avant de savoir

raisonner sur les objets de leurs
cherches ; en sorte que l'art d'ap
quer le raisonnement à la philo
phie est un art tout nouveau.

Quoique nous commencions à c
noître l'art de penser, lorsque n
commençons à faire usage de
sens ; cet art néanmoins ne peut
connu dans toute son étendue, q
près que les trois autres ont été p
tés à leur perfection. Il n'est qu
dernier développement des ob
vations qu'on a faites en les étudi
Je donne ce développement d
un ouvrage qui est à la suite de l'
de Raisonner.

Au reste, l'art de parler, l
d'écrire, l'art de raisonner et l
de penser ne sont, dans le fo
qu'un seul et même art. En ef
quand on sait penser, on sait
sonner ; et il ne reste plus, p
bien parler et pour bien écrire, q

rler comme on pense, et à écrire
nme on parle.

Si on considère d'ailleurs com-
en, sans l'usage des signes, nous
ions bornés dans nos connois-
nces, on jugera que, si nous
ions moins de mots, nous au-
ns moins d'idées, et que, par
nséquent, nous serions moins ca-
bles de penser et de raisonner.
rt de parler n'est donc que l'art
penser et l'art de raisonner, qui
développe à mesure que les lan-
es se perfectionnent; et il devient
t d'écrire, lorsqu'il acquiert toute
xactitude et toute la précision dont
st susceptible. Mais quoique, dans
vrai, tous ces arts se réduisent
n seul, et qu'il soit même utile
les considérer sous ce point de
e, afin de les ramener aux mêmes
ncipes, il est cependant néces-
re de les traiter séparément, quand

Si une pensée est sans successi
dans l'esprit, elle a une succes
dans le discours, où elle se déco
pose en autant de parties qu'e
renferme d'idées. Alors nous p
vons observer ce que nous fais
en pensant, nous pouvons n
en rendre compte; nous pouvo
par conséquent, apprendre à co
duire notre réflexion. Penser devi
donc un art, et cet art est l'art
parler.

Pour s'en convaincre, il suffit
considérer que l'art de décompo
nos pensées, par le moyen d'u
suite de signes qui en représente
successivement les parties, est u
analyse, qui, comme toutes les m
thodes analytiques, conduit l'esp
de découverte en découverte,
de pensée en pensée.

Car autant la faculté de pens
est bornée dans celui qui n'analy

s ses pensées, et qui, par conséent, n'observe pas tout ce qu'il t en pensant; autant cette faculté t s'étendre dans celui qui analyse pensées, et qui en observe jusaux plus petits détails.

Un enfant, qui ne parle pas enre, est donc très-borné à cet égard. ais en apprenant à exprimer ses gemens par des mots, il apprend es analyser, parce qu'il apprend les observer partie par partie. Il prend donc ce qu'il fait quand il ge, et il en est plus capable de ju-. L'art de penser n'est, par conquent, pour lui, que l'art de parler; c'est à cet art qu'il devra le développement de ses facultés et le proès de ses connoissances.

Voilà pourquoi je considère l'art parler comme une méthode anatique, qui nous conduit d'idée en ée, de jugement en jugement, de

connoissance en connoissance ; et
seroit en ignorer le premier ava
tage, que de le regarder seuleme
comme un moyen de communiqu
nos pensées.

Les langues sont donc plus ou moi
parfaites, à proportion qu'elles so
plus ou moins propres aux analys
Plus elles les facilitent, plus ell
donnent de secours à l'esprit. I
effet, nous jugeons et nous raiso
nons avec des mots, comme no
calculons avec des chiffres ; et l
langues sont pour les peuples
qu'est l'algèbre pour les géomètr
En un mot, les langues ne sont q
des méthodes, et les méthodes
sont que des langues. Par cons
quent, si les géomètres n'ont
des progrès qu'autant qu'ils ont p
fectionné leurs méthod l'esp
d'un peuple n prog
qu'autant qu'i a sa

, et comme l'imperfection des hodes met des bornes à l'art calculer, l'imperfection du lan- e met des bornes à l'art de pen-

Un peuple n'a donc pas le me goût, la même intelligence, nême étendue d'esprit dans tous temps, par la même raison, que géomètres de tous les siècles nt pas été capables de résoudre mêmes problêmes. On voit, par- que l'art d'écrire, l'art de raison- et l'art de penser se réduisent art de parler; comme toute la métrie se réduit à l'art de cal- er avec méthode.

Dès que toutes les études que le nce avoit faites jusqu'alors, n'é- ent, dans le fond, qu'un seul et me art, il est évident qu'elles ncouroient ensemble à le fami- iser av mêmes idées, et conséq faire prendre les

mêmes habitudes à son esprit. L'un ne faisoit pas diversion à l'autre, toutes tendoient au même but, c'est à-dire, à lui apprendre à penser.

Si nous recherchons, dans nos palais, la grandeur et la magnificence, nous nous contentons de trouver des commodités dans nos maisons, et lorsque nous ne pouvons bâtir que pour avoir un abri, nous ne bâtissons que des chaumières.

Voilà l'image des différences qui doivent se trouver dans l'éducation des citoyens. Puisqu'ils ne sont pas faits pour contribuer tous de la même manière aux avantages de la société, il est évident que l'instruction doit varier, comme l'état auquel on les destine. Il suffit aux dernières classes de savoir subsister de leur travail; mais les connoissances deviennent nécessaires à mesure que les conditions s'élèvent.

La difficulté est d'y préparer les esprits, comme le plus difficile est quelquefois de disposer les lieux où on veut bâtir. Il y a des situations ingrates ; il y a tel sol où l'on ne peut qu'à grands frais asseoir des fondemens : on pourroit même s'y tromper, et le bâtiment s'écrouleroit de toutes parts. Cependant un prince, destiné à commander, doit s'élever au milieu de son peuple, comme un palais régulier et solide s'élève au milieu des campagnes dont il est l'ornement.

Toutes les études, que j'avois fait faire au Prince, se bornoient à l'art de parler, considéré comme l'art qui apprend à penser. Elles avoient formé son esprit, et elles le préparoient à d'autres connoissances. Ce fut alors que je lui fis étudier l'histoire. Je considère l'histoire comme un recueil d'observations qui offre aux

je la divise en une multitude d
périodes qui sont plus ou moi
longues, et qui chacune se term
nent à une révolution. Par-là chaq
morceau d'histoire est un. Le de
nier terme, auquel tout se rapport
décide sur le choix des faits, et
prépare le développement d'une p
riode entière, par l'exposition q
je fais, avant de la commencer. U
coup d'œil, propre à faire connoît
les acteurs et le lieu de la scène, e
un préliminaire que je crois néce
saire; et je le donne toutes les fi
que je le puis. Mais il seroit tr
long d'entrer dans les détails que
sujet demande. Je remarquerai se
lement que m'étant fait une loi d'a
prendre au prince où je veux le c
duire, et comment je le conduis
j'indique, à chaque époque prin
pale, l'objet que je crois devoir m
proposer.

Par l'exposé que je viens de faire, voit que le Prince se portoit à nde de l'histoire avec un esprit rcé. Il connoissoit les facultés de ame ; il avoit observé les so- és dans leur origine : son goût oit formé par la lecture ; et les ouvertes des philosophes avoient evé de développer sa raison. Si Grammaire, l'Art d'Ecrire, l'Art Raisonner et l'Art de Penser ient varié ses études, il retrou- dans toutes la même méthode s mêmes principes, puisque tous arts se confondent dans un seul. familiarisoit, par conséquent, les connoissances qu'il avoit ac- es, et il lui devenoit facile d'en uérir encore.

MOTIF

DES

LEÇONS PRÉLIMINAI

Nous ne savons que ce que
avons appris (1). Nous ne juge
par exemple, des objets, au
que parce que nous avons app
en juger. En effet, une gran
n'étant déterminée que par les
ports qu'elle a à d'autres; s'en
une idée, c'est la comparer
d'autres qu'on observe, et j
qu'elle en diffère plus ou m
Avec quelque promptitude que

(1) Je vais encore prouver que les enfa
capables de raisonner. Quand on combat u
jugé, on est obligé de l'attaquer a pl
reprises.

érions de pareilles idées, il est
: évident, puisqu'elles sont re-
es, que nous ne les avons ac-
es, que parce que nous avons
paré et jugé. Il en est de même
idées de distance, de figure, de
nteur : en un mot, toutes les
s qui nous viennent par le tou-
:, supposent des comparaisons
es jugemens.

ı peine le toucher est instruit,
l devient le maître des autres
;. C'est de lui que les yeux, qui
roient par eux-mêmes que des
imens de lumière et de couleur,
rennent à juger des grandeurs,
figures et des distances ; et ils
truisent même si promptement
s paroissent voir sans avoir ap-

l est donc démontré que la fa-
é de raisonner commence aussi-
ue nos sens commencent à se

développer ; et que nous n'avo
de bonne heure l'usage de nos sen
que parce que nous avons raison
de bonne heure.

Mais s'il faut raisonner pour a
quérir jusqu'aux premières idées q
nous sont transmises par les sens,
faudra sans doute raisonner enco
pour apprendre l'art de commun
quer nos pensées.

La nature a mis dans notre org
nisation les premiers élémens de
art. En nous formant sur le mêm
modèle, elle nous a donné des
ganes qui font voir les mêmes a
tions, lorsque nous éprouvons
mêmes sentimens : ces actions
viennent donc naturellement l'e
pression des sentimens que n
éprouvons ; et il ne reste plus q
les observer, pour juger des sen
mens que les autres éprouvent.

Or, avant d' pris à par

enfant a déjà quelque connois-
ıce de ce langage d'action. Il a
ıc observé ce qui se passe dans
ı organes, il a donc observé quel-
e chose de semblable dans les
ganes des autres. Il peut s'y trom-
r, ou plutôt il s'y trompe souvent;
is ses erreurs mêmes prouvent
il a observé, qu'il a comparé,
'il a jugé.

Ses besoins sont le motif qui le
ermine à observer. C'est pour-
oi il apprend bientôt à faire con-
itre ses désirs et ses craintes, à
ssurer des dispositions où l'on est
son égard, et à se procurer les
cours qui lui sont nécessaires.

La version interlinéaire, imaginée
r M. du Marsais, est sans doute la
illeure méthode pour enseigner
langue. Or c'est précisément la
hode que suit un enfant qui ap-
nd la lan ses pères. Qu'en

effet on prononce le nom d'
chose, lorsqu'il montre, par
mouvemens, qu'il la désire; il
gera aussitôt que ce nom est le s
de la chose même, et il conc
qu'il le peut substituer à son g
Son action devient donc, en que
sorte, la version interlinéaire
mots qu'il entend; elle est la
duction de la langue qu'on lui
seigne.

Qu'on dise à un enfant, *on*
punira, si vous n'êtes pas sag
pourra répondre, *mais si je le*
on me récompensera; jugeant
puisque de *punir* on fait *punir*
doit faire de *récompenser ré*
pensera.

Nous voyons que les enfans
mencent de bonne h
à sai

sage n'est pas toujours aussi con-
quent qu'ils le sont. Souvent même
us ne pouvons refuser d'applau-
à leur esprit, lors même qu'ils
t des fautes : c'est que ces fautes
mes supposent des raisonnemens
nt nous ne les jugions pas capa-
s. Malgré ces expériences, qui
vroient nous ouvrir les yeux,
us nous obstinons à juger qu'ils
sont pas encore dans un âge à
uvoir raisonner. Nous nous aveu-
ons au point de ne pas apperce-
ir un raisonnement, parce qu'il
st pas développé avec tous les
rmes dont nous nous servons à cet
et. Cependant le raisonnement
t tout fait dans l'esprit, avant qu'il
it énoncé. L'expression ne le fait
s, elle le suppose ; et on ne l'ex-
imeroit pas, si on ne l'avoit pas
jà fait. Il y a donc eu un raison-
ement dans l'esprit d'un enfant,

toutes les fois que nous y rem
quons une idée qu'il n'a pu acq
rir qu'en raisonnant.

Mais, demandera-t-on, lorsqu
enfant dit, de *punir* on fait *puni*
donc de *récompenser* on doit f
récompensera, est-ce là raisonn
Je réponds que toute l'essence
raisonnement consiste dans cette
séquence que nous exprimons
un *donc*.

En effet, quand Newton, ob
vant les corps qui sont sur la
face de notre globe, dit : ils pè
vers le centre de la terre, donc
lune pèse vers ce même centre
lune pèse vers le centre de la te
donc les satellites pèsent vers
centre de leur planette princip
les satellites pèsent vers le ce
de leur planette principale, d
toutes les planettes pèsent ver
centre du soleil : que peut-

s doute encore, si, lorsque nous reprenons de cultiver leur esprit, ıs commencions par leur faire ıarquer comment ils se sont ins- ıts tout seuls ; et si, après leur ır fait sentir que la méthode qui r a donné des connoissances, peut r en donner encore, nous les con- sions d'observation en observa- ı, de jugement en jugement, de séquence en conséquence. Mais, ce que nous ne savons pas nous ttre à leur portée, nous les accu- s d'être incapables de raison, et ıendant notre ignorance fait seule ıte leur incapacité.

Convaincu de cette vérité, je ju- gai que le prince, dont on m'avoit nfié l'instruction, m'entendroit fa- lement, si, le faisant réfléchir sur s idées qui lui étoient familières, lui faisois remarquer par quelle ite de raj emens il les avoit ac-

précises, d'en bien juger, et q
d'ailleurs, avant de les étudier,
faudroit avoir fait d'autres étud
Ce sont-là des choses sur lesquel
les enfans ne peuvent pas raison
encore : faut-il en conclure qu
ne raisonnent pas sur d'autres ?

Non-seulement ils raisonne
mais, guidés par la nature, ils
conduisent mieux que les philo
phes ne se conduisent commu
ment; la méthode qu'ils suivent,
cette méthode que nous nous fais
gloire d'avoir trouvée, et que n
n'avons trouvée qu'après bien
siècles; car ils vont du connu à l
connu, observant, jugeant d'ap
leurs observations, et montrant
sagacité qui surmonte jusqu'aux
tacles que nous mettons au déve
pement de leur raison. Ils ont
fait de grands progrès, lorsqu
commencent à parler; ils en feroi

ns doute encore, si, lorsque nous ntreprenons de cultiver leur esprit, ous commencions par leur faire marquer comment ils se sont ins- uits tout seuls ; et si, après leur voir fait sentir que la méthode qui ur a donné des connoissances, peut ur en donner encore, nous les con- uisions d'observation en observa- on, de jugement en jugement, de nséquence en conséquence. Mais, rce que nous ne savons pas nous ettre à leur portée, nous les accu- s d'être incapables de raison, et pendant notre ignorance fait seule te leur incapacité.

Convaincu de cette vérité, je ju- i que le prince, dont on m'avoit fié l'instruction, m'entendroit fa- ment, si, le faisant réfléchir sur idées qui lui étoient familières, lui faisois remarquer par quelle e de raisonnemens il les avoit ac-

quises. Cette méthode, propre à r
pandre la lumière dans son espri
devoit encore réveiller sa curiosit
puisqu'elle lui faisoit voir que, po
arriver à de nouvelles connoissa
ces, il n'avoit qu'à se conduire av
moi, comme il s'étoit conduit to
seul. Cette seule considération su
primoit les difficultés, écartoit l
dégoûts et donnoit de la confiance.

Ce plan me paroissoit simple. J
voue cependant que je n'osois r
répondre du succès. Car je voy
que ce seroit toujours ma faute, lo
que le prince ne m'entendroit pa
et l'expérience pouvoit seule m'a
prendre si je serois capable de r
faire toujours entendre.

Le commencement étoit le p
difficile ; il n'y avoit même de di
culté qu'à bien commencer. Par c
séquent je devois, dès le prem
essai, juger de ma méthode et

roi.-Je hasardois tout au plus de erdre quelques jours.

On conçoit que, pour exécuter on plan, il falloit me rapprocher mon élève, et me mettre tout-fait à sa place; il falloit être enfant, utôt que précepteur. Je le laissai nc jouer, et je jouai avec lui; mais lui faisois remarquer tout ce qu'il isoit, et comment il avoit appris e faire; et ces petites observations, r ses jeux, étoient un nouveau jeu our lui. Il reconnut bientôt qu'il voit pas toujours été capable des uvemens qu'il avoit cru jusqu'a-rs lui être naturels; il vit comment habitudes se contractent; il sut mment on en peut acquérir de nnes, et comment on peut se cor-er des mauvaises.

Dès qu'il connut que le corps ne t régler ses mouvemens, qu'au-nt qu'il s'est fait des habitudes; lui

dire que l'esprit ne pense qu'aut
qu'il a appris à penser, et qu'il s
est fait une habitude : c'étoit l'ét
ner et exciter sa curiosité. Car p
voit-il soupçonner qu'il n'eût
toujours eu les idées qu'il avoit,
qu'il n'eût pas toujours pensé com
il pensoit? Ce paradoxe, qui attir
son attention, faisoit diversion à
jeux; et l'enfant, qui commençoi
jouer moins, se rapprochoit du p
cepteur, comme le précepteur s'é
d'abord rapproché de l'enfant.

Parmi les connoissances qu'il av
alors, il me fut facile d'en trou
qu'il se souvenoit de n'avoir pas t
jours eues; et cette seule obser
tion suffisoit pour lui faire soupç
ner qu'elles pouvoient toutes av
été acquises. D'ailleurs c'étoit as
de lui faire remarquer que, sans
sensations, il n'auroit eu aucu
idée des objets sensibles, et que s

s sens il n'auroit point eu de sen-
tions ; il ne restoit plus qu'à lui
pliquer la génération de quelques-
es de ses idées, c'est-à-dire, com-
ent il les avoit faites ; et aussitôt il
voit entrevoir comment elles pou-
ient être toutes l'ouvrage de son
prit.

Avant d'écrire la première leçon,
crus devoir la faire avec le prince
me. Je l'observai donc pendant
elques jours, je causai avec lui,
lui trouvai de l'intelligence, et
ppris comment je devois m'expri-
r. Alors j'écrivis cette première
çon, qui n'étoit qu'un résultat de
que nous avions dit. Le prince
ntendit à la simple lecture.

Je causai encore avec lui avant
crire la seconde ; je fis de même
nt d'écrire la troisième ; et c'est
c cette précaution que les leçons
éliminaires ont été faites. Ceux

qui jugeront superficiellement de la méthode que j'ai suivie, auront de la peine à comprendre qu'un enfant de sept ans ait pu, en moins d'un mois, se familiariser avec toutes les idées qu'elles renferment.

PRÉCIS

DES

LEÇONS PRÉLIMINAIRES.

Les leçons préliminaires avoient pour principaux objets, les idées, les opérations de l'ame, les habitudes, la distinction de l'ame et du corps, et la connoissance de Dieu. Je vais donner le précis dans cinq articles.

Il est inutile que je donne les leçons mêmes, puisqu'elles ont été faites uniquement pour le prince, d'après les conversations que j'avois eues avec lui. Souvent, d'une question à l'autre, je revenois aux choses avec lesquelles je voulois qu'il

se familiarisât, et je les lui pré
tois d'une nouvelle manière. C
quefois aussi je m'écartois de
objet dans la leçon écrite, p
que la curiosité de mon élève
avoit écarté dans nos conversati
Autant ces écarts et ces répéti
étoient nécessaires entre le pr
et moi, autant il seroit inutile d
donner au public. On n'y trouv
que du désordre, et on en s
choqué, parce qu'on ne pou
pas juger de l'utilité que j'en
rois.

ARTICLE PREMIER.

Des différentes espèces d'idées.

LORSQUE les corps sont présens, nous les connoissons par les sensations qu'ils font sur nous ; et lorsqu'ils sont absens, nous les connoissons par le souvenir des sensations qu'ils ont faites. Nous n'avons pas d'autre manière de les connoître.

Ce sont donc nos sensations qui nous représentent les corps : ce sont elles qui nous les représentent, lorsqu'elles existent actuellement dans l'ame ; et ce sont elles encore qui les représentent, lorsqu'elles ne subsistent que dans le souvenir que nous en conservons.

Les sensations, considérées comme représentant les corps, se nomment *idées ;* mot qui, dans son origine,

n'a signifié que ce que nous en
dons par *image*.

Puisque les images, qui nous
présentent les corps ou les idé
sont des sensations, autant n
avons de sensations différentes,
tant nous avons d'idées différen
et puisque nos sensations sont
ginairement nos seules idées, i
nous est pas possible d'avoir
idées, lorsque les sensations v
nent à nous manquer. Un aveu
né n'a point d'idées des coule
et si nous avions un sixième s
nous aurions des idées que n
n'avons pas.

Les choses que nos idées ou
sensations nous représentent
les corps, se nomment *quali*
manière d'être ou *modificati*
Qualités, parce que par elles
corps sont distingués les uns
autre manière d'être, parce

est la manière dont ils existent : modifications, parce qu'une qualité le plus ou de moins modifie un rps; c'est-à-dire, produit quelque hangement dans sa manière d'exis-r. Les qualités, qui sont tellement ropres à une chose, qu'elles ne uroient convenir à d'autres, se omment *propriétés*. Être terminé ar trois côtés, est, par exemple, ne propriété du triangle.

Dès que les qualités distinguent es corps, et qu'elles en sont des anières d'être, il y a dans les rps quelque chose que ces quali-modifient, qui en est le soutien le sujet, que nous nous repré-ntons dessous, et que, par cette ison, nous appelons *substance*, *substare*, être dessous.

Les sensations ne nous représen-nt pas ce quelque chose. Nous donc aucune idée. Mais,

puisque les qualités modifient, il faut bien qu'il y ait quelque chose qui soit modifié. Le mot *substance* est donc un nom donné à une chose que nous savons exister, quoique nous n'en ayons point d'idée.

Si vous vouliez connoître l'intérieur d'une montre, vous la démonteriez ou décomposeriez : vous arrangeriez avec ordre toutes ses parties devant vous ; vous examineriez séparément comment chacune est faite, comment l'une agit sur l'autre, et comment le mouvement, communiqué par un premier ressort, passe de roue en roue jusqu'à l'aiguille qui marque les heures.

De même, si vous voulez connoître un corps, vous le démontrez, pour ainsi dire ; vous le décomposerez. Voyons comment se fait cette décomposition.

Aucun sens ne représente toute

es qualités que nous appercevons
ns un corps. La vue représente
s couleurs ; l'oreille, les sons, etc.
n nous servant séparément de nos
ns, les corps commencent donc à
décomposer : nous observons suc-
ssivement les différentes qualités,
mme nous observions successive-
ent les parties d'une montre. Le
ucher est, de tous les sens, celui
inous découvre le plus de qualités.
ais, lorsqu'il en représente plu-
urs à la fois, il ne les fait ce-
ndant remarquer que l'une après
tre. Si je veux juger de la lon-
ur, de la largeur et de la pro-
deur d'un corps, il faut que je
observe séparément.

Or, puisque les sens nous repré-
tent successivement les qualités,
épend de nous de les considérer
unes après les autres. Nous pou-
s donc les observer comme si

elles existoient séparées de la su
tance qu'elles modifient. Je pu
par exemple, penser à la blanche
sans penser à ce papier, ni à
neige, ni à tout autre corps bla
Or la blancheur, considérée sé
rément de tout corps, est ce qu'
nomme une idée *abstraite*, d'*a*
trahere, qui signifie *séparer des*

Si, par conséquent, de toutes
idées qui me viennent par les se
je fais autant d'idées abstraites, j'au
la décomposition de toutes les q
lités que je connois dans les co
puisque je les aurai toutes sépar

Comme on recompose une mon
lorsqu'on rassemble les parties d
l'ordre où elles étoient avant qu
l'eût démontée, on recompose l'i
d'un corps, lorsqu'on rassemble
qualités dans l'ordre dans lequel e
co-existent, c'est-à-dire, dans leq
elles existent ensemble.

Il est nécessaire de décomposer, ur connoître chaque qualité sépa- ment ; et il est nécessaire de re- mposer, pour connoître le tout qui ulte de la réunion des qualités nues.

Cette décomposition et cette re- mposition est ce que je nomme *alyse*. Analyser un corps, c'est nc le décomposer pour en obser- séparément les qualités, et le mposer pour saisir l'ensemble qualités réunies. Quand nous ns ainsi analysé un corps, nous connoissons, autant qu'il est en e pouvoir de le connoître.

l y a dans chaque corps des qua- qu'on peut connoître sans le parer avec un autre. Telle est ndue. Ces qualités se nomment *olues*. Il y a aussi, dans chaque ps, des qualités qu'on ne peut noître qu'autant qu'on le com-

pare avec un autre. Telle est
grandeur. Ces qualités se nomm
relatives.

Pour connoître les corps, il
suffit donc pas d'en observer les q
lités absolues; il faut encore en
server les qualités relatives; et,
conséquent, il faut, à mesure qu
les analyse, les comparer les
avec les autres.

Mais quel ordre suivrons-n
dans ces comparaisons? Il est évid
que nous confondrons tout, si n
ne nous conduisons pas avec quel
méthode.

Si je veux faire usage de ma
bliothèque, je mets dans un end
les livres d'histoire, dans un a
les livres de poésie, etc.; je di
gue ensuite l'histoire en histoire
cienne et en histoire moderne; l'
toire moderne en histoire de Fra
en histoire d'Angleterre, etc.; pa

ais de mes livres différentes col-
ions que j'appelle *classes*.

es classes d'histoire ancienne et
storie moderne sont des subdivi-
s de la classe que j'ai nommée
es d'histoire ; comme les classes
storie de France et d'histoire
ngleterre sont des subdivisions
la classe que j'ai nommée *his-
e moderne*.

appelle *classes subordonnées les
s aux autres*, les classes qui se
ment par une suite de subdivi-
s. Ainsi les classes d'histoire de
nce et d'histoire d'Angleterre sont
ordonnées à la classe d'*histoire
derne*, comme les classes d'his-
e moderne et d'histoire ancienne
t subordonnées à la classe de
es d'histoire. Il est certain que
nd j'aurai de la sorte classé tous
livres, il me sera plus facile
les retrouver.

C'est ainsi que nous classons choses à mesure que nous les servons, et par ce moyen nous n faisons différentes espèces d'id

Chaque chose est une, et on pelle, par cette raison, *singu* ou *individuelle*. Pierre et Paul, exemple, sont deux *individus*.

Un enfant, à qui on dit que Pi est un homme, remarquera que P est un homme également, parce Paul ressemble à Pierre. Bient appliquera le nom d'*homme* à les individus qui ressemblent à P et à Paul, et alors il aura fait classe de tous ces individus.

Quand il remarquera que, p les hommes, il y a des nobles e roturiers, des ecclésiastiques e militaires, des savans et des i rans, etc., la classe, qu'il dési par le mot *homme*, se subdivi en plusieurs autres classes, q

iguera par des noms différens.
e même, quand il considérera
ue les hommes ont de commun
: les chiens, les chevaux, etc.,
'il remarquera que les hommes,
hiens, les chevaux, quand on
égard qu'à ce qu'ils ont de com-
n, se désignent tous par le nom
imal; alors il jugera qu'homme,
n, cheval, etc., ne sont que des
livisions de la classe d'*animal*,
mettra dans cette classe tous les
aux, à mesure qu'il aura occa-
de les remarquer.
oble ne se dit que d'une partie
individus qu'on désigne par le
d'*homme*. Or on nomme *géné-*
la classe qui comprend le plus
d nombre d'individus, et on
me *particulière* la classe qui
comprend qu'un certain nom-
Noble est donc une classe par-
ère par rapport à *homme*, et

homme est une classe générale
rapport à *noble*, *roturier*, etc.

Mais comme la classe d'*hom*
est générale par rapport aux cl
dans lesquelles on la subdivise,
est elle-même une classe parti
lière par rapport à la classe
elle est une subdivision. *Homm*
donc une classe particulière par
port à *animal*, et *animal* est
classe générale par rapport à *hom*
chien, *cheval*, etc.

On donne encore à ces classes
noms de *genre* et d'*espèce*; et
comprend sous le nom de genres
classes générales, et sous le n
d'espèces les classes particuliè
Par exemple, *noble* et *roturier* s
des espèces par rapport à *homm*
et *homme*, qui est un genre
rapport à *noble* et *roturier*, est
espèce par rapport à *animal*.

Comme on classe les objets s

s, on classe aussi leurs qualités. ıd on considérera, par exemple, ıalités par rapport aux sens qui en donnent la connoissance, on ıstinguera, en général, de cinq ɔes ; et chacune de ces espèces ɛndra un genre par rapport aux es dans lesquelles elle sera subée. *Couleur*, par exemple, est genre par rapport aux qualités ıous sont connues par la vue ; s couleurs se subdivisent en eurs espèces, *blanc*, *noir*, e, etc.

asser ainsi les choses, c'est les ibuer avec ordre. Alors nous ons remonter, de classe en , depuis l'individu jusqu'au qui comprend toutes les es-

s, comme nous pouvons desre de ce genre jusqu'aux indis.

n'est donc qu'afin de pouvoir,

à notre choix, aller de l'espèce
genre, et revenir du genre à l
pèce, que nous distribuons les ch
dans des classes subordonnées. S
cette distribution, toutes nos idé
confondroient, et il nous seroit
possible d'étudier la nature.

Quand cette distribution est f
nos idées se trouvent elles-mê
distribuées par classes, comme
choses que nous avons observ
Alors nous avons des idées sin
lières ou individuelles, qui n
représentent les individus; des i
particulières, qui nous représen
les espèces; et des idées généra
qui nous représentent les gen
L'idée, par exemple, que j'a
Pierre est singulière ou individu
et comme l'idée d'homme est g
rale, par rapport aux idées de n
et de roturier, elle est particul
par rapport à l'idée d'animal.

rès avoir vu comment nos idées
rment, il est aisé de connoître
r'elles sont chacune en elles-
ıes.

n homme, en général, une cou-
, en général, ne peuvent tomber
les sens. Nous ne pouvons voir
tel homme, telle couleur; en un
:, nous ne voyons que des indi-
us.

)ès que les sens ne nous offrent
des individus, nous ne pouvons
ir, à parler à la rigueur, que des
s individuelles. Que sont donc
dées générales? Ce sont les noms
classes que nous avons faites, à
ure que nous avons senti le be-
de distribuer nos connoissances
ordre. Que représentent ces
? Elles ne représentent que
ne nous appercevons dans les
idus mêmes. L'idée générale
me ne représente que ce que

nous voyons de commun dans P
dans Paul, etc. : c'est pourquoi
qu'à parler à la rigueur, nous n'
que des idées individuelles. E
nous n'appercevons dans les
générales, que ce que nous a
cevons dans les individus.

Cette manière d'expliquer l
nération des idées est simple.
être même le paroîtra-t-elle t
quelques lecteurs. Mais on con
dra que, si les philosophes av
eu cette simplicité là, ils se se
épargné bien des questions fri
et beaucoup de mauvais rais
mens.

On conçoit, au reste, que
rendre ces choses familières
enfant, il faut apporter plu
moins d'exemples. On en tro
facilement, parce qu'un enfa
sait parler, a déjà bien des
d'individus, d'espèces et de g

ne s'agit pas de lui faire faire
elque chose de nouveau, il s'agit
lement de lui faire remarquer ce
il a fait lui-même, et de lui ap-
ndre quelques nouvelles déno-
nations.

Dès qu'il n'y a, dans le vrai, que
mots à lui enseigner, ceux qui
nsent qu'il ne peut apprendre que
mots, conviendront que tout ce
j'ai exposé dans cet article est à
portée.

ARTICLE II.

Des opérations de l'ame.

L'ATTENTION.

On nomme, en général, *objet* t
ce qui s'offre aux sens ou à l'esp
Lorsque vous jetez indifféremm
les yeux sur tous les objets qu
présentent à vous, vous ne rem
quez pas plus les uns que les aut
Mais si vous fixez les yeux sur l
d'eux, vous remarquez plus p
culièrement les sensations qu'il
sur vous, et vous ne vous appe
vez plus des sensations que les au
vous envoient. Or les sensations
vous recevez de cet objet, et
vous remarquez plus particuliè
ment, vous font connoître ce qui

sse en vous, lorsque vous donnez tre attention.

L'attention suppose donc deux ses, l'une de la part du corps, tre de la part de l'ame. De la t du corps, c'est la direction des s ou des organes sur un objet; la part de l'ame, c'est la sensa- même que cet objet fait sur s, et que vous remarquez plus ticulièrement.

La direction des organes, qui fait vous remarquez plus particuliè- ent une sensation, n'est que la se de l'attention. C'est unique- t dans votre ame que l'atten- se trouve, et elle n'est que sensation particulière que vous ouvez.

Ainsi, lorsque, de plusieurs sen- ons qui se font en même temps vous, la direction des organes s en fait remarquer une, de ma-

nière que vous ne remarquez pl
les autres : cette sensation devie
ce que nous appelons *attention*.

L'attention peut se porter sur u
objet, sur une partie, ou seulem
sur une qualité. Dans tous ces ca
elle n'est jamais qu'une sensation q
se fait remarquer, et qui fait disp
roître les autres.

Comme l'attention, donnée à u
objet présent, n'est que la sensati
plus particulière qu'il fait sur vou
l'attention donnée à un objet abse
n'est que le souvenir des sensatio
qu'il a faites : souvenir qui est as
vif pour se faire remarquer, et
n'est lui-même qu'une sensation p
ou moins distincte.

LA COMPARAISON.

Donner tout-à-la fois votre atte
tion à deux objets, c'est les rema

r en même temps. Or les re-
rquer en même temps, c'est les
mparer. La comparaison n'est donc
e l'attention donnée à deux choses.
Vous pouvez comparer deux ob-
s présens, deux objets absens, ou
objet présent avec un objet ab-
t. Dans tous ces cas, la compa-
son n'est jamais que l'attention
nnée aux idées que vous avez de
x choses ; c'est-à-dire, aux sen-
ons que les objets font sur vous,
s sont présens ; et au souvenir
sensations qu'ils ont faites, s'ils
t absens.

Dire que nous donnons notre at-
tion à deux choses, c'est dire
'il y a en nous deux attentions.
a comparaison n'est donc qu'une
uble attention.

Nous venons de voir que l'atten-
n n'est qu'une sensation qui se fait
marquer. Deux attentions ne sont

donc que deux sensations qui se fi
remarquer également ; et, par co
séquent, il n'y a dans la compar
son que des sensations.

Mais, pourroit-on demander, l'attention n'est que sensation, co ment donnons-nous notre attentio que signifie même ce langage, *do ner son attention ?*

Il signifie, si l'objet est présen que nous dirigeons nos sens à lui, pour recevoir, d'une manie plus particulière, les sensations qu fait, et pour les recevoir, en quelq sorte, à l'exclusion de toute au Aussi avons-nous remarqué que direction des sens est la cause l'attention.

Mais nous ne pouvons pas diri nos sens sur un objet absent ; co ment donc alors donnons-nous no attention ?

Je réponds que nous ne donna

tre attention à un objet absent, autant que le souvenir, qui s'en trace à notre esprit, a prévenu tre attention ; car nous n'y pen-ions pas, si nous ne nous en venions point du tout. Or quand souvenir s'en retrace, il suffit, ur y donner notre attention, que us ne la donnions pas à autre ose ; car, alors, ce souvenir sera ensation que nous remarquerons s particulièrement.

LE JUGEMENT.

Lorsque vous comparez deux ob-, vous voyez qu'ils font sur vous mêmes sensations, ou des sensa-s différentes : vous voyez donc ls se ressemblent ou qu'ils dif-nt : or c'est-là juger. La compa-on renferme donc le jugement ; par conséquent, il n'y a dans le

jugement, comme dans la cor
raison, que ce que nous appe
sensation.

Les choses ne peuvent que se
sembler ou différer. Nos juge
ne découvrent donc dans les o
que des ressemblances ou des d
rences, des égalités ou des iné
tés. Vous mettez une feuille de
pier sur une autre, et vous jug
elles sont égales ou inégales en
deur. Vous les placez l'une à cô
l'autre, et vous jugez si elles se
semblent par la couleur, ou si
diffèrent. Or les rapprocher a
pour juger de leur égalité ou de
inégalité, de leur ressemblanc
de leur différence, c'est ce qu'o
pelle les *rapporter* l'une à l'au
et, en conséquence, on dit qu'
ont des rapports de ressemblanc
de différence, d'égalité ou d'in
lité. Voilà les rapports les plus

ux, sous lesquels on peut considé-
les choses.

LA RÉFLEXION.

ous pouvez conduire successi-
ent votre attention sur plusieurs
es, sur plusieurs parties de la
me, ou sur plusieurs qualités ;
mesure que vous la conduisez
, vous pouvez comparer ces
es, ces parties, ces qualités, et
ger. Lorsque l'attention fait de
rte une suite de comparaison,
rte une suite de jugemens, vous
rquez qu'elle réfléchit en quel-
sorte d'une chose sur une autre,
e partie sur une partie, d'une
té sur une qualité. Alors elle
le nom de *réflexion*. La ré-
n n'est donc que l'attention,
a et revient d'une idée à une
jusqu'à ce que nous ayons

assez observé et assez comparé, p
juger de la chose que nous voul
connoître.

L'IMAGINATION.

Mon attention peut se porter
le souvenir d'un objet absent, et
le représenter comme présent.
peut aussi se porter, par exemp
d'un côté, sur l'idée d'homme, e
l'autre sur l'idée de cent coud
et faire des deux une seule id
Dans l'un et l'autre cas, l'atten
prend le nom d'*imagination.* C
pourquoi on dit qu'un homme à i
gination est un esprit créateur.
effet, de plusieurs qualités que l
teur de la nature a répandues d
différens objets, il en fait un
tout, et il crée des choses qui n'é
tent que dans son esprit.

LE RAISONNEMENT.

Un homme vertueux mérite d'être ompensé. Pierre est un homme rtueux ; donc Pierre mérite d'être ompensé. Voilà un *raisonnement:* st formé de trois jugemens, qu'on elle *propositions.*

Or, puisqu'un jugement n'est que tention qui compare et qui ap- çoit un rapport, il est évident un raisonnement ne peut être e l'attention même, puisqu'il n'est né que de jugemens. Il nous reste onsidérer ce qu'il y a de parti- ier dans les jugemens dont un onnement est composé.

D'après l'exemple que je viens pporter, nous voyons que ce qui stitue un raisonnement, c'est que troisième jugement est renfermé ns les deux premiers; car lorsque dis, *Pierre est un homme ver-*

tueux et *un homme vertueux mé*
d'être récompensé, c'est dire
Pierre mérite d'être récompensé
chose est même sensible à l'œil. V
pourquoi celui qui a apperçu la
rité des deux premiers jugemens
peut pas ne pas assurer le troisiè
Il infère donc que Pierre mérite d
récompensé; et, en tirant cette
séquence, il ne fait qu'énoncer
plicitement ce qu'il a déjà dit i
citement.

D'après cette explication, je
qu'un raisonnement n'est que l'a
tion qui est déterminée à porte
troisième jugement, parce qu'el
voit renfermé dans deux juge
qu'elle a faits.

L'ENTENDEMENT.

Comme l'oreille entend les so
l'ame entend les idées; et on dit

ment de l'ame. Or, comment
entend-elle les idées? C'est en
ant son attention, en compa-
en jugeant, en réfléchissant,
aginant, en raisonnant. L'en-
ment embrasse donc toutes les
tions; il n'en est que le ré-

donne à ces opérations le nom
culté, et alors on ne veut pas
u'elles sont actuellement dans
, on veut dire seulement que
en est capable. Ce nom se
e aussi, dans le même sens,
actions du corps. Nous avons
ulté de voir, de marcher, de
arer et de juger; parce que
sommes capables de voir, de
her, de comparer et de juger.
'après ce que nous venons d'ex-
r dans cet article, on peut con-
que les opérations de l'en-
ement ne sont que la sensation

même, qui se transforme en att
tion, en comparaison, en jugeme
en réflexion.

LE DÉSIR.

La privation d'une chose que v
jugez vous être nécessaire, produi
vous un mal-aise ou une inquiétu
en sorte que vous souffrez plus
moins : c'est ce qu'on nomme *bes*

Le mal-aise détermine vos ye
votre toucher, tous vos sens,
l'objet dont vous êtes privé. Il
termine encore votre ame à s'oc
per de toutes les idées qu'elle
cet objet, et du plaisir qu'elle p
roit en recevoir. Il détermine d
l'action de toutes les facultés
corps et de l'ame.

Cette détermination des facu
sur l'objet dont on est privé est
qu'on appelle *désir*. Le désir n

ic que la direction des facultés
l'ame, si l'objet est absent; et il
veloppe encore la direction des
ultés du corps, si l'objet est présent.
Les désirs sont plus ou moins vifs,
oportion que l'inquiétude, causée
la privation, est plus ou moins
nde; car, plus nous souffrons de
privation d'une chose, plus il y a
vivacité dans la direction des fa-
tés du corps et de l'ame.
Les désirs prennent le nom de
sions, lorsqu'ils sont vifs et con-
us; c'est-à-dire, lorsque nos fa-
tés se dirigent avec force, et
tinuent sur le même objet.
i, au désir de la chose dont on
privé, on ajoute ce jugement,
obtiendrai, alors naît l'espérance.
si l'espérance suppose la priva-
de la chose, le jugement qu'elle
s est nécessaire, et le jugement
n l'obtiendra.

Si à ce jugement, *je l'obtien*
on substitue, *je ne dois point tro*
d'obstacle, rien ne peut me résis
le désir est alors ce qu'on no
volonté. Je veux, signifie don
désire, et je pense que rien ne
contrarier mon désir.

LA VOLONTÉ CONSIDÉRÉE CO
FACULTÉ.

Dans un sens plus général, la
lonté se prend pour une faculté
embrasse toutes les opérations
naissent du besoin ; comme l'en
dement est une faculté qui embr
toutes les opérations qui naissen
l'attention.

LA FACULTÉ DE PENSER.

Ces deux facultés, la volonté
l'entendement, se confondent d
une faculté plus générale, qu

me la *faculté de penser*. Avoir sensations, donner son attention, parer, etc., c'est *penser*. Éprou- un besoin, désirer, vouloir, c'est re *penser*. Enfin, le mot *pensée* se dire, en général, de toutes opérations de l'ame, et de cha- e en particulier, comme le mot *vement* s'applique à toutes les ons du corps.

e mot *penser* vient de *pensare*, signifie *peser*. On a voulu dire , comme on pèse des corps, pour ir dans quel rapport le poids de est au poids de l'autre ; l'ame , en quelque sorte, les idées, que nous les comparons pour ir dans quels rapports elles sont elles.

ar-là vous voyez que le mot *pen-* a eu deux acceptions. Dans la mière, qui est celle de *peser*, il t dit du corps, et il étoit pris au

propre : dans la seconde, qui
celle que nous lui donnons aujo
d'hui, il a été transporté à l'am
et il se prend au figuré, ou, com
on dit encore, métaphoriqueme
Les Latins exprimoient la pen
par une autre métaphore. Ils se
voient d'un mot qui signifie *ras*
bler, mettre ensemble ; parce q
effet les opérations de l'entendem
et de la volonté demandent que l'
rassemble des idées.

Cet article est un peu plus d
cile que le premier : j'en convi
Cependant je me borne à faire
server à un enfant ce qu'il fait c
tinuellement. Le grand point es
lui faire comprendre ce que c'est
l'attention ; car dès qu'il le comp
dra, tout le reste sera facile.

me la *faculté de penser*. Avoir
sensations, donner son attention,
parer, etc., c'est *penser*. Éprou-
un besoin, désirer, vouloir, c'est
re *penser*. Enfin, le mot *pensée*
se dire, en général, de toutes
pérations de l'ame, et de cha-
en particulier, comme le mot
vement s'applique à toutes les
ns du corps.

mot *penser* vient de *pensare*,
signifie *peser*. On a voulu dire
comme on pèse des corps, pour
ir dans quel rapport le poids de
est au poids de l'autre ; l'ame
, en quelque sorte, les idées,
que nous les comparons pour
ir dans quels rapports elles sont
elles.

ar-là vous voyez que le mot *pen-*
a eu deux acceptions. Dans la
ière, qui est celle de *peser*, il
dit du corps, et il étoit pris au

promener. Ces actions se nomn
volontaires.

Lorsqu'on fait souvent faire
corps les mêmes actions, il ar
enfin qu'il les fait avec tant de faci
que nous n'avons plus besoin
diriger les mouvemens : il agit
comme s'il y étoit déterminé p
seule organisation. Ces sortes
tions sont ce qu'on nomme des
bitudes. Il est aisé d'en trouver
exemples.

Mais quoique les actions tour
en habitudes, elles ont été volo
res dans le commencement; et
ne sont devenues habituelles,
parce que notre corps les a sou
répétées. Pour en contracter l'h
tude, il faut qu'elles soient diri
par l'attention; et quand l'habi
est contractée, elles préviennen
volonté, et se font sans nous, c
à-dire, sans que nous soyons ob

ARTICLE III.

Des Habitudes.

mot *agir* se dit du corps et de
e. Or, que fait le corps quand
git ? Il se meut. Le mouvement
donc l'action du corps, et autant
distingue de mouvemens dans
orps, autant on distingue d'ac-
s différentes.

armi les actions, les unes sont
relles, parce qu'elles se font par
suite de notre conformation, et
être dirigées par notre volonté.
sont les mouvemens qui sont le
cipe de la vie.

'autres actions du corps se font
ce que nous les voulons faire,
ce que nous dirigeons nous-mêmes
mouvemens. Vous vous promc-
, parce que vous voulez vous

promener. Ces actions se nomm
volontaires.

Lorsqu'on fait souvent faire
corps les mêmes actions, il an
enfin qu'il les fait avec tant de facil
que nous n'avons plus besoin
diriger les mouvemens : il agit a
comme s'il y étoit déterminé pa
seule organisation. Ces sortes d
tions sont ce qu'on nomme des
bitudes. Il est aisé d'en trouver
exemples.

Mais quoique les actions tour
en habitudes, elles ont été volon
res dans le commencement; et e
ne sont devenues habituelles,
parce que notre corps les a sou
répétées. Pour en contracter l'h
tude, il faut qu'elles soient diri
par l'attention; et quand l'habi
est contractée, elles préviennen
volonté, et se font sans nous, c
à-dire, sans que nous soyons ob

ɔnser. Nous avons, par exem-
eu beaucoup de peine à ap-
lre à lire, et aujourd'hui nous
, comme si nous n'avions pas
soin d'apprendre.

s actions de l'ame, c'est-à-dire,
ɔérations de l'entendement et
volonté, deviennent habi-
s, ainsi que les actions du corps.
des choses que nous n'aurions
ɹtendues dans notre enfance, et
ɔsquelles nous raisonnons au-
'hui avec la même facilité que
ɹs les avions toujours sues. Une
tude de jugemens d'habitude se
ent dans l'usage que nous fai-
de nos sens. De pareils juge-
se montrent encore d'une ma-
plus sensible dans ces liaisons
es, qui sont tout-à-la fois le prin-
de nos égaremens et de notre
ligence. Souvent nous ne nous
ons, que parce que nous obéis-

la faire, même lorsque nous le v
drons.

De-là il résulte que nous pouv
acquérir de bonnes habitudes
nous corriger des mauvaises.

communiquent à l'air, et de l'air au tympan.

En un mot, il ne peut y avoir que du mouvement dans les organes, et cependant une sensation, quoique produite à l'occasion du mouvement, n'est pas ce mouvement même. Les sensations ne sont donc pas dans les organes.

Elles sont par conséquent dans quelque chose, qui est différent de tout ce qui est corps; c'est-à-dire dans une substance où il y a autre chose que du mouvement. C'est ce qu'on nomme *ame*, *esprit*, ou *substance spirituelle*. Plus nous réfléchirons sur les propriétés de cette substance, plus nous nous convaincrons qu'elle est tout-à-fait différente du corps.

L'ame compare les sensations qui lui sont transmises par différens organes. Toutes les sensations

unissent donc en elle, comme dans
ne seule substance. Car si les cinq
pèces de sensations appartenoient
cinq substances, comme les mou-
mens qui les occasionnent appar-
nnent à cinq organes différens,
cune de ces substances ne les pour-
it comparer.

En quoi donc consiste l'unité de
me? Est-elle une dans le même
s que nous disons qu'un corps est
? Mais un corps est composé de
ux moitiés, et chaque moitié l'est
deux autres; en sorte que, pour
iver à une substance qui soit une,
faudroit arriver à une substance
n'eût pas deux moitiés, qui n'eût
plusieurs parties, qui ne fût point
mposée; c'est-à-dire, à une subs-
ce simple.

Si l'ame est une dans le même
que le corps, elle n'est pas une
prement; elle est, au contraire,

sera donc obligé de re-
enfin qu'elles ne peuvent
er ensemble que dans une
qui n'est pas composée de
autres, que dans une subs-
ıple. L'ame est donc simple
mposition (1).

oyons la substance étendue,
ouchons ; c'est-à-dire, que
appercevons les qualités,
e la solidité, la figure, le
ent. Nous voyons égale-
t nous touchons en quelque
ıbstance inétendue ou l'ame;
appercevons des opérations
partiennent qu'à elle, et que
ns comprises sous le nom
le *pensée*. Mais comme nous
evons pas ce qui est, dans
, le sujet de la solidité, de

---

(1) Traité sur l'Art de Raisonner, ou
veau jour à cette démonstration.

la figure et du mouvement, n'appercevons pas non plus c est, dans l'ame, le sujet des o tions de l'entendement et de l lonté. En un mot, soit que observions la substance éten soit que nous observions la subs simple, nous ne pouvons app voir que les qualités qui leur ap tiennent; et, dans l'un et l'autre que ce que nous nommons subst c'est-à-dire, sujet ou soutien des lités, nous est également incor

Les corps ne sont figurés, n les, etc., que parce qu'ils sont dus. L'étendue est donc la prop qui les distingue. Toutes les a qualités supposent cette propr et elles n'en sont que des m cations.

De même, l'ame ne juge e raisonne, que parce qu'elle a sensations. La faculté de senti

ıc la propriété qui la distingue, outes ses opérations ne sont que ı différentes manières de sentir.

On peut donc définir le corps ıe substance étendue, et l'ame une ıbstance qui sent. Or il suffit de con-dérer que l'étendue et la sensation ınt deux propriétés incompatibles, our être convaincu que la substance e l'ame et la substance du corps sont eux substances absolument diffé-entes.

ARTICLE V.

Comment nous nous élevons à la connoissance de Dieu.

Nous ne pouvons pas nous dissimuler combien nous sommes foibles. A chaque instant, nous sentons la puissance où nous sommes d'avoir ou de faire ce que nous désirons, notre bonheur, comme notre malheur est au pouvoir de tout ce qui nous environne.

Mais les corps, dans la dépendance desquels nous sommes, ont-ils le dessein d'agir sur nous? Non sans doute; ils dépendent eux-mêmes, et ne font qu'obéissent au mouvement qui leur a été donné.

L'aiguille de votre montre marque les heures. Elle n'a pas la volonté de les marquer; elle obéit au ressort

t dans votre montre. L'horloger a
it l'aiguille et le ressort : il est la
use et la montre est l'effet.

Vous voyez, dans une montre,
e subordination d'effets et de
ses. L'aiguille est mue; voilà un
t : le mouvement lui est donné
une roue qui agit sur elle immé-
tement, et cette roue est la cause
mouvement de l'aiguille. Le
uvement de cette roue est un
t par rapport à une autre roue
la fait mouvoir ; et ainsi succes-
ement. Par-là, depuis le mouve-
t du premier ressort jusqu'à celui
'aiguille, il y a une suite de mou-
ens, qui sont tout-à-la fois effets
auses, sous différens rapports.

Un exemple plus familier vous
dra la chose encore plus sensible.
que vous faites une procession
des cartes, vous voyez qu'en
nt tomber la première, toutes

les autres tombent ; et vous rema
quez que la chûte de la seconde e
l'effet de la chûte de la premièr
et en même temps la cause de
chûte de la troisième. C'est là
que j'appelle une suite de causes
d'effets subordonnés.

Or il est évident que, dans u
suite de causes et d'effets, il fa
nécessairement qu'il y ait une pr
mière cause. S'il n'y avoit po
d'horloger, il n'y auroit point
montre.

Réfléchissez sur vous-même,
vous serez convaincu qu'il y a
vous, comme dans une monti
une suite de causes et d'effets
bordonnés. Réfléchissez sur l'u
vers : ce sera, à vos yeux, u
grande montre, où il y a enc
une subordination de causes et d'
fets.

Nous venons de voir que, l

il y a une subordination de causes d'effets, il y a nécessairement une mière cause. Il y a donc une pre- re cause qui a fait l'univers.

Pour établir cette subordination re les choses, il en faut con- re parfaitement tous les rapports, aut avoir l'intelligence de toutes parties. Un horloger ne sera pas able de faire une montre, s'il y a seule partie dont il ne sache pas proportions. L'horloger qui a fait nivers, a donc nécessairement de telligence.

Comme l'intelligence de l'horlo- doit embrasser toutes les parties ne montre, l'intelligence de la mière cause doit embrasser tout nivers. Si une seule partie échap- à sa connoissance, il ne lui se- pas possible de la mettre dans dre où elle doit être; et cepen- nt son ouvrage seroit détruit, si

une seule étoit hors de sa pla
Or une intelligence qui embra
tout est une intelligence infi
L'intelligence de la première ca
est donc infinie.

Mais pour faire une montre, il
suffit pas d'en avoir l'intelligen
il faut encore en avoir l'adresse
le pouvoir. La puissance de la p
mière cause est donc aussi étend
que son intelligence : elle embra
tout, elle est infinie.

Puisque cette première cause e
brasse tout, elle est par-tout :
est donc immense.

Dès que cette cause est premi
elle est indépendante. Si elle dép
doit, il y auroit une cause qui se
avant elle. Mais, puisqu'il faut
cessairement qu'il y ait une cause
soit première, c'est une conséqu
que cette même cause soit indép
dante.

ette première cause étant indé-
dante, toute-puissante et sou-
inement intelligente, elle fait
ce qu'elle veut : elle est donc
.

lle ne peut pas acquérir de nou-
es connoissances ; car son intelli-
e seroit bornée. Elle voit donc
à-la fois le passé, le présent et
nir. Elle ne peut pas non plus
ger de résolution ; car si elle
hangeoit, elle n'auroit pas tout
u : elle est donc immuable.
'est une suite de son indépen-
e qu'elle n'ait pas commencé et
lle ne puisse pas finir. Si elle
t commencé, elle dépendroit de
qui lui auroit donné l'être ; et
e pouvoit finir, elle dépendroit
elui qui pourroit cesser de la
rver. Elle est donc éternelle.
mme intelligente, elle discerne
et le mal, juge le mérite et

le démérite. Comme libre, elle a en conséquence ; c'est-à-dire, qu'elle aime le bien, hait le mal, récompense la vertu, punit le vice ; pardonne à celui qui se repent et corrige. Dans tout cela, elle ne fait que ce qu'elle veut ; parce qu'elle veut le bien, et ne veut que le bien.

Les qualités de cette cause s'appellent attributs, et on donne l'attribut par lequel elle punit le nom de *justice ;* à celui par lequel elle récompense, le nom de *bonté*, à celui par lequel elle pardonne, le nom de *miséricorde.*

La puissance qui fait tout, l'intelligence qui règle tout, la bonté qui récompense, la justice qui punit, la miséricorde qui fait grâce, s'expriment par un seul nom, celui de *providence.* Il vient d'un mot latin qui signifie *pourvoir.* C'est

par ces attributs que cette
ère cause pourvoit à tout.
e première cause toute intelli-
, toute-puissante, indépen-
, libre, immuable, éternelle,
ıse, juste, bonne, miséricor-
, et dont la providence em-
tout, voilà l'idée que nous
ıs avoir de Dieu.
vous réfléchissez sur les attri-
le Dieu, vous verrez dans quel
nous les concevons. Vous re-
ıerez premièrement, que la li-
est le résultat de l'intelligence,
toute-puissance et de l'indé-
ınce. En second lieu, que la
puissance et l'intelligence in-
embrassent l'éternité et l'im-
ité ; car il faut que Dieu voie
sse dans tous les temps et dans
les lieux. En troisième lieu,
gerez qu'une cause, qui est
qui voit tout, doit être

immuable. Vous verrez, en qu
trième lieu, que, de sa connoissan
et de sa liberté, naissent sa justic
sa bonté et sa miséricorde. Enfi
lorsque vous réunirez tous ces att
buts, vous vous ferez l'idée de
providence.

TEL est le précis des idées pr
minaires, que j'ai jugé nécessai
pour préparer le prince à d'aut
connoissances; mais je ne me s
pas borné à ces idées. Je me su
par exemple, sur-tout appliqu
lui faire comprendre comment
mot passe du propre au figuré. I
a vu des exemples dans les nom
opérations de l'entendement :
en ai donné d' res, en lui
quant ce qu' end
gence, *péné*
cernement,

'occasion des habitudes et de la
ère dont elles se forment, je lui
oliqué ses principaux devoirs,
ui ai donné quelque notion de
il y a de plus essentiel dans les
es sociétés civiles.

n'est arrivé aussi, pour satis-
a curiosité, de m'écarter quel-
is sur des choses qui ne de-
t pas faire partie des leçons
minaires. Par exemple, à l'oc-
ı de l'action des objets sur les
je lui ai expliqué la vision.

MOTIF
DES ÉTUDE

Qui ont été faites après les leç
préliminaires.

LE jeune prince connoissoit déjà
système des opérations de son am
il comprenoit la génération de
idées, il voyoit l'origine et le p
grès des habitudes qu'il avoit co
tractées, et il concevoit comme
pouvoit substituer des idées ju
aux idées fausses qu'on lui av
données, et de bonnes habitu
aux mauvaises qu'on lui avoit l
sé prendre. Il s'étoit familiarisé
promptement avec toutes ces chos
qu'il s'en retraçoit la suite sans effo

comme en badinant. Cette expé-
ence me confirma dans l'opinion
j'étois, que les enfans sont capa-
es de raisonner, et que les notions
plus abstraites sont à leur portée,
squ'on leur en montre la géné-
ion.

Le prince ne pouvoit manquer de
rendre, tous les jours, plus fami-
res les choses qu'il avoit apprises
s les leçons préliminaires : car les
noissances que je voulois lui don-
dans la suite, devoient être pour
autant d'occasions de réfléchir
ore sur les opérations de son ame
r la génération de ses idées. Je
donc devoir passer à d'autres
es.

près l'avoir fait réfléchir sur son
nce, je jugeai, comme je l'ai
1), que l'enfance du monde se-

(1) Discours préliminaire.

roit pour lui l'objet le plus curie
et le plus facile à étudier.

Il n'imaginoit pas que le mon
eût été autrement qu'il le voyo
il avoit, à ce sujet, le même p
jugé qu'il avoit eu sur lui-mêm
lorsqu'il imaginoit n'avoir pas
pris à penser. Le monde enf
étoit donc un paradoxe qui dev
exciter sa curiosité. Il pouvoit l'
server, comme il s'étoit observé
même, et rien ne me paroissoit p
à sa portée que les commencem
et les premiers progrès des arts.

Dans cette étude, je trouvois
core d'autres avantages. Je lui
nois des idées de toute espèce; j
faisois voir comment les besoins
conduit les hommes de connoiss
en connoissance, d'usage en us
d'opinion en opinion; et comm
çant à lui faire remarquer l'influ
des causes physiques et des ca

les, je lui représentois les so-
soumises à des changemens
ıuels.
ı milieu de ce flux et reflux
ges et d'opinions, il devoit s'ac-
mer à juger que ce qui se fait
pas toujours ce qui se doit faire;
yant des préjugés par-tout, il
t commencer à se méfier de lui-
e; il devoit craindre d'en avoir,
e préparoit à s'en défaire.
ɔrigine des lois de M. Goguet,
ıge tout-à-fait propre à remplir
objet, paroissoit depuis quel-
mois. J'en fis copier tout ce que
oyois pouvoir faire entendre au
ce, et j'y ajoutai les éclaircisse-
s que je jugeai nécessaires. La
ı de l'après-midi fut destinée à
lecture. Le matin nous lisions
oëtes.
ous commençâmes par le Lutrin,
nous passâmes à des pièces de

théâtre. Nous lûmes quelques co
dies de Molière, quelques tragéd
de Corneille, quelques-unes de
cine, et nous nous fimes l'idée d
drame. Le prince comprit comm
une action s'expose, s'intrigue
dénoue; il vit comment les évé
mens se préparent, comment ils
amenés sans être prévus; il rem
qua l'art avec lequel on soutient
caractère; il distingua les per
nages épisodiques, et il jugea
leur utilité ou de leur inutilité.

Voulant alors lui donner une
noissance plus développée de la
sie, je lui fis lire l'Art Poétiqu
Despréaux; et pour achever d
faire connoître ce poëte, nous lû
encore quelques-unes de ses m
leures satyres et de ses meille
épîtres.

Après toutes ces lectures, n
nous bornâmes pendant un an,

ne davantage, à celle de Racine, nous recommençâmes une dou- e de fois. De tous les écrivains nous avions lus, c'étoit certai- ent le plus propre à former le t : aussi le prince l'apprit-il pres- tout par cœur.

ne trouva pas d'abord, dans la ure des poëtes, la même facilité dans les leçons préliminaires. avois prévu. Je savois qu'il ne queroit d'intelligence, que parce lui manquoit des idées que je ne ois pas d'impossibilité à lui don- Dans les commencemens, les ures furent courtes, et les expli- ns fort longues : chaque mot arrêtoit ; il sembloit que les fussent écrits dans une langue -à-fait étrangère ; mais insensi- ment les explications devinrent s nécessaires, et les lectures irent plus longues.

Je n'exigeois pas d'abord q
entendît absolument tout ce qu'il
soit ; il me suffisoit qu'il en comp
assez pour suivre une action. Qu
quefois les derniers actes nous
soient entendre ce que nous n'av
pas compris dans les premie
d'autres fois, les dernières pi
que nous lisions, nous faisoient
venir aux premières avec une n
velle intelligence ; et, après p
sieurs lectures, nous parven
enfin à tout entendre. C'est a
que le prince, se familiarisant a
la poésie, se faisoit peu à peu
modèles du beau : alors il me
facile de lui faire sentir ce que
le choix des expressions ; il ne f
que traduire en prose les ver
Racine, et substituer d'autres
à ceux de ce poëte. Je m'appli
sur-tout à lui faire saisir un
semble, et bientôt il embrassa

ets d'une assez grande étendue. Les vraies connoissances sont dans réflexion qui les acquiert beaup plus que dans la mémoire qui charge ; et on sait mieux les ses qu'on est capable de retrou, que celles dont on peut se resvenir. Il ne suffit donc pas de ner des connoissances à un ent : il faut qu'il s'instruise en chernt lui-même; et le grand point de le bien guider. S'il est conduit c ordre, il se fera des idées exac; il en saisira la suite et la liaison : rs, maître de les parcourir, il urra se rapprocher des plus éloiés, et s'arrêter à son choix sur les qu'il voudra considérer. La lexion peut toujours retrouver les ses qu'elle a sues, parce qu'elle comment elle les a trouvées : la moire ne retrouve pas de même les qu'elle a apprises, parce

qu'elle ne sait pas comment elle apprend.

Voilà pourquoi nous ne savons jamais mieux les choses, que lorsque nous les avons apprises sans maître. Moins nous comptons sur des secours étrangers, plus nous sommes forcés à réfléchir nous-mêmes; et moins n'oublions rien, parce que les choses que nous avons trouvées une fois, nous savons les trouver encore.

Mais pour exercer la réflexion, il ne faudroit pas négliger la mémoire. Ces deux facultés sont également nécessaires : elles se donnent des secours mutuels, et ne peuvent se passer l'une de l'autre. C'est à la réflexion à graver les idées dans la mémoire, c'est à la mémoire à les retracer à la réflexion; et plus les idées se sont distribuées avec ordre, plus on est capable de mémoire et de réflexion.

Le prince avoit naturellement de
mémoire, et je la cultivois avec
n. Mais je m'étois fait une loi de
lui faire apprendre par cœur que
choses qu'il entendroit parfaite-
nt. Chaque jour il apprenoit deux
ns. Lorsque c'étoit de la prose,
'exigeois pas qu'il les récitât mot
ot; au contraire, j'aimois mieux
il changeât l'expression, pourvu
il n'altérât pas le sens. Je réser-
s la poésie pour accoutumer sa
moire à plus d'exactitude.

Si on considère les idées qu'il avoit
uises, on jugera que je ne tardai
à l'instruire de sa religion. Je
isis à cet effet le Catéchisme de
bé Fleury et la Bible de Royau-
nt. Chaque jour nous lisions un
cle de l'un et de l'autre, quelque
se de l'origine des lois, et un
rceau de poésie. Je lui expliquois
qu'il n'entendoit pas : c'étoit en-

suite à lui à me rendre compte de
qu'il venoit de lire ; et il relisoit hau
jusqu'à ce. qu'il m'en eût fait
précis.

Avant d'étudier les règles de l
de parler, il faut être familia
avec les beautés du langage ; il f
être capable de parler bien et
bien des choses ; et l'étude de
grammaire seroit plus fatigante qu
tile, si on la commençoit trop tôt.
effet, pour savoir les règles de l'
de parler, il ne suffit pas de les
tendre, et de les avoir apprises
cœur, il faut encore s'être fait
habitude de les appliquer.

Lorsque le prince eut contr
cette habitude, je lui fis étudie
Grammaire que j'avois faite pour
elle étoit à sa portée, puisque n
avions déjà fait ensemble la plu
des observations qui montrent
règles du langage. Pendant ce

tude, nous continuâmes la lecture
es poëtes, celle du Catéchisme
istorique et celle de la Bible; j'y
ignis même quelques lettres de
adame de Sévigné, choisissant
lles qui commençoient à être à la
rtée de mon élève, et qui paroi-
ient devoir l'amuser.

Ces lectures, qui lui perfection-
oient le goût, le préparoient à
ntir toujours mieux les beautés de
langue; de sorte qu'après avoir
hevé la Grammaire, il fut en état
tudier l'Art d'Écrire. Les poëtes
les lettres de madame de Sévigné
ient une occasion de répéter sou-
t les observations que nous avions
es; et nous songions moins à ap-
ndre les règles par cœur, qu'à
tracter l'habitude de les appli-
r continuellement à de nouveaux
mples. Nous ne cessions pas pour
a de lire le Catéchisme Histori-

que et la Bible de Royaumont. Ne
avons recommencé bien des fois l'u
et l'autre ; et pendant deux ans
environ, nous avons donné chaq
jour quelques momens à cette étu
Je croyois faire beaucoup mieu
en mettant souvent sous ses y
l'Histoire de la Religion, qu'en
gravant une seule fois dans sa m
moire.

Après avoir étudié la Gramma
et l'Art d'Écrire, je jugeai qu'il
roit en état de lire les Tropes
M. du Marsais. En effet il entr
cet ouvrage sans effort.

Son goût commençoit à se form
il avoit des connoissances, il sav
comment il les avoit acquises. Et
tement liées entr'elles, elles éto
confiées à sa réflexion autant qu'
mémoire. Ses dernières études ne
faisoient donc pas oublier les p
mières : au contraire, elles lui

raçoient toujours quelque chose ; plus il avançoit en connoissances, us il se familiarisoit avec ce qu'il it déjà appris. En effet, tout ce je lui ai enseigné sur la géné- on des idées, sur les opérations ame, sur la grammaire et sur d'écrire, se réduit, pour le fond, très-petit nombre d'idées qui se ètent continuellement, et qui ne t l'objet de différentes études, que ce qu'on les considère sous diffé- points de vue. Qu'est-ce que rammaire ? C'est un systême de s qui représente le systême des s dans l'esprit, lorsque nous les ons communiquer dans l'ordre vec les rapports que nous apper- ns ; et l'Art d'Écrire n'est que ce e systême, porté au point de ection dont il est susceptible. En nt successivement ses études, on it donc que revenir continuelle-

ment sur un même fond d'idées
conséquent, ce qu'on étudie rap
continuellement ce qu'on a étu
et rien ne s'oublie. Cette seule
sidération peut faire compre
comment le priuce a pu faire
progrès dans ces études, et pa
rapidement de l'une à l'autre.

L'art de raisonner, ou l'ar
conduire son esprit dans la rec
che de la vérité, n'est pas un
nouveau pour quelqu'un qui con
déjà les opérations de son ame
dont le goût commence à se for
Mais il s'agissoit d'exercer le rai
nement du prince sur de nouve
objets, et c'étoit une occasion d
donner de nouvelles connoissa

Je n'aurois pas cru lui appre
à raisonner, si je m'étois attac
lui montrer comment on arrang
mots et des propositions, pour
ce qu'on appelle un syllogisme;

syllogisme n'est pas un raisonnement, ce n'est qu'une certaine forme on fait prendre à un raisonnement qu'on a déjà fait ; et en s'arrêt à cette forme, qui substitue les ts aux idées, on ne se fait qu'un on. Cependant, pour raisonner, faut raisonner sur quelque chose, isqu'il faut observer, comparer et er. Voulant donc enseigner cet au prince, je me proposai de lui e faire de nouvelles études, et lui montrer comment on observe, ant la différence des objets qu'on t étudier, comment on s'assure es observations, comment on pare, et comment on analyse comparer. Dans la vue de rem- cet objet, je jugeai devoir lui remarquer la conduite des meil- philosophes : c'étoit lui faire oire des découvertes de l'esprit

humain, et, par conséquent, l'
truire en réveillant sa curiosité.

Quand il eut fini l'Art de Rais
ner, il lut dans l'ouvrage que
dame la marquise du Châtelet a
sur Newton, le chapitre où elle
pose les phénomènes du monde
celui où elle en donne l'explicati
Il lut encore la Préface de Cot
celle de M. de Voltaire, et la h
épître de ce poëte célèbre, su
philosophe anglais. Nous fimes
suite un extrait du flux et du ref
d'après madame du Châtelet : e
nous lûmes le Traité de la Sph
de M. de Maupertuis, son Vo
au Nord, tout ce qu'il a écrit s
système du monde, et la sec
partie du Newton de M. de
taire. Je puis assurer que ces
tures se trouvèrent à la porté
prince. Voilà où nous en étions a

x ans d'étude, et lorsqu'il entroit
s sa dixième année.
l n'avoit pas encore été question
latin, parce qu'avant d'entre-
ndre l'étude d'une nouvelle lan-
, il faut savoir la sienne, et sur-
t avoir assez de connoissances
r n'être arrêté que par les mots.
s'il est utile de laisser à un en-
t des difficultés à surmonter, il
faut pas le dégoûter par des obs-
es, ou trop multipliés ou trop
nds ; et toute l'attention doit être
roportionner les difficultés à ses
es, et de ne lui en présenter
is qu'une à la fois.
j'eusse fait du latin le premier
de nos leçons, combien le
ce n'auroit-il pas perdu de temps
ude de la grammaire? Comment
ois-je mis en état de sentir les
tés de cette langue ? Quel écri-
auroit été à la portée d'un en-

fant dépourvu de toute conn
sance ? et quel avantage aurois
trouvé à lui faire lire en latin
choses qu'il n'auroit pas entend
en français ?

En se familiarisant, au contra
avec nos meilleurs poëtes, il ap
noit facilement les règles de la gr
maire : quelques exemples nou
fournissoient, et nous en faisi
bientôt l'application à d'autres. I
formoit d'ailleurs le goût, et il
préparoit à sentir, dans une lan
étrangère, des beautés qu'il c
mençoit à sentir dans la sienne.
pendant je lui donnois des con
sances dans bien des genres. J
lui laissois plus, pour apprend
latin, que la difficulté d'appr
des mots ; et je devois toujours
ver, pour le fond des choses,
écrivains à sa portée. Aussi
suis-je fait une loi de ne lui

dans cette langue, que des écri-
ins qu'il auroit entendus, s'ils
oient écrit en français. Il est
ivé qu'il a appris le latin facile-
nt, et qu'il n'a trouvé aucun
oût dans cette étude.

ien n'est plus inutile que de fa-
r un enfant, en chargeant sa
noire des règles d'une langue
l n'entend pas encore. Qu'im-
te, en effet, qu'il sache ces rè-
par cœur, s'il ne lui est pas pos-
e d'en faire l'application? J'at-
is donc que la lecture l'instruisît
à peu, et ce fut un ennui de
ns pour lui.

Cependant, comme il avoit fait
étude de sa langue, je crus le
ir prévenir sur les principaux
ts, où la syntaxe latine différe
syntaxe française. Son étonne-
t, en voyant une différence à
elle il ne s'attendoit pas, lui

donna une curiosité tout-à-fai
pre à écarter les dégoûts. D
nous donnâmes tous les jours
ques momens au latin; mais
fut jamais le principal objet d
occupations.

Je suivis pendant quelques
la méthode de M. du Marsais.
je l'abandonnai, lorsque le p
put se passer de ce secours; c'
dire, lorsqu'il eut appris beau
de mots latins, et qu'il se fut
liarisé avec la syntaxe de cette la

Lorsque nous eûmes suffisam
lu Racine, nous lûmes la Hen
et l'Essai sur la Poésie Epiq
M. de Voltaire. Bientôt après
commençâmes la Poétique d'Ho
Cette dernière lecture, qui, pc
fond des choses, n'étoit pas hc
la portée de mon élève, lui fit
des progrès rapides dans la la
latine. Après l'avoir faite à plu

prises, je choisis quelques satyres quelques odes, et je les fis lire au nce.

Jusqu'alors nous avions toujours ces sortes de lectures ensemble, e ne lui avois pas laissé la fatigue ennui de chercher dans un dic- naire la signification des mots. rs je le chargeai de se préparer à traduire quelques vers de gile. Il commença par l'Enéïde, il trouva facile, et dont il traduisit six premiers chants. Il expliqua uite les Bucoliques et les Géorgi- s; et quand il eut achevé, nous mes Horace que nous lûmes ieurs fois tout entier. Il lisoit s avec M. de Keralio, les Mé- orphoses d'Ovide.

A mesure qu'il avançoit dans l'é- e de l'histoire, il lut quelques ceaux de Tite-Live, les princi- s Lettres de Cicéron à Atticus,

les petits Historiens latins, les
mentaires de César, la Vie d'Ag
et les Mœurs des Germains. Il
plupart de ces lectures avec M
Keralio.

Jusqu'à la fin de l'éducation,
avons continué de donner, ch
jour, quelques momens à l'étu
la langue latine. Quant à la le
des poëtes français, nous l'inte
pîmes, lorsque le prince eut l
coup lu plusieurs tragédies de
neille, tout Racine, tout Mol
tout Regnard, et toutes les piè
théâtre de M. de Voltaire. Sur l
de la troisième année, je fis ét
au prince l'ouvrage que j'ai int
l'Art de Penser. Après cette ét
nous passâmes à celle de l'hist
et nous en fîmes notre principa
jet pendant six ans.

M. de Keralio, qui joignoit à
connoissances dans bien des ge

ıcoup de clarté et de méthode, vec qui j'ai dit que le prince ›it souvent des lectures, étoit -propre à lui donner des idées es et précises. Il lui enseigna les thématiques. Après lui avoir fait erver comment se fait la numéon, il lui fit comprendre que la nière dont on procède dans les tre opérations de l'Arithméti-, n'est qu'une conséquence de nanière dont se fait la numération me, et il le prépara à étudier les mens de mathématiques et de ›métrie de M. le Blond. Le prince ıssa ses études en algèbre jusqu'à ésolution des équations du second gré.

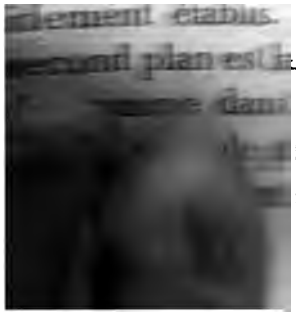
Alors, pour lui donner une idée la géométrie des Courbes, on lui lire un traité fort élémentaire des ctions Coniques; et quand il eut uis ces connoissances, il entendit

sans effort le livre de M. Trabau
sur le mouvement et sur l'équilibr
Il étudia aussi l'hydrostatique, l'h
draulique, l'astronomie et la gé
graphie. On lui faisoit copier d
cartes.

L'architecture militaire devi
alors pour lui une étude facile;
apprit à la dessiner. On lui fit li
ensuite l'artillerie raisonnée, de M
le Blond, et on mit sous ses ye
des modèles de toutes les piè
d'artillerie.

Pour achever de lui faire co
noitre cette partie de la scien
militaire, il ne restoit plus qu'à l
enseigner l'attaque et la défense d
places. On eut pour cela les pl
grands secours. Le roi envoya
prince, son petit-fils, deux pla
en relief, qui facilitèrent et ava
cèrent beaucoup son instruction.
premier de ces plans offre aux ye

place forte, disposée à soutenir
ège. Les arbres des environs
pés, les maisons abattues,
s creux comblés, etc. On
, par des pièces qu'on



ment, les chicanes que les assiég opposent au progrès des assiégean les effets des sorties, ceux des fou neaux sous le glacis, les obstacl qu'on oppose au passage du foss à l'attachement du mineur, les r tranchemens dans les ouvrages, et L'étude réfléchie de ces deux plai peut, sans contredit, suppléer plusieurs années d'expérience. Voi les choses que M. de Keralio a e seignées au prince.

Sur la fin de l'éducation, l PP. le Seur et Jacquier furent a pelés à Parme pour faire un cou de physique expérimentale sous l yeux du prince, qui, voulant p fiter du séjour de ces savans, avec eux plusieurs lectures, et r passa tout ce qu'il avoit acquis connoissances en mathématiques. s'engagea même jusques dans le ca cul différentiel.

RAMMAIRE.

GRAMMAIRE.

OBJET DE CET OUVRAGE.

Messieurs de Port-Royal ont les premiers porté la lumière dans les livres élémentaires. Cette lumière, il est vrai, étoit encore : mais enfin c'est avec eux nous avons commencé à voir, et nous avons d'autant plus d'obligation, que, depuis des siècles, des préjugés grossiers voient les yeux à tout le monde.

Écrivains qui ont porté la lumière dans les livres élémentaires.

D'excellens esprits se sont depuis appliqués à frayer la route qui leur étoit ouverte. du Marsais, qui a recherché en philosophe les principes du langage, a exposé rues avec autant de simplicité que de té. M. Duclos a enrichi de remarques *Grammaire générale et raisonnée*, et nné, en quelque sorte, une nouvelle cet ouvrage, en le rendant plus commet plus utile.

étoit temps d'avoir une grammaire. du Marsais, qui pouvoit ne laisser rien irer à cet égard, en avoit promis et n'en a donné que quelques articles

dans l'Encyclopédie. D'autres ont trav
en ce genre avec succès, et ont mo
beaucoup de sagacité. Cependant j'av
que je ne trouve point, dans leurs ouvra
cette simplicité qui fait le principal mé
des livres élémentaires.

C'est dans l'analyse de la pensée qu'il faut chercher les principes du langage.

Je regarde la grammaire comme la
mière partie de l'art de penser. Pour
couvrir les principes du langage, il
donc observer comment nous pensons
faut chercher ces principes dans l'ana
même de la pensée.

Or l'analyse de la pensée est toute
dans le discours. Elle l'est avec plu
moins de précision, suivant que les lan
sont plus ou moins parfaites, et que
qui les parlent ont l'esprit plus ou m
juste. C'est ce qui me fait considére
langues comme autant de méthodes a
tiques. Je me propose donc de che
quels sont les signes et quelles son
règles de cette méthode; et je divis
ouvrage en deux parties.

De l'analyse du discours, première partie de cette grammaire.

Dans la première, que j'intitule *de l'A
lyse du discours*, nous chercherons
signes que les langues nous fourni
pour analyser la pensée. Ce sera

naire générale qui nous découvrira
émens du langage et les règles com-
s à toutes les langues.

ns la seconde, intitulée *des Elémens*
scours, nous observerons les élémens
a première partie nous aura donnés;
us découvrirons les règles que notre
e nous prescrit pour porter dans l'ana-
de nos pensées, la plus grande clarté
plus grande précision.

Des élémens du discours, seconde partie.

rsuadé que les arts seroient plus faciles,
toit possible de les enseigner avec des
familiers à tout le monde, je pense
les termes techniques ne sont utiles
tant qu'ils sont absolument néces-
. C'est pourquoi j'ai banni tous ceux
j'ai pu me passer, préférant une
rase, lorsqu'une idée ne doit pas
r souvent. J'ai encore retranché de
grammaire, des détails que les étran-
ourroient y désirer; mais je n'écris
our les Français, à qui l'usage les
nd (1).

Pourquoi on a banni de cette grammaire tous les termes techniques, dont on a pu se passer.

(1) Est-il nécessaire d'avertir que ce commen-
n'a été fait que pour le lecteur?

PREMIÈRE PART

De l'analyse du Discou

CHAPITRE PREM

Du langage d'action.

Des signes du langage d'action.

LES gestes, les mouvemens du vi
les accens inarticulés, voilà, Monsei
les premiers moyens que les homm
eus pour se communiquer leurs p
Le langage qui se forme avec ces
se nomme *langage d'action.*

Par les gestes, j'entends les mouv
du bras, de la tête, du corps enti
s'éloigne ou s'approche d'un objet, et
les attitudes que nous prenons, suiv
impressions qui passent jusqu'à l'an

Le désir, le refus, le dégoût, l'av
etc. sont exprimés par les mouvem
bras, de la tête et par ceux de t
corps; mouvemens plus ou moins v

vivacité avec laquelle nous nous
vers un objet, ou nous nous en
ns.

s les sentimens de l'ame peuvent
primés par les attitudes du corps.
eignent d'une manière sensible l'in-
nce, l'incertitude, l'irrésolution, l'at-
, la crainte et le désir confondus
ble, le combat des passions tour-à-
upérieures les unes aux autres, la
nce et la méfiance, la jouissance tran-
et la jouissance inquiète, le plaisir
douleur, le chagrin et la joie, l'espé-
et le désespoir, la haine, l'amour, la
, etc.

is l'élégance de ce langage est dans
ouvemens du visage et principalement
ceux des yeux. Ces mouvemens finis-
n tableau que les attitudes n'ont fait
égrossir; et ils expriment les passions
toutes les modifications dont elles sont
ptibles.

langage ne parle qu'aux yeux. Il
donc souvent inutile si, par des cris,
ppeloit pas les regards de ceux à qui
ut faire connoître sa pensée. Ces

cris sont les accens de la nature : ils va suivant les sentimens dont nous sor affectés; et on les nomme *inarticulés*, qu'ils se forment dans la bouche, être frappés ni avec la langue, ni av lèvres. Quoique capables de faire un impression sur ceux qui les entende n'expriment cependant nos sentime d'une manière imparfaite; car ils n'e connoître ni la cause, ni l'objet, modifications, mais ils invitent à r quer les gestes et les mouvemens du v et le concours de ces signes achève pliquer ce qui n'étoit qu'indiqué p accens inarticulés.

Le langage d'action est une suite de la conformation des organes.

Si vous réfléchissez sur les signe se forme le langage d'action, vous noîtrez qu'il est une suite de la conf tion des organes; et vous conclure plus il y a de différence dans la c mation des animaux, plus il y en a da langage d'action, et que, par conséq ils ont aussi plus de peine à s'ent Ceux dont la conformation est tout différente, sont dans l'impuissance communiquer leurs sentimens. Le

d commerce d'idées est entre ceux qui,
t d'une même espèce, sont conformés
même manière.

e langage est naturel à tous les indivi- Quoiqu'il soit naturel, on a besoin de l'apprendre.
une même espèce, cependant tous ont
n de l'apprendre. Il leur est naturel,
que si un homme qui n'a pas l'usage
parole montre d'un geste l'objet dont
esoin, et exprime par d'autres mou-
ns, le désir que cet objet fait naître
i, c'est, comme nous venons de le
rquer, en conséquence de la conforma-

Mais si cet homme n'avoit pas ob-
ce que son corps fait en pareil cas,
roit pas appris à reconnoître le désir
les mouvemens d'un autre. Il ne com-
droit donc pas le sens des mouvemens
feroit devant lui : il ne seroit donc
apable d'en faire à dessein de sem-
s, pour se faire entendre lui-même.
gage n'est donc pas si naturel qu'on
he sans l'avoir appris. L'erreur où
pouviez tomber à ce sujet, vient de
on est porté à croire qu'on n'a appris
e dont on se souvient d'avoir fait
étude. Mais avoir appris n'est autre

chose que savoir dans un temps ce
ne savoit pas auparavant. En effet,
conséquence de votre conformation,
circonstances seules vous aient instru
ce que vous ne saviez pas, ou que vous
soyez instruit vous-même, parce que
avez étudié à dessein, c'est toujour
prendre.

En nous donnant des signes naturels l'auteur de la nature nous a mis sur la voie pour en imaginer d'artificiels.

Puisque le langage d'action est
suite de la conformation de nos org
nous n'en avons pas choisi les pre
signes. C'est la nature qui nous les a
nés : mais en nous les donnant, elle
a mis sur la voie pour en imaginer
mêmes. Nous pourrions, par conséq
rendre toutes nos pensées avec des ge
comme nous les rendons avec des mot
ce langage seroit formé de signes nat
et de signes artificiels.

Il ne faut pas confondre les signes artificiels avec les signes arbitraires.

Remarquez bien, Monseigneur, q
dis de *signes artificiels*, et que je n
pas de *signes arbitraires* : car il ne
droit pas confondre ces deux choses.

En effet, qu'est-ce que des signe
bitraires? Des signes choisis sans r
et par caprice. Ils ne seroient donc

dus. Au contraire, des signes artifi-
sont des signes dont le choix est fondé
ison : ils doivent être imaginés avec
rt, que l'intelligence en soit préparée
es signes qui sont connus.

Avec quel art on imagine des signes artificiels.

ous comprendrez quel est cet art, si
considérez une suite d'idées que vous
driez rendre par le langage d'action.
ons pour exemple les opérations de
endement. Vous voyez dans toutes un
ne fond d'idées, et vous remarquez que
ond varie de l'une à l'autre par différens
ssoires. Pour exprimer cette suite d'opé-
ons, il faudra donc avoir un signe qui
etrouve le même pour toutes, et qui
e cependant de l'une à l'autre : il faudra
soit le même afin qu'il exprime le fond
es qui leur est commun; et il faudra
varie, afin qu'il exprime les différens
soires qui les distinguent.

ors vous aurez une suite de signes qui
ront dans le vrai qu'un même signe
fié différemment. Les derniers, par
quent, ressembleront aux premiers;
st cette ressemblance qui en facili-
intelligence. On la nomme *analogie*.

Vous voyez que l'analogie qui nous
la loi ne nous permet pas de choisi
signes au hasard et arbitrairement.

Langage d'action des pantomimes.

Ce langage, qui vous paroît à p
possible, a été connu des Romains.
comédiens qu'on appeloit *pantomi*
représentoient des pièces entières sa
férer une seule parole. Comment
étoient-ils parvenus à former peu à p
langage? Est-ce en imaginant des
arbitraires? Mais on ne les auroi
entendus, ou le peuple eût été obl
faire une étude qu'il n'auroit certain
pas faite. Il falloit donc qu'en parta
signes naturels qui étoient entend
tout le monde, les pantomimes p
l'analogie pour guide dans le choi
signes qu'il avoient besoin d'invent
les plus habiles étoient ceux qui sui
cette analogie avec plus de sagacité.

Deux sortes de langage d'action.

D'après ce que je viens de dire
pouvons distinguer deux langages d'
l'un naturel, dont les signes sont
par la conformation des organes; et
artificiel, dont les signes sont donn
l'analogie. Celui-là est nécessairemen

nlés, que nous croyons que les idées
ient l'une après l'autre dans l'esprit,
e que nous proférons les mots les uns
s les autres. Cependant ce n'est point
que nous concevons ; et comme chaque
ée est nécessairement composée, il
uit que le langage des idées simulta-
est le seul langage naturel. Celui, au
raire, des idées successives, est un art
s commencemens, et c'est un grand
nd il est porté à sa perfection.

Les idées simultanées dans celui qui parle, deviennent successives dans ceux qui l'écoutent.

, quoique simultanées dans celui
le langage d'action, les idées
nent souvent successives dans ceux
outent. C'est ce qui arrive lorsqu'au
coup d'œil ils laissent échapper
le l'action. Alors ils ont besoin
coup d'œil, ou même d'un
out entendre ; et par con-
nt successivement les
t offertes toutes à la
considérons qu'un
ement tout un
y démêle une
ous échappent,
s qui ne

dans celui qui parle et dans celui qui é
Il faut me passer cette expression,
qu'elle est plus précise, et que l'an
me force à la préférer.

Avec le langage d'action, chaque pensée s'exprime tout à la fois et sans succession.

Dans celui qui ne connoît encor
les signes naturels, donnés par la c
mation des organes, l'action fait un ta
fort composé : car elle indique l'obj
l'affecte, et en même temps, elle ex
et le jugement qu'il porte, et les sent
qu'il éprouve. Il n'y a point de succ
dans ses idées. Elles s'offrent toute
fois dans son action, comme elle
toutes à la fois présentes à son espri
pourroit l'entendre d'un clin d'œil, et
le traduire, il faudroit un long disc

Ce langage des idées simultanées est seul naturel.

Nous nous sommes fait une si g
habitude du langage traînant de

---

une puissance qui formera un établissemer
l'instruction des sourds et muets. Il en a
un lui-même, auquel il sacrifie une parti
fortune. J'ai cru devoir saisir l'occasion de
justice aux talens de ce citoyen généreux,
ne crois pas être connu, quoique j'aie été cl
que j'aie vu ses élèves, et qu'il m'ait mis
de sa méthode.

parlent encore que le langage des id simultanées, doivent se faire une habit de voir, aussi d'un clin d'œil, presque t ce qu'une action leur présente à la f Ils ont certainement un regard plus ra que le nôtre.

Les idées successives, dans ceux qui écoutent, sont encore, chacune, des pensées composées.

Quoique celui qui écoute puisse ne s qu'à plusieurs reprises la pensée de c qui parle, il est certain qu'à chaque f ce qu'il saisit est encore une pensée co posée : ce sera au moins un jugement est donc démontré que le langage d'act tant qu'il n'est encore qu'une suite d conformation des organes, offre touj une multitude d'idées à la fois; les bleaux peuvent se succéder, mais cha tableau est un ensemble d'idées simu nées.

Le langage d'action a l'avantage de la rapidité.

Le langage d'action a donc l'avan de la rapidité. Celui qui le parle p tout dire sans effort. Avec nos lan au contraire, nous nous traînons pé ment d'idée en idée, et nous paro embarrassés à faire entendre tout ce nous pensons. Il semble même que langues qui sont devenues pour nous

onde nature, ralentissent l'action de
ltes nos facultés. Nous n'avons plus ce
ıp d'œil qui embrasse une multitude de
oses, et nous ne savons plus voir que
ume nous parlons, c'est-à-dire, succes-
ement.

Comment l'art peut en faire une méthode analytique.

Nous ne voyons distinctement les choses
utant que nous les observons les unes
ès les autres. A cet égard, le langage
ction a donc du désavantage : car il
d à confondre ce qui est distinct dans
langage des sons articulés. Cependant
e faut pas croire que, pour ceux à qui
st familier, il soit confus autant qu'il
seroit pour nous. Le besoin qu'ils ont
s'entendre leur apprend bientôt à dé-
poser ce langage. L'un s'étudie à dire
ns de choses à la fois, et il substitue des
vemens successifs à des mouvemens
ltanés. L'autre s'applique à observer
ssivement le tableau que le langage
ion met sous ses yeux, et il rend suc-
f ce qui ne l'est pas. Ils apprennent
peu à peu dans quel ordre ils doivent
succéder leurs mouvemens, pour
re leurs idées d'une manière plus dis-

tincte. Ils savent donc, jusqu'à un cert
point, décomposer ou analyser leurs p
sées ; car analyser n'est autre chose qu'
server successivement et avec ordre.

Quelque grossière que soit cette anal
elle est le fruit de l'observation et de
tude. Le langage d'action, qui la f
n'est donc plus un langage purement
turel. Ce n'est pas une action qui, ob
sant uniquement à la conformation
organes, exprime à la fois tout ce qu
sent. C'est une action qu'on règle avec
afin de présenter les idées dans l'ordre
cessif, le plus propre à les faire conce
d'une manière distincte ; et, par con
quent, aussitôt que les hommes co
mencent à décomposer leurs pensées,
langage d'action commence aussi à d
nir un langage artificiel.

Il deviendra tous les jours plus ar
ciel, parce que plus ils analyseront,
ils sentiront le besoin d'analyser.
faciliter les analyses, ils imagineron
nouveaux signes, analogues aux signes
turels. Quand ils en auront imaginé
en imagineront encore et c'est ainsi qu

richiront le langage d'action. Ils l'enri-
iront plus promptement, ou plus lente-
ent, suivant qu'ils saisiront ou qu'ils
isseront échapper le fil de l'analogie. Ce
gage sera donc une méthode analytique
s ou moins parfaite.

Pourquoi on a commencé, dans cette grammaire, par observer le langage d'action.

Persuadé que l'homme, lorsqu'il crée
arts, ne fait qu'avancer dans la route
la nature lui a ouverte, et faire avec
le, à mesure qu'il avance, ce qu'il fai-
t auparavant par une suite de sa con-
mation; j'ai cru, Monseigneur, que
ur mieux m'assurer des vrais principes
langues, je devois d'abord observer le
mier langage qui nous est donné par
conformation de nos organes. J'ai pensé
e, lorsque nous connoîtrons les principes
près lesquels nous le parlons, nous con-
trons aussi les principes d'après lesquels
parlons tout autre langage. En effet,
nseigneur, plus vous étudierez l'esprit
ain, plus vous vous convaincrez qu'il
qu'une manière de procéder. S'il fait
chose nouvelle, il la fait sur le modèle
e autre qu'il a faite, il la fait d'après
mêmes règles; et lorsqu'il perfectionne,

... parce qu'il imagine de nouv
... que parce qu'il simplifie celles
... connoissoit auparavant. C'est ainsi q
... langage d'action les a préparés au la
... sons articulés, et qu'ils sont pass
... un à l'autre, en continuant de
... d'après les mêmes règles.

L'analogie et l'analyse dont vous
... de voir les commencemens dans le la
... d'action, voilà, Monseigneur, à q
... réduisent, dans le vrai, tous les pri
... des langues. La première partie de
grammaire vous en convaincra.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur la formation des Langues et sur leurs progrès.

On appelle sons articulés ceux qui sont modifiés par le mouvement de la langue, lorsqu'elle frappe contre le palais ou contre les dents ; et ceux qui sont modifiés par le mouvement des lèvres, lorsqu'elles frappent l'une contre l'autre. Vous voyez donc, Monseigneur, que si nous sommes conformés pour parler le langage d'action, nous le sommes également pour parler le langage des sons articulés. Mais ici la nature nous laisse presque tout à faire : cependant elle nous guide encore. C'est d'après son impulsion que nous choisissons les premiers sons articulés, et c'est d'après l'analogie que nous en inventons d'autres, à mesure que nous en avons besoin.

L'homme est conforme pour parler le langage des sons articulés.

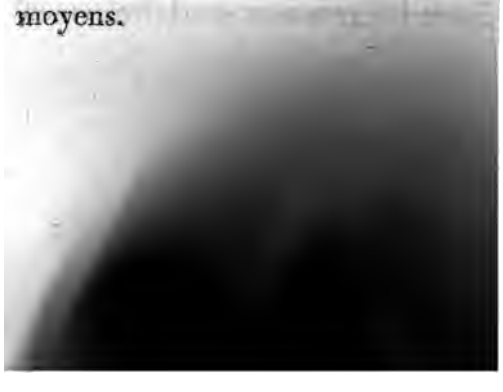
On se trompe donc, lorsqu'on pense que, dans l'origine des langues, les hommes ont pu choisir indifféremment et arbitrairement

Les mots n'ont pas été choisis arbitrairement.

tel ou tel mot pour être le signe d'un
En effet, comment, avec cette con
se seroient-ils entendus?

Les accens, qui se forment sans a
articulation, sont communs aux deu
gages; et on a dû les conserver da
premiers sons articulés dont on s'es
pour exprimer les sentimens de l'am
n'aura fait que les modifier en les
pant avec la langue ou avec les lèvi
cette articulation, qui les marquoit c
tage, pouvoit les rendre plus expi
On n'auroit pas pu faire connoître l
timens qu'on éprouvoit, si l'on n'avc
conservé dans les mots les accens r
de chaque sentiment.

En parlant le langage d'action, on
fait une habitude de représenter les
par des images sensibles : on aura
essayé de tracer de pareilles image
des mots. Or il a été aussi facile q
turel d'imiter tous les objets qui fon
que bruit. On trouvera sans doute p
difficulté à peindre les autres; cepe
il falloit les peindre, et on avoit plu
moyens.



Premièrement, l'analogie qu'a l'organe de l'ouie avec les autres sens, fournissoit quelques couleurs grossières et imparfaites qu'on aura employées.

En second lieu, on trouvoit encore des couleurs dans la douceur et dans la dureté des syllabes, dans la rapidité et dans la lenteur de la prononciation, et dans les différentes inflexions dont la voix est susceptible.

Enfin si, comme nous l'avons vu, l'analogie, qui déterminoit le choix des signes, a pu faire, du langage d'action, un langage artificiel propre à représenter les idées de toute espèce, pourquoi n'auroit-elle pas pu donner le même avantage au langage des sons articulés?

En effet, nous concevons qu'à mesure qu'on eut une plus grande quantité de mots, on trouva moins d'obstacles à nommer de nouveaux objets. Vouloit-on indiquer une chose dans laquelle on remarquoit plusieurs qualités sensibles? On réunissoit ensemble plusieurs mots qui désignoient chacun quelqu'une de ces qualités. Ainsi les premiers mots devenoient

des élémens, avec lesquels on en co posoit de nouveaux ; et il suffisoit de combiner différemment pour nomr une multitude de choses différentes. l enfans nous prouvent tous les jours co bien la chose étoit facile, puisque n leur voyons faire des mots, souvent t expressifs. Vous en avez fait vous-mêm Monseigneur. Or est-ce au hasard vous les choisissiez ? non certainemer l'analogie, quoiqu'à votre insu, vous terminoit dans votre choix. L'analogi également guidé les hommes dans la f mation des langues (1).

C'est une erreur de croire que les noms de la langue primitive exprimoient la natu e des choses.

Il y a des philosophes, Monseigneu qui ont pensé que les noms de la lan primitive exprimoient la nature même choses. Ils raisonnoient sans doute d'a des principes semblables à ceux que viens d'exposer, et ils se trompoient cause de leur méprise vient de ce qu'a

(1) Pour se convaincre combien les mots son arbitraires, il faut lire le *Traité de la form mécanique des langues*, ouvrage neuf, ingéni où l'Auteur montre beaucoup d'érudition et de gacité.

les premiers noms étoient repré-
fs, ils ont supposé qu'ils repré-
nt les choses telles qu'elles sont.
donner gratuitement de grandes
sances à des hommes grossiers, qui
nçoient à peine à prononcer des
Il est donc à propos de remarquer
rsque je dis qu'ils représentoient les
ıvec des sons articulés, j'entends qu'ils
résentoient d'après des apparences,
ıions, des préjugés, des erreurs; mais
»arences, ces opinions, ces préju-
s erreurs étoient communes à tous
ıi travailloient à la même langue,
pourquoi ils s'entendoient. Un phi-
:, qui auroit été capable de s'expri-
après la nature des choses, leur eût
ans pouvoir se faire entendre. On
it ajouter que nous ne l'entendrions
us-mêmes.

principes que je viens d'indiquer
deroient sans doute de plus grands
issemens. Mais j'en ai assez dit,
ıgneur, pour vous faire voir que
ıgues sont l'ouvrage de la nature;
es se sont formées, pour ainsi dire,

En formant les langues, nous n'avons fait qu'obéir à notre manière de voir et de sentir.

sans nous ; et qu'en y travaillant, n'avons fait qu'obéir servilement à l manière de voir et de sentir.

En effet, si vous avez appris à p français, ce n'est pas que vous en ei formé le dessein, c'est que vous vou trouvé dans des circonstances qui l'ont fait apprendre. Vous avez sei besoin de communiquer vos idées, connoître celles des autres, parce qu avez senti combien il vous étoit néce de vous procurer les secours des pers qui vous entouroient. En conséquence vous êtes accoutumé à attacher vos aux mots qui paroissoient propres manifester. Ainsi, pour apprendre le çais, vous n'avez fait qu'obéir à vo soins et aux circonstances où vous êtes trouvé.

Ce qui arrive aux enfans qui appre les langues, est arrivé aux homme les ont faites. Ils n'ont pas dit, *fa une langue :* ils ont senti le besoin mot, et ils ont prononcé le plus pro représenter la chose qu'ils vouloient connoître. Or, comme les enfan

ure qu'ils apprennent une langue, éprou-
t combien il leur est avantageux de la
ir, et, par conséquent, sentent tou-
s davantage le besoin de l'apprendre
re mieux; de même les hommes, qui
nent une langue, éprouvent combien
leur est avantageuse, et sentent tou-
s davantage le besoin de l'enrichir de
ques nouvelles expressions. Ils l'enri-
ront donc peu à peu.

Cet ouvrage est long sans doute. Il n'est
même possible que toutes les langues
perfectionnent également; et le plus
nd nombre, imparfaites et grossières,
oissent, après des siècles, être encore
eur naissance. C'est que les langues
t à leurs derniers progrès, lorsque les
mmes, cessant de se faire de nouveaux
oins, cessent aussi de se faire de nou-
les idées (1).

(1) Quand je parle d'une première langue, je
tends pas établir que les hommes l'ont faite,
se seulement qu'ils l'ont pu faire. Ce n'est
l'opinion de M. Rousseau. *Pour faire une*
, il falloit, dit-il, discours sur l'origine et
ndemens de l'inégalité parmi les hommes,

Comment les langues, en proportion avec nos idées, forment un système qui est calqué sur celui de nos connoissances.

Vous savez, Monseigneur, ce que c qu'un système, vous entrevoyez comm il s'en forme un de toutes vos conn

---

ranger les êtres sous des dénominations comm et génériques ; il en falloit connoître les propr et les différences ; il falloit des observations e définitions, c'est-à-dire, de l'histoire naturel de la métaphysique, beaucoup plus que hommes de ce temps là n'en pouvoient avo

Une pareille opinion, de la part de cet écri aussi profond qu'éloquent, ne peut être qu inadvertance. En effet, il exige dans les hom qu'on suppose avoir fait une langue, beau plus de connoissances qu'il ne leur en falloit ; s'il eût été nécessaire qu'ils eussent assez d l'histoire naturelle et la métaphysique, pour terminer les propriétés des choses, pour en quer les différences, et pour en donner des dé tions ; il me semble qu'aujourd'hui les enfan pourroient apprendre à parler qu'autant sauroient assez d'histoire naturelle et de m physique, pour suivre les progrès des langues tous les procédés de l'esprit humain. On dira doute que toutes ces connoissances sont n saires à quiconque veut savoir une langue faitement, et j'en conviens. Mais le sont-e un enfant, à qui il suffit, pour ses besoins s'exprimer grossièrement, et à qui il ne faut petit nombre de mots ? Or le langage d'un e est l'image de la langue primitive, qui, dan

En effet vous concevez que toutes
es tiennent les unes aux autres,
; se distribuent dans différentes

---

a dû être très-grossière et très-bornée,
les progrès ont été lents, parce que les
avançoient lentement de connoissances
issances. Voilà sans doute à quoi M. Rous-
pas fait attention. Il a vu tout ce qu'il
ır faire une langue où il pût développer
comme dans la nôtre; et il a jugé avec
ı'elle n'a pu être l'ouvrage des hommes
es premiers prononcé des sons articulés.
r faire une langue imparfaite, telle qu'au-
re la langue primitive, ou telle que celles
ırs peuples sauvages, je crois qu'il n'étoit
cessaire de connoître les propriétés des
ıuisqu'aujourd'hui nous-mêmes nous par-
ıien des choses dont nous ne connoissons
ropriétés. Il n'étoit pas plus nécessaire de
ire des définitions; car, parmi nous, les
; esprits sont ceux qui sentent davantage
lté d'en faire, qui en font le moins, et ce-
ce sont ceux qui parlent le mieux. Je
eulement que les hommes ont eu des be-
: qu'en conséquence ils ont observé, non
iétés des choses, mais les rapports sen-
s choses à eux; et ils les ont observés,
ı'ils les sentoient, et qu'ils ne pouvoient
pas les sentir. Ces rapports, connus ou
ommençoient à leur donner des idées,

classes, et qu'elles naissent tout
même principe. Le système de v
est sans doute moins étendu que
votre précepteur, et celui de vo
cepteur l'est moins que celui de b
d'autres : car vous avez moins d'ic
moi, et j'en ai moins que ceux
nés avec de plus grandes disposit
qui ont plus étudié. Aussi me dit
avec raison, que je ne vous ap
pas tout. Mais que nos conno
soient plus ou moins étendues, e
toujours un système où tout est
ou moins.

---

mais des idées imparfaites qui les laisso
l'impuissance de faire des définitions,
leur permettoient d'en faire que comm
faisons souvent nous-mêmes. Ces idé
qu'elles étoient, suffisoient pour faire r
des ressemblances et des différences
choses, et par conséquent, pour avoir
minations communes et génériques, et
tribuer les êtres dans différentes classes.
ne demandoit que cette portion de méta
qui est en nous, même avant que nous
parler, et que les besoins développent
enfans.

Puisque les mots sont les signes de nos
ées, il faut que le système des langues
it formé sur celui de nos connoissances.
s langues, par conséquent, n'ont des
ts de différentes espèces, que parce
e nos idées appartiennent à des classes
fférentes; et elles n'ont des moyens pour
r les mots, que parce que nous ne pen-
ns qu'autant que nous lions nos idées.
us comprenez que cela est vrai de toutes
langues qui ont fait quelques progrès.
Les langues sont en proportion avec les
es, comme cette petite chaise, sur la-
elle vous vous asseyez, est en propor-
n avec vous. En croissant, vous aurez
oin d'un siége plus élevé; de même les
mmes, en acquérant des connoissances,
besoin d'une langue plus étendue.
Mais comment les hommes acquièrent-
des idées? C'est en observant les ob-
; c'est-à-dire, en réfléchissant sur eux-
mes, et sur tout ce qui a rapport à eux.
n'observe rien, n'apprend rien.
Or ce sont nos besoins qui nous engagent
ire ces observations. Le laboureur a
êt de connoître quand il faut labou-

rer, semer, faire la récolte, que
les engrais les plus propres à rei
terre fertile, etc. Il observe donc
corrige des fautes qu'il a faites, et
truit.

Le commerçant observe les di
objets du commerce, où il faut
certaines marchandises, d'où il e
tirer d'autres, et quels sont, pour
échanges les plus avantageux.

Ainsi chacun, dans son état, f
observations différentes, parce que
a des besoins différens. Le comm
ne s'avise pas de négliger le con
pour étudier l'agriculture, ni le lab
de négliger l'agriculture pour étu
commerce. Avec une pareille cond
manqueroient bientôt du nécessaire
l'autre.

Chaque condition fait donc un
d'observations, et il se forme un c
connoissances dont la société joui
comme dans chaque classe de cit
les observations tendent à se met
proportion avec les besoins, le rect
observations de toutes les classes

ettre en proportion avec les besoins
société entière.

aque classe, à mesure qu'elle acquiert
onnoissances, enrichit la langue des
qu'elle croit propres à les communi-
Le système des langues s'étend donc,
se met peu à peu en proportion avec
des idées.

tuellement vous pouvez juger quelles Quelles langues sont plus parfaites.
es sont plus parfaites, et quelles
es le sont moins.

s sauvages ont peu de besoins, donc
servent peu ; donc ils ont peu d'idées.
ont aucun intérêt à étudier l'agricul-
le commerce, les arts, les sciences ;
leurs langues ne sont pas propres à
e les connoissances que nous avons
ces différens objets. Assez parfaites
eux, puisqu'elles suffisent à leurs be-
, elles seroient imparfaites pour
, parce qu'elles manquent d'expres-
pour rendre le plus grand nombre
s idées. Il faut donc conclure que les
es les plus riches sont celles des peu-
qui ont beaucoup cultivé les arts et les
ces.

...us vous souvenez, Monseigneur
... endre sensible la proportion qui
...tablir entre les besoins, les con
...ces et les langues, nous avons
...ferens cercles ; un fort petit, da
... nous avons circonscrit les besoi
...uvages ; un plus grand qui conten
...soins des peuples pasteurs ; un plus
...ncore, pour les besoins des peuples qui
...mencent à cultiver la terre : enfin, un de
dont la circonférence s'étend contin
ment, et c'est celui où nous renfer
les besoins des peuples qui créent les
Ces cercles croissoient à nos yeux, à
sure que la société se formoit de nou
besoins. Nous remarquions que les be
précèdent les connoissances, puisqu'ils
déterminent à les acquérir : le cercl
besoins dépasse, dans les commencen
celui des connoissances. Nous faisio
même raisonnement sur les connoissa
elles précèdent les mots, puisque no
faisons des mots que pour exprime
idées que nous avions déjà. Le cercl
connoissances dépasse donc aussi, da
commencemens, celui des langues : e

remarquions que tous ces cercles
nt à se confondre avec le plus grand,
que, chez tous les peuples, les con-
ınces tendent à remplir le cercle des
ıs, et que les langues croissent dans
me proportion.

:courons maintenant la surface de la
nous verrons les connoissances aug-
:r ou diminuer, suivant que les be-
sont plus multipliés ou plus bornés.
ites presqu'à rien parmi les sauvages,
ıt des plantes informes, qui ne peu-
croître dans un sol ingrat, où elles
uent de culture. Au contraire, trans-
ées dans les sociétés civiles, elles s'é-
t, elles s'étendent, elles se greffent
ıes sur les autres, elles se multiplient
utes sortes de manières, et elles va-
leurs fruits à l'infini.

Toutes les langues portent sur les mêmes fondemens.

ımme votre petite chaise est faite sur
ime modèle que la mienne qui est plus
e; ainsi le système des idées est le
e, pour le fond, chez les peuples sau-
et chez les peuples civilisés ; il ne
e que parce qu'il est plus ou moins
lu : c'est un même modèle d'après

lequel on a fait des siéges de différ
hauteur.

Or, puisque le système des idées a
tout les mêmes fondemens, il faut q
système des langues soit, pour le fo
également le même par-tout ; par co
quent, toutes les langues ont des r
communes ; toutes ont des mots de d
rentes espèces ; toutes ont des signes
marquer les rapports des mots.

En quoi les langues diffèrent. Cependant les langues sont différe
soit parce qu'elles n'employent pa
mêmes mots pour rendre les mêmes i
soit parce qu'elles se servent de si
différens pour marquer les mêmes
ports. En français, par exemple, o
le livre de Pierre ; en latin, *liber P*
Vous voyez que les Romains exprimoi
par un changement dans la terminai
le même rapport que nous exprimons
un mot destiné à cet usage.

Comment elles se perfectionnent. Les langues ne se perfectionnent q
tant qu'elles analysent ; au lieu d'off
la fois des masses confuses, elles
sentent les idées successivement, elle
distribuent avec ordre, elles en font

ites classes ; elles manient, pour ainsi
, les élémens de la pensée, et elles
ombinent d'une infinité de manières ;
à quoi elles réussissent plus ou moins,
nt qu'elles ont des moyens plus ou
s commodes pour séparer les idées,
les rapprocher, et pour les comparer
tous les rapports possibles. Vous con-
ez, Monseigneur, les chiffres romains
chiffres arabes ; et vous jugez, par
expérience, combien ceux-ci faci-
les calculs. Or les mots sont, par
ort à nos idées, ce que les chiffres
par rapport aux nombres. Une langue
t donc imparfaite, si elle se servoit de
s aussi embarrassans que les chiffres
ains.

e chapitre, Monseigneur, et le pré-
nt, ne sont que des préliminaires à
lyse du discours, et ils étoient néces-
s ; car, avant que d'entreprendre de
mposer une langue, il faut avoir quel-
connoissances de la manière dont elle
formée.

Connoissances préliminaires à l'analyse du discours.

ne autre connoissance, qui n'est pas
s nécessaire, c'est de savoir en quoi

consiste l'art d'analyser la pensée. V
n'avez encore, sur ce sujet, que des
tions imparfaites; je vais essayer de
en donner de plus précises dans les
pitres suivans.

Pour être en état de vous en rend compte, il faut les appercevoir d'une m nière distincte; et pour les apperceve d'une manière distincte, il faut observe l'une après l'autre, ces sensations qui font dans vos yeux toutes au même in tant.

Lorsque vous les observez ainsi, el sont successives par rapport à votre qui se dirige d'un objet sur un autre : m elles sont simultanées par rapport à vo vue, qui continue de les embrasser. effet, si vous ne regardez qu'une cho vous en voyez plusieurs ; et il vous même impossible de n'en pas voir be coup plus que vous n'en regardez.

Or des sensations, simultanées par ra port à votre vue, agissent sur vous comm une seule sensation qui est confuse, par qu'elle est trop composée. Il ne vous reste aucun souvenir, et vous êtes pr à croire que vous n'avez rien vu. Des se sations, au contraire, que vous observ l'une après l'autre agissent sur vous comm autant de sensations distinctes : vous vo souvenez des choses que vous avez vue

quelquefois ce souvenir est si vif qu'il
ıs semble les voir encore.

Si plusieurs sensations simultanées se
anissent confusément, et paroissent,
rsque la vue les embrasse toutes à la fois,
mposer une seule sensation dont il ne
ste rien, vous voyez qu'elles se décom-
sent lorsque l'œil les observe l'une après
utre, et qu'alors elles s'offrent à vous
ccessivement d'une manière distincte.

L'analyse des idées de l'entendement se fait de la même manière.

Ce que vous remarquez des sensations
la vue est également vrai des idées et
s opérations de l'entendement. Lorsque
tre esprit embrasse à la fois plusieurs
ées et plusieurs opérations qui co-existent,
est-à-dire, qui existent en lui toutes en-
mble, il en résulte quelque chose de
mposé dont nous ne pouvons démêler
s différentes parties; nous n'imaginons
s même alors que plusieurs idées aient
être en même temps présentes à notre
rit, et nous ne savons ni à quoi, ni ce
nous avons pensé. Mais lorsque ces
s et ces opérations viennent à se suc-
er, alors notre pensée se décompose,
démêlons peu à peu ce qu'elle ren-

ferme, nous observons ce que fait n esprit, et nous nous faisons de ses opé tions une suite d'idées distinctes.

En effet, comme l'unique manière décomposer les sensations de la vue de les faire succéder l'une à l'autre, même l'unique manière de décomposer pensée, est de faire succéder, l'une à l'a les idées et les opérations dont elle formée. Pour décomposer, par exem l'idée que j'ai à la vue de ce bureau faut que j'observe successivement to les sensations qu'il fait en même temp moi, la hauteur, la longueur, la larg la couleur, etc.; c'est ainsi que pour composer ma pensée, lorsque je form désir, j'observe successivement l'inquié ou le mal-aise que j'éprouve, l'idée q me fais de l'objet propre à me soula l'état où je suis pour en être priv plaisir que me promet sa jouissance, direction de toutes mes facultés ve même objet.

A quoi se réduit l'art de décomposer la pensée.

Ainsi décomposer une pensée, co une sensation, ou se représenter succ vement les parties dont elle est compo

st la même chose; et, par conséquent, tt de décomposer nos pensées n'est que rt de rendre successives les idées et les rations qui sont simultanées.

Je dis *l'art de décomposer nos pensées*, e n'est pas sans raison que je m'exprime sorte. Car, dans l'esprit, chaque pensée aturellement composée de plusieurs s et de plusieurs opérations qui co- ent; et pour savoir la décomposer, il faut r appris à se représenter, l'une après re, ces idées et ces opérations. Vous z de le voir dans la décomposition du r; et vous pouvez encore vous en con- cre par l'analyse de l'entendement hu- n. Car si l'attention, la comparaison, gement, etc. ne sont que la sensation formée, c'est une conséquence que ces ations ne soient que la sensation dé- osée ou considérée successivement différens points de vue.

sensation enveloppe donc toutes nos et toutes nos opérations; et l'art de composer, n'est que l'art de nous enter successivement les idées et les tions qu'elle renferme.

Nous avons jugé et raisonné, avant de pouvoir remarquer que nous jugions et raisonnions.

Je pourrois, par conséquent, form jugemens et des raisonnemens, et point encore de moyens pour les d poser. J'en ai même formé, avant su m'en représenter les parties dans successif, qui peut seul me les fai tinguer. Alors je jugeois et je rai sans pouvoir me faire d'idées distin ce qui se passoit en moi, et, par quent, sans savoir que je jugeois et raisonnois. Mais il n'en étoit pas vrai, que je faisois des jugemens raisonnemens. La décomposition d'u sée suppose l'existence de cette pens il seroit absurde de dire que je ne mence à juger et à raisonner, que je commence à pouvoir me repr successivement ce que je sais quand et quand je raisonne.

Ce sont les langues qui nous fournissent les moyens de décomposer la pensée.

Si toutes les idées, qui compose pensée, sont simultanées dans l'espri sont successives dans le discours: donc les langues qui nous fourniss moyens d'analyser nos pensées. Nou observer ces moyens dans les deu pitres suivans.

CHAPITRE IV.

mbien les signes artificiels sont nécessaires pour décomposer les opérations de l'ame, et nous en donner des idées distinctes.

RSQU'ON juge qu'un arbre est grand, ération de l'esprit n'est que la percep- du rapport de *grand* à *arbre*, si, me nous l'avons dit, juger n'est qu'ap- cevoir un rapport entre deux idées que compare.

Le jugement peut être considéré comme une perception ou comme une affirmation.

est vrai, Monseigneur, que vous au- pu m'objecter que, lorsque vous jugez, faites quelque chose de plus que ppercevoir. En effet vous ne voulez pas ment dire que vous appercevez qu'un e est grand, vous voulez encore affir- qu'il l'est.

réponds que la perception et l'affirma- ne sont, de la part de l'esprit, qu'une e opération, sous deux vues différentes. pouvons considérer le rapport, entre

arbre et *grand*, dans la perception nous en avons, ou dans les idées de *g* et *d'arbre*, idées qui nous représe un grand arbre comme existant ho nous. Si nous le considérons seul dans la perception, alors il est évide la perception et le jugement ne sont q même chose. Si, au contraire, no considérons encore dans les idées de *g* et *d'arbre*, alors l'idée de grandeur vient à l'idée d'arbre, indépendamm notre perception, et le jugement d une affirmation. Envisagée sous ce de vue, la proposition, *cet arbre est g* ne signifie pas seulement que nous a cevons l'idée d'arbre avec l'idée de deur : elle signifie encore que la gra appartient réellement à l'arbre.

Un jugement comme perception, jugement comme affirmation, ne son qu'une même opération de l'esprit; ne diffèrent que parce que le prem borne à faire considérer un rapport la perception qu'on en a, et que le s le fait considérer dans les idées qu compare.

l'où nous vient le pouvoir d'affirmer
considérer un rapport dans les idées
ous comparons, plutôt que dans la
tion que nous en avons? De l'usage
nes artificiels.

Comment, avec le secours des signes artificiels, les jugemens qui n'étoient que des perceptions deviennent des affirmations.

is avez vu que pour découvrir le
isme d'une montre, il la faut dé-
ser, c'est-à-dire, en séparer les par-
es distribuer avec ordre, et les étudier
ne à part. Vous vous êtes aussi con-
que cette analyse est l'unique moyen
érir des connoissances, de quelques
es qu'elles soient.

us avez jugé, en conséquence, que
connoître parfaitement la pensée, il
loit décomposer, et en étudier suc-
ement toutes les idées, comme vous
erez toutes les parties d'une montre.
ur faire cette décomposition, vous
distribué avec ordre les mots qui sont
gnes de vos idées. Dans chaque mot
avez considéré chaque idée séparé-
; et, dans deux mots que vous avez
ochés, vous avez observé le rapport
deux idées ont l'une à l'autre. C'est
à l'usage des mots que vous devez le

..voir de considérer vos idées cha
. elle-même, et de les comparer les
..vec les autres pour en découvrir les
ports. En effet vous n'aviez pas d'
moyen pour faire cette analyse. Par
séquent, si vous n'aviez eu l'usage d'a
signe artificiel, il vous auroit été in
sible de la faire.

Mais si vous ne pouviez pas faire
analyse, vous ne pourriez pas consid
séparément, et chacune en elle-mêm
idées dont se forme votre pensée.
resteroient donc comme enveloppées
fusément dans la perception que vo
avez.

Dès qu'elles seroient ainsi envelop
il est évident que les comparaisons
jugemens de votre esprit ne seroient
vous que ce que nous appelons perce
Vous ne pourriez pas faire cette pr
tion, *cet arbre est grand*; puisqu
idées seroient simultanées dans vot
prit, et que vous n'auriez pas de m
pour vous les repréſenter dans l
successif qui les distingue et que l
cours peut seul leur donner. Par

t, vous ne pourriez pas juger de ce
ort, si, par en juger, vous entendez
rmer.

out vous confirme donc que le juge-
t, pris pour une affirmation, est, dans
r esprit, la même opération que le
ment, pris pour une perception : et
ant, par vous-même, la faculté d'ap-
voir un rapport, vous devez à l'usage
signes artificiels, la faculté de l'affir-
ou de pouvoir faire une proposition.
rmation est, en quelque sorte, moins
votre esprit que dans les mots qui
ncent les rapports que vous apper-
z.

mme les mots développent successi-
t dans une proposition, un jugement
s idées sont simultanées dans l'esprit,
veloppent, dans une suite de propo-
, un raisonnement dont les parties
alement simultanées, et vous dé-
z en vous une suite d'idées et d'opé-
que vous n'auriez pas démêlées sans
ecours.

Comment toutes les parties d'un raisonnement, quoique simultanées dans l'esprit, se développent successivement par le moyen des signes artificiels.

isqu'il n'y a point d'homme qui n'ait
ns l'usage des signes artificiels, il

Tout homme a été dans l'impuissance de démêler ce qui se passe dans son esprit.

n'en est point à qui les idées et les op
tions de son esprit ne se soient offe
pendant un temps, tout-à-fait confon
avec la sensation, et tous ont comm
par être dans l'impuissance de démêl
qui se passoit dans leur pensée. Ils n
soient qu'appercevoir, et leur percep
où tout se confondoit, leur tenoit lie
jugement et de raisonnement; elle
étoient l'équivalent. Vous concevez c
bien il étoit difficile de débrouiller ce ch
Vous avez néanmoins surmonté cette d
culté, et vous devez juger que vou
pouvez surmonter d'autres.

Tout animal qui a des sensations, a la faculté d'appercevoir des rapports.

Dès que nous ne pouvons apperce
séparément et distinctement les opérat
de notre ame que dans les noms que
leur avons donnés, c'est une conséqu
que nous ne sachions pas observer de
reilles opérations dans les animaux,
n'ont pas l'usage de nos signes artifi
Ne pouvant pas les démêler en eux,
les leur refusons; et nous disons qu'il
jugent pas, parce qu'ils ne pronon
pas, comme nous, des jugemens.

Vous éviterez cette erreur, si vous c

z que la sensation enveloppe toutes
ées et toutes les opérations dont nous
ıes capables. Si ces idées et ces opé-
ıs n'étoient pas en nous, les signes
ciels ne nous apprendroient pas à les
ıguer. Ils les supposent donc, et tout
al qui a des sensations, a la faculté
ıger, c'est-à-dire, d'appercevoir des
ɔrts.

CHAPITRE V.

Avec quelle méthode on doit employer les signes artificiels pour se faire des idées distinctes de toute espèce.

Nous venons de voir que les signes artificiels sont nécessaires pour démêler les opérations de notre ame : ils ne le sont pas moins pour nous faire des idées distinctes des objets qui sont hors de nous. Car, si nous ne connoissons les choses qu'autant que nous les analysons, c'est une conséquence que nous ne les connoissions qu'autant que nous nous représentons successivement les qualités qui leur appartiennent. Or c'est ce que nous ne pouvons faire qu'avec des signes choisis et employés avec art.

Il ne suffiroit pas de faire passer les qualités l'une après l'autre devant l'esprit. Si elles y passoient sans ordre, nous ne saurions où les retrouver ; il ne nous en resteroit que des idées confuses ; et, par

ment, nous ne retirerions presque aucun
nit des décompositions que nous aurions
ites. L'analyse est donc assujettie à un
re.

our le découvrir, cet ordre, il suffit
onsidérer que l'analyse a pour objet,
distinguer les idées, de les rendre
es à retrouver, et de nous mettre en
de les comparer sous toutes sortes de
orts.

On découvrira cet ordre, si on considère l'objet que se fait l'analyse.

r, si elle en trace la suite dans la plus
de liaison; si, en les faisant naître les
des autres, elle en montre le déve-
ement successif; si elle donne à cha-
une place marquée, et la place qui
onvient; alors chaque idée sera dis-
e et se retrouvera facilement. Il suf-
même de s'en rappeler une, pour se
eler successivement toutes les autres,
sera facile d'en observer les rapports.
pourrons les parcourir sans obstacles,
us arrêter à notre choix sur toutes
que nous voudrons comparer.

La nature indique cet ordre.

e s'agit donc pas, pour analyser, de
re un ordre arbitraire. Il y en a un
st donné par la manière dont nous

concevons. La nature l'indique elle-même et, pour le découvrir, il ne faut qu'obser ver ce qu'elle nous fait faire.

Elle nous a donné des sens qui décomposent les objets sans aucun art de notre part.

Les objets commencent d'eux-mêmes se décomposer, puisqu'ils se montrent nous avec des qualités différentes, suiv la différence des organes exposés à l action. Un corps, tout-à-la fois soli coloré, sonore, odoriférant et savoure n'est pas tout cela à chacun de nos se et ce sont là autant de qualités qui vi nent successivement à notre connoiss par autant d'organes différens.

Le toucher nous fait considérer la d dité comme séparée des autres qualités se réunissent dans le même corps ; la nous fait considérer la couleur de la m manière. En un mot, chaque sens déc pose ; et c'est nous, dans le vrai, qui mons des idées composées, en réunis dans chaque objet, des qualités que sens tendent à séparer.

Or, vous avez vu, Monseigneur, q idée abstraite est une idée que nous mons en considérant une qualité sé ment des autres qualités auxquelles

unie. Il suffit donc d'avoir des sens r avoir des idées abstraites.

Mais tant que nous n'avons des idées traites que par cette voie, elles viennent us sans ordre; elles disparoissent quand objets cessent d'agir sur nos sens : ce ne que des connoissances momentanées, otre vue est encore bien confuse et trouble.

Cependant c'est la nature qui commence us faire démêler quelque chose dans impressions que les organes font passer qu'à l'ame. Si elle ne commençoit pas, s ne pourrions pas commencer nous-mes. Mais, quand elle a commencé, s'arrête ; contente de nous avoir mis la voie, elle nous laisse, et c'est à d'avancer.

Pour les décomposer avec art, l'ordre de l'analyse doit être celui de la génération des idées.

usques-là, c'est donc sans aucun art otre part que se font toutes les décom- ions. Or comment pourrons-nous faire art d'autres décompositions pour ac- r de vraies connoissances ? C'est en- en observant l'ordre que la nature prescrit elle-même. Mais vous savez cet ordre est celui dans lequel nos

idées naissent les unes des autres, com
quemment à notre manière de sentir et
concevoir. C'est donc dans l'ordre le pl
conforme à la génération des idées q
nous devons analyser les objets.

L'ordre de la génération des idées est de l'individu au genre, et du genre aux espèces.

Papa, dans la bouche d'un enfant q
n'a vu que son père, n'est encore pour l
que le nom d'un individu ; mais lorsq
voit d'autres hommes, il juge, aux quali
qu'ils ont en commun avec son père, qu
doivent aussi avoir le même nom, et il les
pelle *papa*. Ce mot n'est donc plus pour
le nom d'un individu ; c'est un nom comm
à plusieurs individus qui se ressemble
c'est le nom de quelque chose qui n'est
Pierre ni Paul ; c'est, par conséquent,
nom d'une idée qui n'a d'existence
dans l'esprit de cet enfant ; et il ne
formée que parce qu'il a fait abstract
des qualités particulières aux indivi
Pierre et Paul, pour ne penser qu'
qualités qui leur sont communes. Il
pas eu de peine à faire cette abstracti
il lui a suffi de ne pas remarquer les
lités qui distinguent les individus. Or il
est bien plus facile de saisir les ress

nces que les différences ; et c'est pour-
i il est naturellement porté à généra-
r. Lorsque, dans la suite, les circons-
ces lui apprendront qu'on appelle *homme*
qu'il nommoit *papa*, il n'acquerra pas
e nouvelle idée, il apprendra seulement
rai nom d'une idée qu'il avoit déjà.
Mais il faut observer qu'une fois qu'un
nt commence à généraliser, il rend
e idée aussi étendue qu'elle peut l'être,
t-à-dire, qu'il se hâte de donner le
me nom à tous les objets qui se res-
mblent grossièrement, et il les comprend
s dans une seule classe. Les ressem-
nces sont les premières choses qui le
ppent, parce qu'il ne sait pas encore
ez analyser pour distinguer les objets
les qualités qui leur sont propres. Il
naginera donc des classes moins géné-
s, que lorsqu'il aura appris à observer
où les choses diffèrent. Le mot *homme*,
exemple, est d'abord pour lui une
mination commune, sous laquelle il
prend indistinctement tous les hommes.
s lorsque, dans la suite, il aura occa-
de connoître les différentes conditions,

il fera aussitôt les classes subordonn
moins générales de militaires, de n
trats, de bourgeois, d'artisans, de l
reurs, etc.; tel est donc l'ordre de
nération des idées. On passe tout-à
de l'individu au genre, pour desc
ensuite aux différentes espèces, qu'on
tiplie d'autant plus qu'on acquiert pl
discernement, c'est-à-dire, qu'on ap
mieux à faire l'analyse des choses.

Toutes les fois donc qu'un enfant e
nommer un objet avant d'avoir rem
qu'il ressemble à d'autres, le mot, q
pour nous le nom d'une idée générale
pour lui le nom d'un individu; ou,
mot est pour nous un nom propre,
généralise aussitôt qu'il trouve des
semblables à celui qu'on a nommé;
ne fait des classes moins générales
mesure qu'il apprend à remarquer le
férences qui distinguent les choses.

Vous voyez donc, Monseigneur,
ment nos premières idées sont d'abor
dividuelles, comment elles se généralis
et comment, de générales, elles de
nent des espèces subordonnées à un g

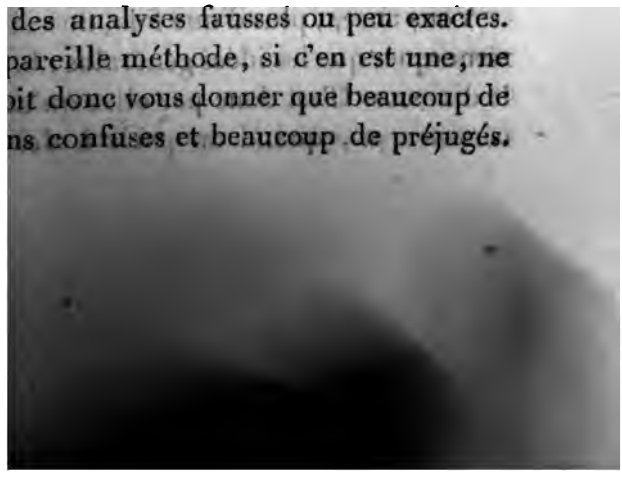
e génération est fondée sur la na- Cet ordre est fondé sur la nature des choses.
es choses. Il faut bien que nos
res idées soient individuelles ; car,
'il n'y a hors de nous que des indi-
il n'y a aussi que des individus qui
ıt agir sur nos sens. Les autres ob-
notre connoissance ne sont point
oses réelles qui aient une existence
ı nature ; ce ne sont que différentes
e l'esprit, qui considère, dans les
lus, les rapports par où ils se res-
nt, et ceux par où ils diffèrent.
y a donc qu'un moyen pour acquérir La méthode qui suit l'ordre de la génération des idées, est l'unique pour analyser les choses, et pour acquérir de vraies connoissances.
ınoissances exactes et précises ; c'est
ls conformer, dans nos analyses, à
de la génération des idées. Voilà
hode avec laquelle nous devons em-
les signes artificiels.
ious ne savions pas faire usage de
méthode, les signes artificiels ne
onduiroient qu'à des idées impar-
ıt confuses ; et si nous n'avions point
s artificiels, nous n'aurions point
hode, et, par conséquent, nous
rions point de connoissances. Tout
nfirme donc, Monseigneur, com-

bien les signes artificiels nous sont
saires pour démêler les idées qui sor
fusément dans nos sensations (1).

Avant que nous eussions étudié ens
cette méthode, vous en aviez déj
usage, et vous aviez acquis quelque
abstraites. Conduit par les circons
qui vous faisoient deviner à peu p
sens des mots, vous aviez analysé les
sans remarquer que vous les analys
sans réfléchir sur l'ordre que vous
suivre dans ces analyses : aussi é
elles souvent bien imparfaites. Mai
vous aviez analysé, et vous vous éti
des idées que vous n'auriez jamais
si vous n'aviez pas entendu des m
si vous n'aviez pas senti le besoi
saisir la signification.

(1) Pourroit-on devenir géomètre sans m
et si les géomètres n'avoient point de sign
ficiels, pourroient-ils avoir une méthode ?
langue qu'un enfant apprend est la méth
quelle il doit les connoissances qu'il acqui
seul. Il y trouve des signes pour faire de
lyses, qu'il n'auroit jamais faites s'il n'a
appris à parler.

ces idées étoient en petit nombre, si étoient encore bien confuses, et si n'étiez pas capable de vous en rendre , c'est que les circonstances vous nt mal conduit. Vous n'aviez pas eu on d'apprendre assez de mots, ou ne les aviez pas appris dans l'ordre is propre à vous en donner l'intelli-. Souvent celui que vous entendiez ncer, et dont vous auriez voulu saisir s, en supposoit, pour être bien com- d'autres que vous ne connoissiez pas e. Quelquefois les personnes, qui par- devant vous, faisoient un étrange du langage; et, ne connoissant pas mêmes la valeur des termes dont elles voient, elles vous donnoient de fausses . Cependant vous pensiez d'après elles confiance, et elles croyoient vous ins- . Or des signes qui venoient à votre issance, avec si peu d'ordre et de sion, n'étoient propres qu'à vous faire



Qu'avez-vous fait avec moi pour don
plus de précision à vos idées, et pour
acquérir de nouvelles? Vous avez rep
sur les mots que vous saviez, vous en a
appris de nouveaux, et vous avez étu
le sens des uns et des autres dans l'or
de la génération des idées. Vous vo
que cette méthode est l'unique; votre ex
rience vous a au moins convaincu qu'
est bonne.

Il y a deux méthodes: l'une pour parler aux personnes instruites, et l'autre pour parler aux personnes qu'on instruit.

Pour achever, Monseigneur, de v
éclairer sur la méthode, il faut vous fa
remarquer qu'il y a un ordre dans leq
nous acquérons des idées, et un ordre d
lequel nous distribuons celles que n
avons acquises.

Le premier est, comme vous l'avez
celui de leur génération; le second es
renversement du premier. C'est celui
nous commençons par l'idée la plus gé
rale, pour descendre, de classe en cla
jusqu'à l'individu.

Vous aurez, plus d'une fois, occasio
remarquer que les idées générales abrèg
le discours. C'est donc par elles qu'on d
commencer, quand on parle à des p

s instruites. Il seroit importun et su-
ı de remonter à l'origine des idées,
u'on ne leur diroit que ce qu'elles
ıt, ou sont censées savoir.

n'en est pas de même quand on
à des personnes qui ne savent rien,
ui savent tout imparfaitement. Si
us présentois mes idées dans l'ordre
les ont dans mon esprit, je com-
erois par des choses que vous ne
iez pas entendre, parce qu'elles en
oseroient que vous ne savez pas. Je
donc vous les présenter dans l'ordre
lequel vous auriez pu les acquérir
seul.

ır exemple, si j'avois défini l'enten-
ent, la volonté ou la pensée, avant
ir analysé les opérations de l'ame,
ne m'auriez pas entendu. Vous ne
tendriez pas davantage, si je com-
ois cet ouvrage par définir la gram-
e, et ce que les grammairiens ap-
ıt les *parties d'oraison*. Il est vrai
e pourrois, dans la suite, expliquer
hoses; mais seroit-il raisonnable de
forcer à écouter et à répéter des mots

auxquels vous n'attacheriez encore a
signification, et d'en renvoyer l'expli
à un autre temps ? Je dois donc n
apprendre les mots que vous ne save
qu'après vous en avoir donné l'idé
me servant des mots dont vous ave
telligence.

Avantages de la méthode d'instruction.

J'ai plusieurs raisons, Monseigneu
vous faire faire ces réflexions. La pre
c'est qu'en vous rendant compte de
thode que je me propose de suivre, j
éclaire davantage, et que je vous m
à peu en état de vous instruire sans

La seconde, c'est qu'en vous m
comment je dois m'expliquer pour
votre portée, je vous apprends à ju
vous-même, si, en effet, je vous off
idées dans l'ordre le plus propre à m
entendre. Je pourrois, oubliant n
thode, vous parler comme à une pe
instruite. Alors vous ne m'entendri
et peut-être vous en prendriez-vous
même. Il faut que vous sachiez
pourroit être ma faute.

Enfin ces réflexions sont propres
prévenir contre un préjugé où l'on es

lement, que les idées abstraites sont bien ifficiles. Vous pouvez juger par vous-ême si celles que vous vous êtes faites, puis que nous étudions ensemble, vous t beaucoup coûté ; les autres ne vous ûteront pas davantage.

En effet pourquoi avons-nous tant de ine à nous familiariser avec les sciences on nomme abstraites ? C'est que nous étudions avant d'avoir fait d'autres udes qui devoient nous y préparer ; c'est e ceux qui les enseignent nous parlent mme à des personnes instruites, et nous pposent des connoissances que nous n'a-us pas. Toutes les études seroient fa-les, si, conformément à l'ordre de la nération des idées, on nous faisoit passer connoissance en connoissance, sans ja-is franchir aucune idée intermédiaire, du moins en ne supprimant que celles peuvent facilement se suppléer. Je puis s rendre cette vérité sensible par une mparaison qui n'est pas noble, à la vé-té, mais elle nous éclairera, et nous cherchons que la lumière.

Considérez donc, Monseigneur, les idées

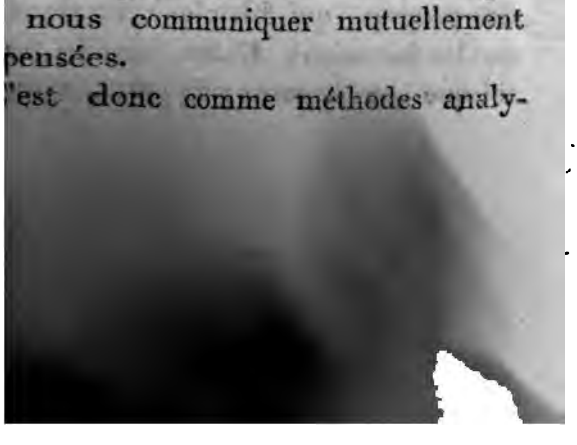
que vous avez acquises, comme une suite d'échelons, et jugez s'il vous eût été possible de sauter tout-à-coup au haut de l'échelle. Vous voyez que vous n'auriez pas même pu monter les échelons deux à deux, et vous les avez montés facilement un à un. Or les sciences ne sont que plusieurs échelles mises bout à bout. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas, d'échelon en échelon, monter jusqu'au dernier?

CHAPITRE VI.

Langues considérées comme autant de méthodes analytiques.

C'est comme méthodes analytiques qu'il faut considérer les langues.

ous avez vu combien les signes arti- els nous sont nécessaires pour démêler, is nos sensations, toutes les opérations notre ame; et nous avons observé com- nt nous devons nous en servir pour nous e des idées de toute espèce. Le premier et du langage est donc d'analyser la sée. En effet nous ne pouvons montrer, essivement aux autres, les idées qui istent dans notre esprit, qu'autant que savons nous les montrer successive- à nous-mêmes; c'est-à-dire, que nous vons parler aux autres qu'autant que savons nous parler. On se trom- t, par conséquent, si l'on croyoit les langues ne nous sont utiles que


nous communiquer mutuellement pensées.
'est donc comme méthodes analy-

tiques que nous les devons considé
et nous ne les connoîtrons parfaitem
que lorsque nous aurons observé comm
elles ont analysé la pensée.

Comment les langues sont des méthodes analytiques plus ou moins parfaites.

Dans le peu que vous savez de vo
langue, Monseigneur, vous voyez
mots pour exprimer vos idées, et d'a
mots pour exprimer les rapports que
appercevez entr'elles. Vous concevez q
vec moins de mots, vous auriez m
d'idées, et vous découvririez moins
rapports. Il ne faut, pour cela, que
rappeler l'ignorance où vous étiez, il
a pas long-temps. Vous concevez
qu'avec plus de mots que vous n'en sa
vous pourriez avoir plus d'idées et dé
vrir plus de rapports.

Dans le français, tel que vous l'ave
d'abord, vous pouvez vous représenter
langue qui commence et qui ne fait,
ainsi dire, que dégrossir la pensée.
le français, tel que vous le savez au
d'hui, vous voyez une langue qui a
des progrès, qui fait plus d'analyses
qui les fait mieux. Enfin, dans le fra
tel que vous le saurez un jour, vous

z de nouveaux progrès ; et vous com-
cez à comprendre comment il devien-
capable d'analyser la pensée jusques
les moindres détails.
cette analyse se faisoit sans méthode,
nsée ne se débrouilleroit qu'imparfai-
nt; les idées s'offriroient confusément
ns ordre à celui qui voudroit parler;
ne pourroit se faire entendre qu'au-
qu'on le devineroit. Aussi avons-nous
ue cette analyse est assujettie à une
ode, et que cette méthode est plus
oins parfaite, suivant que, se confor-
t à la génération des idées, elle la
re d'une manière plus ou moins sen-

Tout confirme donc que nous de-
considérer les langues comme autant
éthodes analytiques ; méthodes qui
rd ont toute l'imperfection des lan-
qui commencent et qui, dans la suite,
les progrès à mesure que les langues
nt elles-mêmes.

is, me direz-vous, les hommes ne
issoient pas cette méthode avant
ir fait les langues : comment donc
t-ils faites d'après cette méthode ?

C'est à leur insu, que les hommes, en formant les langues, ont suivi une méthode analytique.

Cette difficulté, Monseigneur, pro
seulement que, dans les commencem
cette méthode a été aussi imparfaite
les langues.

En effet, si vous réfléchissez sur les
que vous avez acquises avec moi, vous
convaincrez que vous les devez à l'anal
que vous n'auriez pas pu en acquérir d'
précises par toute autre voie ; et que,
conséquent, vous avez tout seul ana
quelquefois méthodiquement, si aup
vant vous en aviez d'exactes, comme
effet vous en aviez. Mais alors vous
lysiez sans le savoir. Or c'est ainsi qu
hommes ont suivi, dans la formation
langues, une méthode analytique.
que cette méthode a été imparfaite, i
sont exprimés grossièrement et avec b
coup d'embarras ; et c'est à proportion
progrès qu'elle a faits, qu'ils ont ét
pables de parler avec plus de clarté
précision.

La nature vous a guidé dans les ana
que vous avez faites tout seul ; vous
démêlé quelques qualités dans les o
parce que vous aviez besoin de les r

r; vous avez démêlé quelques opéra-
ıs dans votre ame, parce que vous aviez
oin de faire connoître vos craintes et vos
irs. Vous avez, à la vérité, trouvé des
urs dans les personnes qui vous appro-
ient; vous n'avez eu qu'à faire attention
circonstances où elles prononçoient
ins mots, pour apprendre à nommer
dées que vous vous faisiez.

es hommes qui ont fait les langues,
de même été guidés par la nature,
t-à-dire, par les besoins qui sont une
de notre conformation. S'ils ont été
gés d'imaginer les mots que vous avez
vé faits, ils ont suivi, en les choi-
nt, la même méthode, que vous avez
vous même en les apprenant.

is, comme vous, ils l'ont suivie à leur
Si on avoit pu la leur faire remarquer
nne heure, les langues auroient fait
ogrès rapides, comme votre français
ra. La lenteur des progrès ne prouve
pas qu'elles se sont formées sans mé-
; elle prouve seulement que la mé-
s'est perfectionnée lentement. Mais
cette méthode a donné peu à peu

les règles du langage ; et le système
langues s'est achevé, lorsqu'on a été
pable de remarquer ces règles.

Cette méthode a des règles communes à toutes les langues et des règles particulières à chacune.

Or la pensée, considérée en général,
la même dans tous les hommes. Dans t
elle vient également de la sensation ;
tous, elle se compose et se décompos
la même manière.

Les besoins qui les engagent à faire
nalyse de la pensée, sont encore c
muns à tous ; et ils emploient tou
cette analyse des moyens semblab
parce qu'ils sont tous conformés de
même manière. La méthode qu'ils suiv
est donc assujettie aux mêmes règles d
toutes les langues.

Mais cette méthode se sert, dans
férentes langues, de signes différens.
ou moins grossière, plus ou moins per
tionnée, elle rend les langues plus
moins capables de clarté, de précision
d'énergie, et chaque langue a des r
qui lui sont propres.

Objet de la grammaire.

On appelle *grammaire* la science
enseigne les principes et les règles de
méthode analytique. Si elle enseign

ue cette méthode prescrit à toutes
ues, on la nomme *grammaire gé-*
; et on la nomme *grammaire par-*
re, lorsqu'elle enseigne les règles
te méthode suit dans telle ou telle

lier la grammaire, c'est donc étu-
méthodes que les hommes ont sui-
ns l'analyse de la pensée.
e entreprise n'est pas aussi difficile
peut vous le paroître; elle se borne
ver ce que nous faisons quand nous
: car le système du langage est dans
homme qui sait parler. D'ailleurs
ours n'est qu'un jugement ou une
jugemens : par conséquent, si nous
rons comment une langue analyse
t nombre de jugemens, nous con-
la méthode qu'elle suit dans l'a-
de toutes nos pensées. C'est ce que
lons rechercher dans les chapitres
. Nous commencerons par observer
lyses qui se font avec le langage
.

CHAPITRE VII.

Comment le langage d'action c compose la pensée.

Comment la pensée de celui qui parle le langage d'action se décompose aux yeux de ceux qui l'observent.

LE langage d'action, Monseigneur, je veux vous faire observer, n'est pas c dont les pantomimes ont fait un art ; c celui que la nature nous fait tenir en c séquence de la conformation qu'elle a d née à nos organes.

Lorsqu'un homme exprime un désir son action, et montre d'un geste un o qu'il désire, il commence déjà à déco poser sa pensée ; mais il la décom moins pour lui que pour ceux qui l servent.

Il ne la décompose pas pour lui ; tant que les mouvemens, qui expri ses différentes idées, ne se succèdent toutes ses idées sont simultanées co ses mouvemens. Sa pensée s'offre do lui toute entière, sans succession et décomposition.

Mais son action la décompose sou

:eux qui l'observent ; et cela arrive
les fois qu'ils ne peuvent comprendre
il veut, qu'après avoir porté la vue
i pour y remarquer l'expression du
et ensuite sur l'objet pour remarquer
il désire. Cette observation rend donc
sifs, à leurs yeux, des mouvemens
oient simultanés dans l'action de cet
ıe, et elle fait voir deux idées sépa-
: distinctes, parce qu'elle les fait voir
ıprès l'autre.

, si un homme, qui ne parle que le
ge d'action, remarque que pour com-
:e la pensée d'un autre, il a souvent
d'en observer successivement les
:mens, rien n'empêche qu'il ne re-
ıe encore, tôt ou tard, que pour se
:ntendre lui-même plus facilement,
:soin de rendre ses mouvemens suc-
:. Il apprendra donc à décomposer sa
:; et c'est alors, comme nous l'avons
qué, que le langage d'action com-
era à devenir un langage artificiel.
tte décomposition n'offre guère que
ou trois idées distinctes : telles que,
aim, je voudrois ce fruit, donnez-

Comment il apprend à la décomposer lui-même.

Idées distinctes qu'offre cette décomposition.

le moi. Elle n'offre donc que des id
principales, plus ou moins composées.

Mais la force des besoins, la vivac
du désir, le goût qu'on se flatte de trou
dans le fruit qu'on demande, la préfére
qu'on donne à ce fruit, la peine qu
souffre par la privation, etc., sont au
d'idées accessoires qui ne se démêlent
encore, et qui cependant sont exprim
dans les regards, dans les attitudes, d
l'altération des traits du visage ; en
mot, dans toute l'action. Ces idées n
décomposeront qu'autant que les circ
tances détermineront à faire remarq
les uns après les autres, les mouvem
qui en sont les signes naturels.

Il seroit curieux, Monseigneur, de
chercher jusqu'où les hommes pourro
porter cette analyse ; mais ce sont des
tails dans lesquels je ne dois entrer qu
tant qu'ils peuvent être utiles à l'objet
je me propose. Il me suffit, pour le pré
d'avoir observé comment le langage d'
tion commence à décomposer la pen
Passons au langage des sons articulés.

CHAPITRE VIII.

mment les Langues, dans les commencemens, analysent la pensée.

POUR juger, Monseigneur, des analyses i se sont faites à la naissance des lan-es, il faudroit s'assurer de l'ordre dans uel les choses ont été nommées. On ne t former, à cet égard, que des conjec-s, encore seroient-elles d'autant plus ertaines, qu'on entreroit dans de plus nds détails. Comme l'organisation, quoi-la même pour le fond, est susceptible, ant les climats, de bien des variétés, que les besoins varient également, il t pas douteux que les hommes, jetés la nature dans des circonstances diffé-es, ne se soient engagés dans des routes s'écartent les unes des autres.

Précautions à prendre pour ne pas se perdre dans des conjectures peu vraisemblables.

Cependant toutes ces routes partent d'un me point, c'est-à-dire, de ce qu'il y a commun dans l'organisation et dans les

besoins. Il s'agit donc d'observer les ho
dans les premiers pas qu'ils ont faits.
nons-nous à découvrir comment ils on
mencé, et nos conjectures en auron
de vraisemblance.

Les accens ont été les premiers noms.

Dans toutes les langues, les ac
communs aux deux langues, ont sans
été les premiers noms. C'est la natu
les donne, et ils suffisent pour inc
nos besoins, nos craintes, nos désirs
nos sentimens. Susceptibles de dif
mouvemens et de différentes inflexio
semblent se moduler sur toutes les
sensibles de notre ame, et leur expr
varie comme nos besoins.

Les hommes n'avoient donc qu'à r
quer ces accens pour démêler les
mens qu'ils éprouvoient, et pour distii
dans ces sentimens, jusqu'à des nu
Dans la nécessité de se demander et
donner des secours, ils firent une
de ce langage; ils apprirent donc
servir avec plus d'art; et les accens
n'étoient d'abord pour eux que des
naturels, devinrent insensiblemen
signes artificiels qu'ils modifièrent

différentes articulations. Voilà vraisemblablement pourquoi la prosodie a été dans plusieurs langues une espèce de chant.

Comment les organes des sens ont été nommés.

Lorsque les hommes s'étudioient à observer leurs sensations, ils ne pouvoient pas ne pas remarquer qu'elles leur arrivoient par des organes qui ne se ressemblent pas, et que, par cette raison, ils distinguoient facilement. Il ne s'agissoit donc plus que de convenir des noms qu'on donneroit à ces organes.

Si ces noms avoient été pris arbitrairement et comme au hazard, ils n'auroient été entendus que de celui qui les auroit choisis. Cependant, pour passer en usage, il falloit qu'ils fussent également entendus de tous ceux qui vivoient ensemble. Or il est évident qu'il n'y a que des circonstances communes à tous, qui aient pu déterminer à choisir certains mots plutôt que d'autres. Ce sont donc proprement les circonstances qui ont nommé les organes des sens. Mais quelles sont ces circonstances? Je réponds qu'elles ont été différentes, suivant les lieux. C'est pourquoi je crois inutile de s'amuser à les deviner.

Comment les objets sensibles ont été nommés.

Si les hommes, lorsqu'ils obser
leurs sensations, ont été conduits à ob
les organes qui les transmettoient à l'
ils ont été également conduits à ob
les objets qui les faisoient naître en
en agissant sur les organes mêmes. I
donc observé les objets sensibles, et
ont distingués par des noms, suivant
ont eu besoin de se rendre raison de
plaisirs, de leurs peines, de leurs dou
de leurs craintes, de leurs désirs, etc
noms ont été imitatifs, toutes les foi
les choses ont pu être représentée
des sons.

Les langues ont été long-temps fort bornées.

Les langues auront été long-temps
bornées, parce que plus elles l'éto
moins elles fournissoient de moyens
faire de nouvelles analyses; et cepe
il falloit, pour les enrichir, analyser en
D'ailleurs les hommes accoutumés au
gage d'action qui leur suffisoit pr
toujours, n'auront imaginé de faire
mots qu'autant qu'ils y auront été f
pour se faire entendre plus facilen
Or ils n'y auront été forcés que bien l
ment : car, ne remarquant les chose

parce qu'elles avoient quelques rapports à leurs besoins, ils en auront remarqué autant moins que leurs besoins étoient en petit nombre. Ce qu'ils ne remarquoient pas, n'existoit pas pour eux, et n'aura pas été nommé.

Elles n'étoient, dans l'origine, qu'un supplément au langage d'action.

On peut donc supposer que les langues, dans l'origine, n'étoient qu'un supplément au langage d'action, et qu'elles n'offroient qu'une collection de mots semblables à ceux-ci : *arbre, fruit, loup, voir, toucher, manger, fuir;* et qu'on n'aura pu faire que des phrases semblables à *fruit manger, loup fuir, arbre voir.* Ces mots réveilloient assez distinctement les sentimens que les besoins font naître; et ils ne retraçoient, au contraire, des objets, qu'une idée confuse, où l'on démêloit seulement s'il faut les fuir ou les rechercher. Cette analyse étoit donc bien imparfaite. Les mots, en petit nombre, ne désignoient encore que les idées principales; et la pensée n'achevoit de s'exprimer, qu'autant que le langage d'action, qui les accompagnoit, offroit les idées accessoires. Cependant il n'est pas difficile de comprendre comment

les langues auront fait de nouveaux grès.

Comment elles ont pu faire de nouveaux progrès.

Si les hommes avoient déjà donné noms aux sentimens de l'ame, aux org de la sensation et à quelques objets sibles, c'est que le langage d'action suffisamment décomposé la pensée, faire remarquer successivement toute choses. Il est certain que si on ne les pas démêlées l'une après l'autre, on roit pas pu se faire séparément des de chacune; et si on ne les avoit pa marquées chacune séparément, on n'a pas pu les nommer. Mais comme ces ne sont pas les seules que le lan d'action a dû faire distinguer, on co comment il aura été possible de do encore des noms à plusieurs autres.

Les noms des personnes.

Or il est évident que chaque ho en disant par exemple, *fruit man* pouvoit montrer, par le langage d'ac s'il parloit de lui, ou de celui à q adressoit la parole, ou de tout autre; n'est pas moins évident qu'alors ses g étoient l'équivalent de ces mots *moi*, *il*, il avoit donc des idées distinctes d

ne nous appelons la première, la seconde
t la troisième personne; et celui qui com-
enoit sa pensée se faisoit, de ces per-
nnes, les mêmes idées que lui. Pourquoi
nc n'auroient-ils pas pu s'accorder, tôt
tard l'un et l'autre, à exprimer ces idées
r quelques sons articulés?

Ces hommes pouvoient encore faire con- Les noms adjectifs.
tre, par des gestes, si un animal étoit
nd ou petit, fort ou foible, doux ou
chant, etc.; mais dès qu'une fois ils
oient démêlé ces idées, ils avoient fait
plus difficile. Il ne leur restoit plus qu'à
ntir qu'il seroit commode de les désigner
s des sons. On fit donc des adjectifs,
st-à-dire, des noms qui signifioient les
alités des choses, comme on avoit fait
s substantifs, c'est-à-dire, des noms qui
diquoient les choses mêmes.

On pouvoit, avec la même facilité, après Les prépositions.
ir montré deux lieux différens, marquer,
un geste, celui d'où l'on venoit, et par
autre, celui où l'on alloit. Voilà donc
x gestes, l'un équivalent à la préposi-
de, et l'autre à la préposition *à*. D'au-
gestes pouvoient également être équi-

valens à *sur, sous, avant, après,* or, dès qu'on a eu démêlé ces rap dans la pensée décomposée par le la d'action, on trouvoit d'autant moi difficultés à leur donner des noms, avoit déjà nommé beaucoup d'autres

Nous verrons, dans la suite, qu faut que quatre espèces de mots pu primer toutes nos pensées : des substa des adjectifs, des prépositions, et u verbe, tel que le verbe *être*. Il ne donc plus qu'à découvrir comme hommes auront pu avoir un pareil v et prononcer enfin des propositions.

Comment les opérations de l'entendement ont pu être nommées.

Il paroît d'abord bien difficile d'im comment les hommes ont donné des aux opérations de l'entendement. En ils ne pouvoient pas les montrer ave gestes, comme ils avoient montré les sensibles; et il n'en étoit pas de ces tions comme des sentimens de l'am les noms se trouvent faits dans les a de la nature. Cependant, si nous sidérons que, dans toutes les langue noms des opérations de l'entendemer des expressions figurées, qui, telles

tion, réflexion, imagination, pensée, ent des images sensibles, nous jugerons les hommes ne sont parvenus à donner noms aux opérations de l'entendement, parce qu'ils en avoient donné à des es sensibles qui pouvoient représenter opérations mêmes.

Nous pouvons considérer, Monseigneur, organes de la sensation dans deux états férens. Ou ils reçoivent indifféremment ttes les impressions que les objets font eux, ou ils agissent pour recevoir une pression plutôt qu'une autre. *Voir* et *garder*, par exemple, expriment ces deux ts. Car, pour voir, l'œil n'agit pas : il fit qu'il reçoive les impressions qui se t sur lui. Au contraire, lorsqu'il re-rde, il agit, puisqu'il se dirige plus par-ulièrement sur un objet. C'est cette tion qui le lui fait remarquer parmi plu-urs autres qu'il continue de voir.

Entendre et *écouter* expriment égale-nt ces deux états par rapport à l'ouie. entend tout ce qui frappe l'oreille, et gane n'a qu'à se laisser aller à toutes impressions qu'il reçoit. On n'écoute,

au contraire, que ce qu'on veut ente
par préférence ; et l'organe agit poi
fermer, en quelque sorte, à tout brui
pourroit nous distraire. On peut fai
même observation sur tous les sens.

Or supposons qu'on ait choisi le
attention, pour exprimer l'action de
lorsqu'il regarde ; ce mot, joint au
oreille, aura paru dès-lors fort comi
pour exprimer l'action de l'ouie lors
écoute. On aura continué de l'emp
de la sorte : on se sera fait une habitu
le joindre au nom de chaque organe
par conséquent, il aura signifié ce qu
chaque sens, lorsqu'il agit pour être att
à une impresion, et pour se distrai
toute autre.

Attention œil, il faut me perm
ce langage, Monseigneur, aura don
gnifié ce que nous faisons, lorsque
donnons notre attention à une des c
que nous voyons ; *attention oreille*,
signifié ce que nous faisons, lorsque
donnons notre attention à une des c
que nous entendons, etc.

Or, dès qu'une fois le mot *atter*

pre à exprimer l'action de chaque
, au moment que nous sommes
's par la vue, par l'ouie, par le
', etc., nous n'aurons qu'à l'em-
out seul, et alors il exprimera cette
seule. L'idée qu'il réveillera ne sera
us ni l'action de la vue, ni celle de
ni celle du toucher : ce sera cette
considérée en faisant abstraction
organe. Nous ne penserons pas
aux organes ; et, par conséquent,
attention signifiera seulement l'ac-
général par laquelle nous sommes
s. Or cette action, ainsi considérée,
opération de l'entendement. Voilà
ne opération de l'entendement qui
om.

pouvez, Monseigneur, vous con-
par vous-même que c'est ainsi que
mes sont parvenus à nommer cette
on. En effet, si toutes les fois qu'on
oncé devant vous le mot *attention*,
l'avoit employé que pour désigner
ération de l'entendement, vous n'y
jamais rien compris. Mais parce
ous avez remarqué que, lorsqu'on le

prononçoit, on regardoit ou on écou
vous avez jugé que donner son atten
c'étoit regarder ou écouter; et, en co
quence, vous avez bientôt pensé que,
regarder et sans écouter, vous do
votre attention, lorsque vous vous occu
par préférence, d'une idée qui s'offr
votre esprit. Vous voyez donc que le
attention n'est devenu pour vous le
d'une opération de l'entendement, qu'
avoir été le nom de l'action de l'œil qu
garde, et de l'oreille qui écoute.

Cette opération ayant été nomm
est aisé de comprendre comment t
les autres peuvent l'être; puisque comp
juger, réfléchir, raisonner ne sont qu
férentes manières de conduire notre a
tion. Passons au verbe *être*, et obse
les hommes au moment qu'ils vont
noncer la proposition, *je suis*.

Comment les hommes sont parvenus à avoir un verbe, et à prononcer des propositions.

Comme j'ai supposé que le mot *a*
tion a été donné à l'action des org
lorsque nous sommes attentifs par la
par l'ouie, par le toucher, je suppos
le mot *être* a été choisi pour exp
l'état où se trouve chaque organe, lor

ction de sa part, il reçoit les impres-
que les objets font sur lui. Dans cette
sition, il est évident qu'*être*, joint à
ura signifié *voir;* et que, joint à
:, il aura signifié *entendre*. Ce mot
nc devenu un nom commun à toutes
pressions; et en même temps qu'il
xprimé ce qui paroit se passer dans
anes, il aura exprimé encore ce qui
e en effet dans l'ame. Qu'alors on
abstraction des organes, ce mot,
cé tout seul, deviendra synonime
que nous appelons *avoir des sensa-*
sentir, exister. Or voilà précisé-
e que signifie le verbe *être*. Réflé-
: sur vous-même, Monseigneur, et
errez que c'est ainsi que vous êtes
u à saisir la signification de ce mot.
verbe ayant été trouvé, chaque
e a pu prononcer des propositions
lentes à celle-ci, *je suis*, ou même
lentes à beaucoup d'autres, telles
e vois, j'entends, je donne mon
ion, je juge. Il ne falloit pour cela
indre le nom de la première per-
aux mots qui signifioient l'action de

voir, d'entendre, de donner son atte
de juger.

Quand une fois un homme a f
proposition *je suis*, en parlant d
même, il la peut faire en parlant d
autre, et il peut la répéter à l'occasi
tout ce qu'il observe. Après avoir d
suis, il dira donc, *il est*, *ils sont*
prononcera l'existence de tous les
qui viendront à sa connoissance. Il
noncera également d'autres qualités
qui l'empêchera de dire, *il est g*
il est petit, s'il a déjà imaginé des
adjectifs?

Lorsque les hommes commencent à faire des propositions, ils ne savent pas toujours démêler toutes les idées qu'elles renferment.

Au reste je ne prétends pas q
hommes, au moment qu'ils commen
à prononcer des propositions, fussen
en état de démêler toutes les idées q
renfermoient: ce seroit leur supposer
gratuitement une sagacité, que nos
sophes mêmes n'ont pas toujours. L
position *je suis*, par exemple, com
d'un côté toutes les impressions et tou
actions dont un corps vivant et organ
capable; et de l'autre, toutes les sens
et toutes les opérations qui appartie

l'ame, et qui n'appartiennent qu'à
. Car je ne suis ou n'existe, qu'autant
tout cela, ou une partie de tout cela
en moi. Cependant la plupart de ceux
font cette proposition sont bien éloi-
de démêler toutes ces choses; et ils
les voient que d'une manière confuse,
ce qu'ils sont incapables de faire l'ana-
des mots dont ils se servent. Mais
cette proposition a toujours la même
nification, soit qu'on en fasse l'analyse
qu'on ne la fasse pas; et, d'une bouche
autre, elle ne diffère que parce qu'elle
e aux uns des idées distinctes, tandis
aux autres elle n'offre qu'une masse
fuse d'idées.

ans doute, dans l'origine des langues,
proposition n'offroit aussi qu'une
se confuse dans laquelle on distinguoit
d'idées; et il a fallu bien des obser-
ns avant que les hommes, qui la pro-
oient, pussent comprendre eux-mêmes
ce qu'ils disoient. Ils parloient comme
parlons souvent, et nous leur ressem-
s plus qu'on ne pense.

faut encore remarquer qu'on a été

On a été long-temps avant de

pouvoir exprimer, dans des propositions, toutes les vues de l'esprit.

long-temps avant de pouvoir exprime
dans des propositions, toutes les vues
l'esprit, et que, par conséquent, les la
gues n'ont pu se perfectionner que bi
lentement. Il falloit créer des mots po
les idées accessoires comme pour les ide
principales ; il falloit apprendre à les e
ployer d'une manière propre à développ
une pensée, et à la montrer successiv
ment dans tous ses détails. Il falloit do
déterminer l'ordre qu'ils devoient suiv
dans le discours, et convenir des variatio
qu'on leur feroit prendre pour en marq
plus sensiblement les rapports. Tout c
demandoit beaucoup d'observations et
analyses bien faites. J'ai fait voir comm
on a commencé, c'est tout ce que je
proposois. Si on pouvoit observer
langue dans ses progrès successifs,
verroit les règles s'établir peu à peu. C
est impossible. Il ne nous reste qu'à
server notre langue, telle qu'elle est
jourd'hui, et à chercher les lois qu'
suit dans l'analyse de la pensée.

CHAPITRE IX.

mment se fait l'analyse de la Pensée dans les Langues formées t perfectionnées.

ENONS une pensée développée dans long discours, et observons-en l'ana-. Je trouve un exemple très-propre à dessein, dans le discours que Racine onça lorsque Thomas Corneille, qui édoit à Pierre, fut reçu à l'académie çaise.

Pensée de Racine apportée pour exemple.

Vous savez, dit Racine, en quel état trouvoit la scène française lorsqu'il Pierre Corneille) commença à tra-iller : quel désordre ! quelle irrégula-té ! Nul goût, nulle connoissance des itables beautés du théâtre ; les au-urs, aussi ignorans que les spectateurs; plupart des sujets extravagans et dé-és de vraisemblance; point de mœurs, int de caractères ; la diction encore s vicieuse que l'action, et dont les

» pointes et de misérables jeux de
» faisoient le principal ornement : (
» mot, toutes les règles de l'art,
» mêmes de l'honnêteté et de la
» séance, par-tout violées.

» Dans cette enfance, ou, pour i
» dire, dans ce cahos du poëme d
» tique parmi nous, votre illustre
» après avoir quelque temps cherc
» bon chemin, et lutté, si je l'os
» ainsi, contre le mauvais goût d
» siècle; enfin, inspiré d'un génie ex
» dinaire, et aidé de la lecture de
» ciens, fit voir sur la scène la r
» mais la raison accompagnée de to
» pompe, de tous les ornemens dont
» langue est capable, accordant h
» sement la vraisemblance et le me
» leux, et laissant bien loin, derrièi
» tout ce qu'il avoit de rivaux, d
» plupart, désespérant de l'atteindr
» n'osant plus entreprendre de lu
» puter le prix, se bornèrent à com
» la voix publique déclarée pour l
» essayèrent envain, par leurs disco
» par leurs frivoles critiques, de rat

» cendre jusqu'aux plus simples n
» du comique, où il est encore inin
» Enfin, ce qui lui est sur-tout p
» lier, une certaine force, une c
» élévation qui surprend, qui enl
» qui rend jusqu'à ses défauts, si
» lui en reprocher quelques-uns, pl
» mables que les vertus des autres
» sonnage véritablement né pour l
» de son pays, comparable, je ne
» à tout ce que l'ancienne Rom
» d'excellens poëtes tragiques, pui
» confesse elle-même qu'en ce ge
» n'a pas été fort heureuse ; ma
» Eschyles, aux Sophocles, aux
» pides, dont la fameuse Athè
» s'honore pas moins que des T
» tocles, des Périclès, des Alcibia
» vivoient en même temps qu'eux

Toutes les parties de cette pensée s'offroient à la fois à l'esprit de Racine.

C'est ainsi, Monseigneur, que parle de Corneille; Racine qui a co lui-même aux progrès de la poésie tique, qui a enrichi notre langue, a donné toute l'élégance dont ell susceptible. Lorsque ce grand maît primoit de la sorte sur des choses

familières, et qu'il avoit méditées dans les moindres détails, je puis, n hazarder, supposer que sa pensée ait tout-à-la fois ce que son discours que successivement.

héâtre doit beaucoup à Corneille ; fond de sa pensée. Il ne peut dé- r ce fond qu'autant qu'il en apper- ıtes les parties.

Fond de cette pensée.

développement suppose qu'il voit ù étoit le théâtre avant Corneille, ù Corneille l'a mis, et enfin les le Corneille. Ainsi sa pensée se dé- se en trois parties qu'il distingue en arant dans trois alinéa.

Les parties principales de cette pensée se distinguent dans trois alinéa.

s voyez par-là que, dans le discours les alinéa contribuent à distinguer, nanière plus sensible, les différentes d'une pensée. Ils marquent où cha- finit, où chacune commence ; et, t artifice, elles se démêlent beau- mieux.

faut distribuer, dans plusieurs ali- les différentes parties d'une pensée, t, à plus forte raison, séparer de la e manière plusieurs pensées différentes.

Quelquefois on renferme plusieurs pensées dans un alinéa, et on les distingue seulement par des points.

Cependant cette précaution, nécessaire pour plus de clarté, lorsque ce développement a une certaine étendue, devient inutile, lorsqu'il est fort court : alors les pensées sont suffisamment distinguées par les points qui les terminent.

Dans le discours prononcé, les repos de la voix tiennent lieu d'alinéa et de points.

Dans le discours prononcé, les repos de la voix tiennent lieu d'alinéa et de p C'est par ces repos que Racine distin les différentes parties de sa pensée, qu'il prononçoit son discours.

Les repos, marqués par des points, ne sont pas égaux.

De pareils repos supposent un sen Mais des sens finis peuvent tenir le aux autres, et n'être, tous ensemble les parties d'un même développer c'est pourquoi les points, qui sont le cours des alinéa, ne marquent p repos aussi grand que ceux qui le minent.

Si vous considérez même que le pr alinéa fait attendre le second ; et cond, le troisième, vous jugerez q dernier point est celui qui marque pos le plus grand ; c'est qu'alors la mière pensée est développée, et R va passer au développement d'une au

ne pensée, qui demande un développe- Comment toutes les parties d'un grand ouvrage se développent avec la même méthode que les parties d'une pensée peu composée.
it d'une certaine étendue, telle que
e qui nous sert d'exemple, forme ce
on appelle un paragraphe; plusieurs
ragraphes font un chapitre; plusieurs
apitres font un livre; plusieurs livres font
i traité. Cette seule considération vous
t entrevoir comment les parties d'un
nd ouvrage se démêlent avec ordre. En
et, il suffit de regarder l'objet d'un grand
vrage comme une seule pensée, et l'on
t aussitôt que la méthode, qui doit le
velopper, est la même que celle qui dé-
lopperoit une pensée peu composée.

Nous remarquerons, à ce sujet, que Une analyse mal faite met du désordre et de l'obscurité dans le discours.
nser et bien rendre ce qu'on pense, sont
ux choses bien différentes. On pourroit
oir la même pensée que Racine, et ne
s s'expliquer avec la même clarté, la
ême précision, avec la même élégance;
st qu'il faut avoir appris à faire l'ana-
e de ses pensées. Celui qui n'a pas fait
tte étude, court risque de ne pas exposer
s idées dans l'ordre le plus propre au
veloppement de toutes celles qui sont à
la fois présentes à son esprit; il mettra au

commencement ce qui devroit être à l
il oubliera des idées qu'il ne falloi
omettre, ou même il embarrassera un
sée avec des idées étrangères qu'il
en faire partie, parce qu'elles s'offi
lui en même temps. Voilà ce qui f
désordre et l'obscurité du discours.

Comment Racine développe les trois principales parties de sa pensée.

Dès que Racine a eu distingué troi
ties dans sa pensée, il s'est appliq
développement de la première ; et,
cette vue, il a fait l'énumération d
fauts qu'il remarquoit dans les tra
faites avant Corneille.

Ce développement étant achevé, i
celui de la seconde, dans lequel I
expose les essais de Corneille, les n
et les succès. Delà, passant à la troi
il décompose, pour ainsi dire, le gé
ce poëte, et il en montre les talen

Comment il distingue les parties dans lesquelles il les subdivise.

Chacun de ces alinéa est formé d
ties distinctes ; et vous remarquer
y jetant les yeux, qu'elles sont sé
tantôt par un point, tantôt par deu
tôt par un point et une virgule, tan
une virgule.

Les deux points marquent un

oins grand que le point ; et le point et virgule, un repos plus foible encore.

Ces repos ne sont inégaux que parce le sens est plus ou moins suspendu. ns le premier alinéa, par exemple, ces ts : *vous savez en quel état se trou- t la scène française, lorsqu'il com- nça à travailler*, sont terminés par un nt, parce qu'ils font un sens fini. Au traire, toutes les autres parties de cet néa sont terminées par deux points ; il vrai que chacune pourroit offrir un ns fini, si on la considéroit seule ; mais nt réunies, le sens est nécessairement spendu de l'une à l'autre, parce qu'elles ncourent toutes également au dévelop- ement de la première, et que ce déve- ppement n'est achevé qu'à la fin de linéa.

Dans le second alinéa, vous voyez, vant ces mots, *fit voir sur la scène*, un oint et une virgule qu'on n'auroit pas ployés si Racine avoit dit : *votre il- stre frère fit voir sur la scène*. Mais s choses qu'il insère entre *votre illustre ère* et *fit voir*, et celles qu'il ajoute en

suite sont comme deux grouppes d'id qu'il falloit distinguer par un repos p sensible. Cependant on n'a pas mis d points, comme entre les parties du prem alinéa, parce qu'ici le sens, moins s pendu, n'est achevé que par la réun des deux grouppes; au lieu que, dan premier alinéa, chaque partie fait elle-même un sens fini.

Ce que je viens de dire vous fait v l'usage de la virgule; elle sert pour d tinguer les dernières parties dans lesquel on subdivise une pensée. Quant aux poi d'admiration et d'interrogation, leur d nomination seule vous en fait connoît l'emploi.

Quelquefois on ne sait si on doit met deux points ou un point et une virgul quelquefois aussi on ne sait s'il faut de points ou s'il n'en faut qu'un. Mais cas où l'on est embarrassé sont préci ment ceux où le choix est plus indiffére et vous pouvez alors ponctuer comme v jugerez à propos. Il suffit de distingu sensiblement toutes les parties d'un di cours.

Au reste, Monseigneur, mon dessein
t pas de vous donner un traité de ponc-
tion; je veux seulement vous faire voir
ment les différentes parties d'un dis-
rs se distinguent les unes des autres,
vous concevez que je n'y pouvois mieux
sir qu'en vous faisant remarquer les
es que l'analyse emploie à cet effet.

CHAPITRE X.

Comment le discours se décompo en propositions principales, bordonnées, incidentes, en phra et en périodes.

Tout jugement exprimé avec des mots est une proposition.

POUR continuer notre analyse, il fa Monseigneur, découvrir la nature des férentes parties que nous avons démêl dans le discours de Racine.

J'ai dit que tout discours est un ju ment ou une suite de jugemens. Or, jugement exprimé avec des mots est qu'on nomme *proposition*. Tout disco est donc une proposition ou une suite propositions.

Trois espèces de propositions.

Au premier coup d'œil, nous appe vons plusieurs espèces de propositions le discours que nous analysons : *votre lustre frère fit voir sur la scène la rai* Voilà une proposition à laquelle se r portent tous les détails du second ali

nt destinés à la développer ; ils sont
ession des accessoires qui la modi-
Aussi, quand Racine dit que Cor-
a quelque temps cherché le bon
in, et qu'il a lutté contre le mauvais
de son siècle, il prend un tour qui
à rapporter ces deux propositions à
qu'il veut modifier.
s deux propositions étant considérées
apport à cette subordination, j'appelle
ipale celle-ci : *votre illustre frère*
oir sur la scène la raison ; et *su-*
nnées, les deux autres, *après avoir*
hé le bon chemin, après avoir lutté
e le mauvais goût.
commencement du troisième alinéa,
couvre une autre espèce de proposi-
la scène retentit encore des accla-
ons qu'excitèrent, à leur naissance,
id, Horace. Qu'excitèrent le Cid,
ce n'est pas une proposition princi-
, ce n'est pas non plus une proposition
donnée à une autre ; elle ne se rap-
qu'au mot *acclamations*, en déter-
nt de quelles acclamations la scène
tit. *Qui surprend, qui enlève* sont

encore deux propositions de même es
lorsque Racine dit plus bas : *une cer*
élévation qui surprend, qui enlè
donne à ces propositions le nom d
dentes.

Or, une proposition est faite pou
autre qu'elle développe, ou elle est
pour un mot qu'elle modifie, ou enfi
à elle que tout le discours se rapporte
propositions, considérées sous ces poi
vue, se réduisent donc aux trois es
que nous venons de remarquer ; elle
nécessairement ou principales, ou s
données, ou incidentes.

Caractère des propositions principales.

Ce qui caractérise une proposition
cipale, c'est qu'elle a par elle-mêm
sens fini. Vous le voyez dans *votre ill*
frère fit voir sur la scène la raison
ce que Racine ajoute n'est pas pou
miner le sens, mais uniquement poi
velopper une pensée, dont cette propo
est la partie principale.

Caractère des propositions subordonnées.

Il n'en est pas de même des propos
subordonnées ; le sens n'en est pas
il est suspendu, et fait attendre la p
sition principale. Ainsi, quand vous

après avoir quelque temps cherché *on chemin, et lutté contre le mau-* *s goût de son siècle,* vous ne pouvez vous arrêter, vous attendez quelqu'autre se, et vous continuez de lire jusqu'à *oir sur la scène la raison.*

Caractère des propositions incidentes.

es propositions incidentes ont cela de culier, que quelquefois elles sont né- aires pour faire un sens fini, et quel- fois elles ne le sont pas. Dans *la scène* *çaise retentit encore des acclama-* *s,* vous voyez que ce tour, *des accla-* *tions,* fait attendre quelque chose, et la proposition incidente, *qu'excitèrent* *ur naissance, le Cid, Horace,* achève ens. De même lorsque Racine dit quel- lignes après, *où trouvera-t-on un* *e,* le sens, pour être fini, demande n ajoute : *qui ait possédé à la fois* *de grands talens ?*

vous considérez ces expressions : *des* *amations, un poëte,* vous appercevrez le sens n'en est pas assez déterminé; si on s'arrêtoit à ces mots, vous de- deriez de quelles acclamations ? quel e? Les propositions incidentes qui vous

répondent *des acclamations qu'excitèr*
le Cid, Horace, un poëte qui ait p
sédé tant de grands talens, détermin
donc le sens de ces mots, *acclamati*
poëte ; et c'est en le déterminant qu'
achèvent le développement de la pro
tion principale. Tel est le caractère
propositions incidentes, lorsqu'elles
nécessaires pour terminer un sens.

La fin du dernier alinéa nous d
deux exemples de propositions incide
sans lesquelles le sens pourroit être ac
C'est lorsque Racine dit que Corneill
comparable aux Eschyles, aux Sopho
aux Euripides, dont la fameuse Ath
ne s'honore pas moins que des Thé
tocles, des Périclès, des Alcibiades,
vivoient en même temps qu'eux.

Racine pouvoit finir son discours à A
biades ; il pouvoit même le finir à E
pides ; et, n'attendant rien de plus,
n'auriez point fait de question. Or si le
positions, *dont la fameuse Athènes,*
qui vivoient, etc., ne sont pas n
saires pour faire un sens fini, c'est qu
mots auxquels elles se rapportent ont

mêmes, une signification déterminée ne fait rien attendre. Cependant elles nécessaires pour achever le dévelop-ent de la pensée, ou pour faire voir, me Racine le désiroit, tout le cas qu'on faire de Corneille.

oilà donc deux sortes de propositions dentes ; l'une qui détermine la signi-tion d'un mot, et qui, par cette rai-, est nécessaire pour achever le sens ne proposition ; l'autre qui est ajoutée n mot d'une signification déterminée, qui ne devient nécessaire qu'autant elle achève de développer une pensée.

Les propositions subordonnées peuvent avoir deux places dans le discours, et les propositions incidentes n'en ont qu'une.

Comme les propositions subordonnées, qu'elles commencent le discours, font ndre la principale, elles la supposent qu'elles le terminent. Dans le second éa, Racine pouvoit finir à ces mots : *oir sur la scène la raison :* mais, e qu'alors il n'auroit pas développé s les idées qui s'offroient à lui, il te : *mais la raison, accompagnée de la pompe, et de tous les ornemens notre langue est capable, accordant usement la vraisemblance et le*

vou
sition
vous les
cement. L
guisées. Il y
l'une commen
l'autre au mot *la*
a peu près à celui
doit, *et parce qu'*
voyez deux propositions
se rapportent à la princ
la scène la raison.

Cette observation vous
une nouvelle différence entre
tions subordonnées et les prop
cidentes. C'est que les premières
être tantôt avant, tantôt après la pr
et que, par conséquent, elles peuven
deux places dans le discours. Les au

(1) Racine dit *accorda et laissa*; mais j
pouvoir me permettre ce changement, pou
ver, dans cet exemple, un tour dont
besoin.

'ıcipales. Il est vrai rent au développement d'une autre.
'ıutes ensemble au
mière; mais elles
nes des autres :
'les-mêmes un
'ut bien diffé-
propositions
linéa.

'ıurez-vous Il y a des cas où plusieurs propositions sont à notre choix, une période ou une phrase.
'ons font
'lles fe-
'e faut
point
ıvec

réponder issant bien
le Cid il avoit de
sédé s la fin
don d'
po us.
r perçues dans

effet elles y sont un

. Il y en a deux néanmo

ne commence au mot *acco*
l'autre au mot *laissant*. Car ce to
a peu près à celui-ci, *parce qu*
doit, *et parce qu'il laissoit*,
voyez deux propositions subordon
se rapportent à la principale, *fi*
la scène la raison.

Cette observation vous fait
une nouvelle différence entre le
tions subordonnées et les propos
cidentes. C'est que les première
être tantôt avant, tantôt après la p
et que, par conséquent, elles peu
deux places dans le discours. Le

(1) Racine dit *accorda et laissa*; m
pouvoir me permettre ce changement,
ver, dans cet exemple, un tour d
besoin.

nt de phrases principales. Il est vrai rent au développement d'une autre.
lles concourent toutes ensemble au loppement de la première; mais elles indépendantes les unes des autres : ont chacune par elles-mêmes un fini; et elles font un tout bien différé de celui que font les propositions données dans le second alinéa.

eut-être, Monseigneur, ne saurez-vous , Il y a des cas où plusieurs propositions font à notre choix, une période ou une phrase.
quefois si plusieurs propositions font période ou une phrase. Alors elles fetout ce que vous voudrez : il ne faut disputer sur les mots. Le grand point ue chaque pensée soit développée avec té, avec précision, avec énergie.

CHAPITRE XI.

Analyse de la proposition.

Nous avons vu le discours, décompo d'abord en plusieurs parties, se décompo ensuite en différentes propositions, et c propositions former des périodes ou d phrases. Il nous reste, Monseigneur, à fai l'analyse des propositions.

Toute proposition est composée de trois termes.

Puisqu'une proposition est l'expressio d'un jugement, elle doit être composée d trois mots; en sorte que deux soient l signes des deux idées que l'on compare, que le troisième soit le signe de l'opératio de l'esprit, lorsque nous jugeons du ra port de ces deux idées.

Corneille est poëte, voilà une propo tion. Le premier mot qu'on nomme *suj* ou *nom*, et le second qu'on nomme *att but*, sont les signes des deux idées que vo comparez. Le troisième est le signe d l'opération de votre esprit qui juge d rapport entre *Corneille* et *poëte*. Ce mo est ce qu'on nomme *verbe*. Toute propo

tion est donc composée d'un sujet, d'un erbe et d'un attribut. Elle s'exprime, par nséquent, avec trois mots, ou avec deux, uivalens à trois. *Je parle*, par exemple, pour *je suis parlant.*

Corneille est poëte est une proposition ple, parce que, n'ayant qu'un sujet et n attribut, elle est l'expression d'un ement unique dans lequel on ne compare deux idées. Proposition simple.

Mais *des acclamations qu'excitèrent Cid, Horace, Cinna, Pompée*, est e proposition composée, parce qu'elle t l'expression abrégée de plusieurs juge-ens; et ces jugemens, que vous répétez c Racine, sont *qu'excita le Cid, qu'ex-a Horace, qu'excita Cinna, qu'excita mpée.* Proposition composée.

Vous remarquerez, Monseigneur, qu'un ement ne se compose pas comme une position. Il est toujours simple, parce il ne peut jamais être formé que de x idées que nous comparons. Une pro-ition, au contraire, se compose, lors-elle renferme plusieurs jugemens dans expression; et que, par conséquent, Un jugement est toujours simple.

elle peut se décomposer en plusieurs pr positions.

Une proposition peut être composée dans le sujet, dans l'attribut, ou dans tous deux.

La dernière proposition, que nous avo prise pour exemple, est composée, pa qu'elle a plusieurs sujets. Une propositio qui n'auroit qu'un sujet, seroit égalem composée, si elle avoit plusieurs attrib Par exemple, *Corneille a une magn cence d'expression proportionnée a maîtres du monde qu'il fait parler, u certaine force, une certaine élévation* Vous voyez que cette proposition peut décomposer en trois : *Corneille a u magnificence d'expression, il a u certaine force, il a une certaine é vation.*

D'après ces exemples, vous pouvez cilement imaginer une proposition seroit doublement composée, c'est-à-di qui auroit tout-à-la fois plusieurs suje plusieurs attributs. Autant elle renfer roit de sujets et d'attributs, autant renfermeroit de propositions simples.

De quelque manière que le sujet et l'attribut soient exprimés, une proposition est simple, si elle est l'ex-

Vous appercevez facilement que *C neille est poëte* est une proposition simp car si vous voyez qu'il n'y a que d

dans le jugement qu'elle exprime, [illegible]
voyez aussi que chaque idée est
ie par un seul mot. Mais peut être
-vous étonné, Monseigneur, si je
donnois pour une proposition simple,
riode qui commence par ces *mots* :
eille, après avoir quelque temps...
us me demanderez, sans doute, com-
cette période pourroit ne former
e proposition simple, puisqu'en l'ana-
t nous y avons découvert des propo-
s de plusieurs espèces. Je répondrai
dans le chapitre précédent, nous
lérions les propositions sous un autre
de vue. En effet, les propositions
données et les propositions incidentes
nt qu'un développement de la pro-
n principale: et, par conséquent,
ne sont que les idées partielles du
et de l'attribut, qui constituent l'un
utre l'être ou avec elles comme sans

and on dit que Corneille est poète,
tend-on par *poète*? Un homme de
qui, en s'assujettissant à la mesure
rs, a une magnificence d'expression

proportionnée aux personnages qu'il introduit sur la scène, qui a une certaine force qui a une certaine élévation.....

Vous concevez donc que, si cette proposition, *Corneille est poëte*, est simple elle doit l'être encore lorsque, substituant au mot *poëte* les mots qui en développent l'idée, vous dites: *Corneille est un homme de génie qui....*

Cette proposition sera simple encore si, désignant Corneille sans le nommer vous dites : *celui qui a fait le Cid, Horace, Cinna, Pompée, est un homme de génie qui....*

En effet, il y a également unité dans le sujet et dans l'attribut, soit qu'on les énonce chacun par un seul mot, soit qu'on les désigne l'un et l'autre par un long discours. Or, dès qu'il n'y a qu'un sujet et qu'un attribut, il n'y a qu'un jugement et, par conséquent, la proposition est simple. Revenons actuellement à la période de Racine.

Tout le premier membre est l'expression d'un sujet unique. Car celui qui doit voir sur la scène la raison, c'est Corneille

idéré comme ayant, quelque temps,
ché le bon chemin, comme ayant
... de même le second membre est
ression d'un seul attribut avec ses
soires, et ces accessoires sont, *mais la*
on accompagnée.... une idée, rendue
plusieurs mots, en est mieux dévelop-
mais elle ne cesse pas d'être une.

CHAPITRE XII.

Analyse des termes de la proposition.

Idées qu'on se fait du sujet, de l'attribut et du verbe.

CONSIDÉRONS actuellement les trois termes d'une proposition. Le sujet est la chose dont on parle; l'attribut est ce qu'on juge lui convenir, et le verbe prononce l'attribut du sujet : telles sont les idées qu'on se fait de ces trois sortes de mots.

Nous ne donnons des noms qu'aux choses qui existent dans la nature ou dans notre esprit.

Pour parler d'une chose, il faut lui avoir donné un nom, ou pouvoir la désigner par plusieurs mots équivalens; et pour lui donner un nom, ou pour la désigner par plusieurs mots, il faut qu'elle existe, ou que nous puissions la regarder comme existante; car ce qui n'existeroit, ni dans la nature, ni dans notre manière de concevoir, ne sauroit être l'objet de notre esprit. Le néant même prend une sorte d'existence lorsque nous en parlons.

Noms propres.

Les noms donnés aux individus s'appellent *noms propres*. Or, puisque les individus sont les seules choses qui existent

ns la nature, nous ne parlerions que des
ividus, si nous ne parlions que des
ses qui existent réellement, et nous
rions que des noms propres.

Noms généraux.

Mais parce que les idées générales s'of-
nt à nous comme quelque chose qui
vient à plusieurs individus, elles pren-
t dans notre esprit une sorte de réalité
d'existence. Voilà pourquoi nous avons
leur donner des noms; et ces noms
t généraux comme elles.

Tous ces noms sont compris sous la dénomination de *substantifs*.

Ces idées sont de deux espèces; les
es distinguent par classes les individus
i existent véritablement: tels sont *phi-
sophe*, *poëte*, *prince*, *homme*, etc.; les
tres distinguent par classes des qualités
e nous considérons comme existantes
c d'autres qualités qui les modifient:
sont *figure*, *rondeur*, *couleur*, *blan-
ur*, *vertu*, *prudence*, *courage*, etc.;
noms généraux de l'une et de l'autre
èce, ainsi que tous les noms d'indivi-
s, sont compris sous la dénomination
érale de *substantifs*.

Le sujet d'une proposition est toujours un nom substantif.

Puisque ces noms comprennent tout ce
i existe dans la nature, et tout ce qui

existe dans notre esprit, ils compre
toutes les choses dont nous pouvons p
Tout nom, qui est le sujet d'une pr
tion, est donc un nom substantif.

Nom adjectif.

Lorsque Racine dit, en parlant à
mas Corneille, *votre illustre frè*
voir.... vous remarquez que *votre*
lustre ajoute chacun quelque accesso
l'idée que *frère* rappelle. Par cette ra
ces mots sont nommés *adjectifs*, d'un
latin qui signifie *ajouter*.

En quoi le substantif et l'adjectif diffèrent.

Frère, ainsi que tout autre substa
exprime un être existant, ou qu'on reg
comme existant. Au contraire, *voti*
illustre expriment des qualités que l'e
ne considère pas comme ayant une
tence par elles-mêmes, mais plutôt cor
n'ayant d'existence que dans le sujet qu'
modifient.

De ces trois idées, celle de *frère* e
principale ; et les deux autres, qui n'
tent que par elle, sont nommées *ac*
soires, mot qui signifie qu'elles viem
se joindre à la principale, pour existe
elle et la modifier.

En conséquence, nous dirons que

bstantif exprime une idée principale, r rapport aux adjectifs qui le modifient, que les adjectifs n'expriment jamais que s idées accessoires.

Illustre modifie *frère ;* mais *frère* mo- ie Pierre Corneille, que Racine indique, qu'il ne nomme pas. Voilà donc un ad- tif et un substantif qui modifient égale- nt : en quoi donc diffèrent-ils ? C'est que djectif modifie en faisant exister la qua- é dans le sujet, *illustre* dans *frère ;* et le substantif modifie en faisant exister ujet dans une certaine classe, Corneille, ns la classe qu'on nomme *frère.* On re- noît donc les substantifs, en ce qu'ils t des noms de classes : tels sont *roi., ilosophe, poëte* (1). Si les noms propres t des substantifs, parce qu'ils expriment choses qui ont une existence dans la ure, les noms de classes en sont égale-

) Parce qu'on peut regarder ces noms comme ifiant des substantifs sous-entendus, il y a des mmairiens qui les mettent parmi les adjectifs. est libre ; je remarquerai seulement que si nom qui modifie est un adjectif, on ne trou- plus de substantifs que parmi les noms propres.

ment, puisqu'ils expriment des choses
ont une existence dans notre esprit.

Les adjectifs modifient en déterminant le sujet, ou en le développant.

Dans *votre illustre frère*, vous re
querez deux accessoires. *Votre* déter
de qui est frère celui dont on parle
illustre explique ou développe l'idée q
se fait de *votre frère*.

Il n'y a, en général, que deux sortes d'accessoires, et deux sortes d'adjectifs.

Or une idée principale ne peut être
difiée qu'autant qu'on la développe ou q
la détermine. Les accessoires ne sont
en général, que de deux espèces, et to
adjectifs peuvent se renfermer dans
classes ; les adjectifs qui déterminent
adjectifs qui développent. Leur usag
précisément le même que celui des p
sitions incidentes. C'est pourquoi *vo
lustre frère* est la même chose que
frère qui est illustre, ou que *l'illu
frère qui est le vôtre*.

Les accessoires peuvent s'exprimer par un substantif précédé d'une préposition.

Les adjectifs et les propositions
dentes ne sont pas les seuls tours pr
aux accessoires; car, nous disons *poë
génie* pour *poëte qui en a*, et *poëte
génie* pour *poëte qui n'en a pas*.

Or, dans *poëte de génie*, comme
poëte sans génie, vous voyez deux

bstantifs, *poëte* et *génie;* et un mot qui ous force à considérer le second sous le pport d'une idée accessoire à une idée incipale que le premier désigne. Tous les ots, employés à cet usage, se nomment *épositions. Sans, de* sont donc des prétitions. Il en est de même d'*a*, dans emple suivant : *homme à talens* pour *mme qui a des talens.*

Différentes manières dont le sujet d'une proposition peut être exprimé.

Un nom, qui est le sujet d'une propoion, est donc un substantif seul, ou un bstantif auquel on ajoute des accessoires; ces accessoires sont exprimés, ou par s adjectifs, ou par des propositions incintes, ou par un substantif précédé d'une éposition. Voilà toutes les manières d'eximer les modifications du sujet d'une ppôsition. Passons aux modifications de ttribut.

Différentes manières dont on exprime l'attribut d'une proposition, lorsque cet attribut est un substantif.

L'attribut d'une proposition est un nom stantif, *Corneille est un poëte;* ou un ectif, *Corneille est sublime.*

Si l'attribut est un substantif, vous juz qu'il peut être susceptible des mêmes essoires que le sujet, et que ces accesres peuvent être exprimés par des adjec-

tifs, par des propositions incidentes, ou p
des substantifs précédés d'une préposition
Nous n'avons donc rien à ajouter à ce qu
nous avons dit en traitant des modifica
tions du sujet ; mais il nous reste à obse
ver si le substantif qui est attribut, e
toujours de la même espèce que le sub
tantif qui est sujet.

Le substantif qui est attribut ne sauroit être un terme moins général que le substantif qui est sujet.

Lorsque vous dites, *Corneille est u
poëte, un poëte est uu écrivain, u
écrivain est un homme,* vous remarqu
que le substantif, qui est l'attribut, e
un nom plus général que le substantif q
est le sujet ; et vous ne diriez pas, *u
homme est un écrivain, un écrivain e
un poëte, un poëte est Corneille.*

Pour comprendre sur quoi cette r
marque est fondée, il suffit de vous ra
peler la génération des idées générale
elle commence, comme nous avons di
aux individus. Vous avez lu le lutrin,
l'idée de *poëte* n'étoit encore pour vo
qu'une idée individuelle, identique av
celle de Despréaux. Vous avez ensuite l
quelques tragédies de Corneille, plusieu
de Racine, et beaucoup de comédies d

toujours un substantif plus général que l
sujet.

Je dis *dans les exemples que je vie*
de donner, parce que, lorsque l'attrib
est identique avec le sujet, il ne saur
être plus général : aussi peut-il alors d
venir lui-même le sujet de la propositio
Par exemple, vous pouvez dire à vo
choix : l'*infant est le duc de Parme*, o
le duc de Parme est l'infant.

Quand les deux termes d'une propo
tion ne sont pas identiques, il n'y a do
entre eux d'autre différence, sinon que
substantif, qui est l'attribut, est toujou
plus général que le substantif qui est le suj

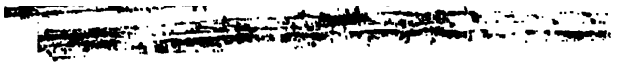
Différentes manières d'exprimer l'attribut d'une proposition, lorsque cet attribut est un adjectif.

Les adjectifs, lorsqu'ils sont employ
comme attribut, peuvent être distingu
en deux espèces. Ou ils achèvent par eu
mêmes le sens d'une proposition. Tel
sublime dans cette phrase, *Corneille*
sublime. Ou ils ne l'achèvent pas, et
font nécessairement attendre quelque ch
Ainsi quand Racine a dit, *Corneille*
comparable, il faut qu'il ajoute, *je*
dis pas à ce que Rome.... mais a
Eschiles....

Quelquefois pour achever de développer une pensée, on a besoin d'ajouter quelque ccessoire à un adjectif qui fait un sens ni. On dira, par exemple, *il est économe sans avarice*, *il est hardi avec udence.*

Dans ces exemples, vous voyez que les cessoires de l'adjectif sont tous exprimés r un substantif précédé d'une préposion. Or il n'y en a point qu'on ne puisse primer par ce moyen. Mais il faut remarquer que nous employons quelquefois, cet effet, des expressions abrégées qui nt l'équivalent d'un substantif précédé une préposition. Telles sont *prudemment*, *gement*, pour *avec prudence*, *avec sasse.*

Ces expressions, parce qu'elles sont forées d'un seul mot, ont paru simples aux ammairiens, et ils les ont mises parmi élémens du discours. Cependant vous yez que, si nous en jugeons par la signiation, elles équivalent à deux élémens, que, par conséquent, il faudra les mettre rmi les expressions composées. Nous en rlerons bientôt.



CHAPITRE XIII.

Continuation de la même matière, ou analyse du verbe.

E que nous avons dit, Monseigneur, sque nous observions la nécessité des nes pour démêler les opérations de l'en- dement, nous fera découvrir la nature verbe.

Le propre du verbe est d'exprimer la co-existence de l'attribut avec le sujet.

Quand le rapport, entre l'attribut et le jet, n'est considéré que dans la percep- n que nous en avons, le jugement, mme nous l'avons remarqué, n'est en- equ'une simple perception. Au contraire, nd nous considérons ce rapport dans idées que nous comparons, et que, par idées, nous nous représentons les choses me existantes indépendamment de no- perception; alors juger n'est pas seule- t appercevoir le rapport de l'attribut le sujet, c'est encore affirmer que ce port existe. Ainsi, quand nous avons cette proposition, *cet arbre est grand*,

nous n'avons pas seulement voulu di
que nous appercevons l'idée *d'arbre* a
l'idée de *grandeur*; nous avons enc
voulu affirmer que la qualité de *grand*
existe en effet avec les autres qualités
constituent l'arbre.

Voilà donc le jugement, qui, après a
été une simple perception, devient a
mation; et cette affirmation emporte
l'attribut existe dans le sujet.

Or le verbe *être* exprime cette affir
tion: il exprime donc encore la co-existe
de l'attribut avec le sujet; et, par co
quent, dans *Corneille est poëte*, la
existence de la qualité de poëte a
Corneille est tout ce que le verbe p
signifier. En effet, puisque nous ne par
des choses qu'autant qu'elles ont une e
tence, au moins dans notre esprit, il
se peut pas que le mot que nous choisi
pour prononcer nos jugemens, n'exp
pas cette existence. Or ce mot est le v
Si nous nous bornions à ne voir, dan
verbe, que la marque de l'affirmati
nous serions embarrassés à expliquer
propositions négatives, puisque nous

ns l'affirmation dans toutes. Mais lors-
on a dit que le verbe signifie la co-exis-
ce, une proposition est affirmative, si
affirme que le sujet et l'attribut co-
stent; et elle est négative, si elle affirme
ils ne co-existent pas. Il suffit, pour la
re négative, de joindre au verbe les
s de la négation : *Corneille n'étoit
géomètre.*

Il ne faut que des substantifs pour nom- Les élémens du discours se réduisent à quatre espèces de mots.
tous les objets dont nous pouvons
ler : il ne faut que des adjectifs pour
exprimer toutes les qualités : il ne faut
des prépositions pour en indiquer les
ports : enfin il ne faut que le seul verbe
, pour prononcer tous nos jugemens.
s n'avons donc pas, rigoureusement
ant, besoin d'autres mots, et, par con-
ent, tous les élémens du discours se
isent à ces quatre espèces.

Mais les hommes, dans la vue d'abréger, Verbes adjectifs. Verbe substantif.
imaginé d'exprimer souvent, par un
mot, l'idée du verbe *être* réunie avec
d'un adjectif; et ils ont dit, par
mple, *vivre*, *aimer*, *étudier*, pour
vivant, *être aimant*, *être étudiant*.

Ces verbes se nomment *verbes adje*
pour les distinguer du verbe *être*
nomme *verbe substantif.* Nous
traiter des uns et des autres.

Il ne faut pas confondre le verbe substantif avec le verbe *être* pris dans le sens d'*exister*.

Il ne faut pas confondre le verbe
tantif avec le verbe *être*, pris dans le
d'exister. Quand on dit qu'une chose e
on veut dire qu'elle est réellement exis
En pareil cas, on peut se servir du
être, et on dira fort bien : *Corneille*
du temps de Racine, c'est-à-dire,
toit.

Mais quand je dis, *Corneille est p*
il ne s'agit pas d'une existence réelle,
que Corneille n'existe plus ; et cepe
cette proposition est aussi vraie, qu
vivant de Corneille : peut-être l'es
plus encore. La co-existence de *Cor*
et de *poëte* n'est donc qu'une vue d
prit, qui ne songe point si Corneil
ou ne vit pas, mais qui voit *Cornei*
poëte comme deux idées co-existant

Les verbes expriment avec différens rapports.

Les verbes expriment avec différen
ports. Rapport à la personne : *je p*
vous parlez ; rapport au nombre, *je p*
nous parlons, rapport au tems, *je p*

parlai. L'usage vous a appris qu'ils sont, et effet, susceptibles de différentes varia-ns; c'est ce dont nous traiterons dans seconde partie de cette grammaire. Je veux observer ici que les autres acces-es qui peuvent accompagner le verbe. Quand je dis, *Corneille fit,* on deman-, quoi ? Voir. Mais encore que fit-il ? La raison. Pour abréger, je considé-i *fit voir* comme un seul verbe, parce des deux il ne résulte qu'une seule idée pourroit être rendue par un seul mot, *ntra.* Je conviens que *faire voir* et *ntrer,* ne sont pas exactement syno-nes; mais, dans ce moment, mon objet demande pas que nous cherchions en ces expressions diffèrent; il suffit que puissions les considérer, chacune éga-ent, comme un seul verbe.

Le rapport du verbe à l'objet est marqué par la place.

ans *Corneille fit voir la raison,* j'ap- *la raison* l'objet du verbe *fit voir.* quoi il faut remarquer que tous les s n'ont pas un objet, tel est *marcher,* u'avec ceux qui en ont, nous ne l'ex-ons pas toujours. Nous disons, par ple, *il monte, il descend;* mais quand

nous ne l'exprimons pas, il s'offre c
dant à l'esprit un objet quelconqu
quelquefois la circonstance l'indiqu
même. *Il monte*, l'objet sera, par exe
l'escalier, la montagne.

L'objet peut donc être sous-ent
Mais, quand il est exprimé, à quoi
connoît-on? à la place qu'il occupe.
n'avons pas d'autre moyen pour ma
le rapport qu'il a avec le verbe; et c
quoi vous jugez que *la raison* est l
de *fit voir.*

Nous disons également *parler af*
et *parler d'affaires*, par où il par
que l'objet du verbe *parler*, peut êtr
cédé d'une préposition. Mais *parler*
faires, est une phrase elliptique,
laquelle l'objet du verbe est sous-ent
Pour remplir l'ellipse, il faudroit
parler, entre autres choses, choses
faires; et alors on reconnoîtroit que
est l'objet de *parler*. Pour se conva
qu'il faut ainsi remplir l'ellipse, il
de considérer que *parler affaires*,
en faire son unique objet; au lieu
parler d'affaires n'exclut pas tout

dont on voudroit parler par occa-

qui Corneille fit-il voir la raison? *à spectateurs qui jusqu'alors..... des tateurs* est le terme de *fit voir*, et son ort se marque par une préposition, *à*. à fit-il voir la raison? *Sur la scène.* port au lieu, marqué par une prépo- tion, *sur.*

uand fit-il voir la raison? *Dans cette nce, dans ce cahos.....* rapport au s, marqué par une préposition, *dans.* u'avoit-il fait auparavant? *Après avoir ché le bon chemin, et.....* rapport de ion du verbe à une autre action qui précédée, marqué par une préposition, *ès.*

omment Corneille étoit-il alors? *ins- d'un génie extraordinaire, et aidé la lecture des anciens:* rapport du e à l'état du sujet, et ce rapport est ué par des adjectifs qui modifient eille.

s accessoires appartiennent au nom, rapportent en même temps à l'attri- ue le verbe exprime. Car il ne suffit

Les autres rapports se marquent par des prépositions.

pas, Monseigneur, de donner au
d'une proposition, des modificatio
lui conviennent : il y a, parmi ces
fications mêmes, un choix à faire
faut donner la préférence à celles q
le plus grand rapport avec l'action
autre accessoire seroit faux, louche
moins inutile. C'est ce dont nou
terons plus particulièrement dans
d'écrire.

Comment Corneille a-t-il fait voir
son ? *en accordant heureusement la*
semblance et le merveilleux : rapp
moyen ou à la manière marqué p
préposition, *en*; préposition qu'on pe
primer, parce qu'elle se supplée.

Pourquoi a-t-il fait voir la raison
acquérir de la gloire : rapport au
ou à la fin, marqué par une prépo
pour.

Enfin, par qui la raison a-t-e
montrée ? Par Corneille : rapport à la
marquée par une préposition *par*. I
néral, autant on peut faire de questio
un verbe, autant il peut avoir d'acce
différens; et si on excepte l'objet, d

ort est toujours marqué par la place
e, celui des autres accessoires est tou-
s indiqué par une préposition énoncée
ous-entendue. Vous pourrez encore re-
quer que ces exemples confirment ce
nous avons dit, que les prépositions
, par leur nature, destinées à indiquer
econd terme d'un rapport.

e viens de dire que les prépositions sont ncées ou sous-entendues : c'est qu'en ef- on les omet souvent, et ces omissions t fréquentes dans toutes les langues. lquefois même nous omettons le verbe, on regarde, avec raison, comme le prin- al mot du discours, et sans lequel il ible que nous ne puissions pas pronon- un jugement. Je vous ai fait remarquer ieurs de ces ellipses dans le passage de ine. Si j'y ai suppléé, pour vous rendre n de la phrase, vous sentez que celui lit, n'a rien à suppléer ; car vous voyez les idées qui sont exprimées, enve- ent celles qui ne le sont pas. En , quand nous décomposons notre pen- c'est, en quelque sorte, malgré nous, et e que nous y sommes forcés. Nous

Les ellipses sont fréquentes dans toutes les langues.

voudrions, s'il étoit possible, la présen
ter tout-à-la fois, et en conséquence no
omettons tous les mots qu'il est inutile d
prononcer. Ce tour plaît, par sa précision
à celui qui lit, parce qu'il lui présente plu
sieurs idées, comme elles sont naturelle
ment dans l'esprit, c'est-à-dire, toutes en
semble.

De tous les accessoires du verbe, les uns appartiennent proprement au verbe substantif *être*, les autres appartiennent plus particulièrement aux adjectifs dont on a fait des verbes.

En résumant ce que nous avons dit da
ce chapitre, il en résulte que les accessoir
dont un verbe peut être susceptible, so
l'objet, le terme, les circonstances d
temps, celles de lieu, une action que su
pose celle que le verbe exprime, le moy
ou la manière, la cause, la fin ou le mo
Parmi ces accessoires, les uns appartienn
proprement au verbe *être*, telles sont
circonstances de temps et de lieu : l
autres appartiennent plus particulièrem
aux verbes adjectifs, ou plutôt aux ad
tifs dont on a fait des verbes. Un exem
suffira pour vous rendre la chose sensib
*Il aimoit dans ce temps-là l'étude a
passion.* Substituez au verbe *aimoit*,
élémens dont il est l'équivalent : vous
rez, *il étoit dans ce temps-là aimant a*

on l'étude. Or, dans cette phrase, il
ident que *dans ce temps-là* modifie
et qu'*avec passion* est un acces-
de l'adjectif *aimant.*

us avons vu le discours se décomposer
férentes parties. Nous y avons décou-
les propositions principales, subor-
es, incidentes, simples, composées.
avons trouvé dans ces propositions,
oms substantifs, des adjectifs, des
sitions et des verbes. Nous avons ob-
les différens accessoires dont le sujet,
be et l'attribut peuvent être modi-
t nous avons remarqué tous les signes
on se sert pour exprimer toute espèce
s et toute espèce de rapports. Voilà
le discours réduit à ses vrais élémens,
us en avons achevé l'analyse.

Le discours réduit à ses vrais élémens.

ais, Monseigneur, vous avez vu que
ommes, pour abréger, ont imaginé
erbes adjectifs. Or ces verbes qu'on
pour des élémens, n'en sont pas. Ce
des expressions composées, équiva-
s à plusieurs élémens. Il y a encore
tres expressions de cette espèce. Nous
llons traiter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

De quelques expressions qu'on mises parmi les élémens du di cours, et qui, simples en app rence, sont, dans le vrai, expressions composées équival tes à plusieurs élémens.

Mots qui ne doivent pas être mis parmi les élémens du discours.

UNE expression qui paroît simple, pa qu'elle est formée d'un seul mot, composée, lorsqu'elle équivaut à plusie élémens. De ce nombre sont l'adverbe, pronom et la conjonction. En effet, M seigneur, si vous jugez de la nature mots, par les idées dont ils sont les sig vous reconnoîtrez que ceux-là ne doiv pas être mis parmi les élémens du disco

L'adverbe.

L'adverbe est une expression abré qui équivaut à un nom précédé d préposition. On dit *sagement* pour *a sagesse*, *plus* pour *en quantité su rieure*, *moins* pour *en quantité in rieure*, *beaucoup* pour *en grande qu*

té, peu pour *en petite quantité, autant* our *en quantité égale. Sagement, plus, oins, beaucoup, peu, autant,* sont des verbes. Ces exemples suffisent.

Le pronom est une expression plus égée encore. Il équivaut quelquefois à e phrase entière; car il tient la place n nom qu'on ne veut pas répéter, et tous les accessoires dont on l'a modifié. *fais beaucoup de cas de l'homme dont us me parlez et que vous aimez : je le rai incessamment. Le* est un pronom i est employé pour éviter la répétition *l'homme dont vous me parlez et que us aimez.* Le pronom.

Nous traiterons plus particulièrement de dverbe et du pronom dans la seconde tie de cet ouvrage. Je ne voulois, pour présent, que vous en faire connoître la ure. Les conjonctions, plus difficiles à liquer, demandent que nous nous rap- lions quelques observations que nous ns faites. La conjonction.

Nous avons vu comment, dans un période dans une phrase dont le sens est fini, tes les propositions et tous les mots se

lient pour représenter successivement l
idées dans les rapports qu'elles ont e
elles. Or il est encore nécessaire de l
les unes aux autres, ces phrases et
périodes.

Pour cet effet, Racine divise sa pe
en trois principales parties, qu'il dével
successivement dans trois alinéa. D
sorte, il les distingue, et cependant il le
parce qu'il les met chacune à leur p
L'ordre est donc la meilleure manièr
lier les parties d'un discours, et on
sauroit suppléer par aucun autre moy

Mais, quoique l'ordre les lie, on
quelquefois prononcer davantage la
son; et c'est en effet ce que vouloit Ra
lorsqu'il a commencé son second alinéa
ces mots : *dans cette enfance, ou,*
mieux dire, dans ce chaos du p
dramatique parmi nous..... Or re
quez, Monseigneur, que ces expressio
font que présenter, avec de nouveau
cessoires, la pensée qu'il a expliquée d
premier alinéa; mais elles la présenten
brièvement. Par-là elles la rapproc
davantage de celle qui doit être expli

, dit autrefois *que est* pour *qui est*, il en ésultera que, pour avoir la conjonction *que*, il n'a fallu que prendre l'habitude d'omettre quelques mots. Je présume en effet que c'est ainsi que toutes les conjonctions ont été trouvées.

Nous avons, Monseigneur, achevé la première partie de notre ouvrage : nous allons, dans la seconde, observer les élémens du discours, et apprendre l'usage que nous en devons faire.

SECONDE PARTIE.

Des élémens du Discours.

Principes qui ont été prouvés dans la première partie de cet ouvrage.

Nous avons remarqué, Monseigneur, que la vue est confuse, lorsque nous voulons voir en même temps tous les objets qui nous frappent les yeux ; et qu'elle devient distincte, lorsque nous regardons les objets les uns après les autres. Or la vue de l'esprit est comme la vue du corps ; et nous avons reconnu que nos pensées sont naturellement des tableaux confus dont nous ne distinguons les parties qu'autant que nous apprenons l'art de faire succéder, avec ordre les unes aux autres, les idées qui s'offroient à nous toutes ensemble.

Cet art a commencé avec les langues ; et, comme elles, il s'est perfectionné lentement. C'est pourquoi nous les avons regardées comme autant de méthodes analytiques plus ou moins parfaites. Nous

autrefois *que est* pour *qui est*, il en
ltera que, pour avoir la conjonction
, il n'a fallu que prendre l'habitude
ettre quelques mots. Je présume en
que c'est ainsi que toutes les conjonc-
s ont été trouvées.

ous avons, Monseigneur, achevé la
ière partie de notre ouvrage : nous
s, dans la seconde, observer les élémens
iscours, et apprendre l'usage que nous
devons faire.

CHAPITRE I.

Des Noms substantifs.

Ce qu'on entend par le mot *substance.*

LES qualités, que nous démêlons dans les objets, paroissent se réunir hors de nous sur chacun d'eux; et nous ne pouvons en appercevoir quelques-unes, qu'aussitôt nous ne soyons portés à imaginer quelque chose qui est dessous, et qui leur sert de soutien; en conséquence, nous donnons à ce quelque chose le nom de *substance*, de *stare sub*, être dessous.

Quand on a voulu pénétrer plus avant dans la nature de ce qu'on appelle substance, on n'a saisi que des fantômes. Nous nous bornerons à la signification du mot, persuadés que ceux qui ont nommé substance, n'ont prétendu désigner que le soutien des qualités; soutien qu'ils n'auroient nommé autrement, s'ils avoient pu l'appercevoir, en lui-même, tel qu'il est. Les philosophes, qui sont venus ensuite, ont cru voir ce quelque chose que nous

ous représentons, et ils n'ont rien vu.

De *substance* on a fait *substantif*, pour désigner, en général, tout nom de ubstance. *Substantif* vient de *substance.*

Nous ne voyons que des individus. Si urs qualités viennent à notre connois- nce par les sens, nous nommons ces in- idus *substances corporelles* ou *corps*; nous les nommons *substances spiri- elles* ou *esprits*, si leurs qualités, de ture à ne pouvoir faire impression sur organes, ne sont connues que par la lexion. *Corps* et *esprits* sont donc des ms substantifs, parce qu'ils signifient substances. Il se dit proprement des noms de substance.

Mais comme les qualités qui modifient individus corporels ou spirituels sont -mêmes susceptibles de différentes mo- cations, notre esprit, qui les saisit sous point de vue, les voit exister sous tres qualités qui les modifient; et sitôt il met leurs noms dans la classe substantifs, parce qu'il y a mis ceux substances. C'est de la sorte que nous ndons la signification des mots. *Être sous* est ici l'idée commune sur la- elle nous fondons toute l'analogie; et, Il se dit par extension des noms de qualités.

d'après cette idée, le mot *vertu*, p
exemple, est regardé comme un no
substantif.

Deux sortes de substantifs.

Voilà donc deux sortes de substanti
Les uns sont des noms de substance, au
quels cette dénomination appartient p
prement : tels sont *maison*, *arbre*, *che*
Les autres sont des noms de qualités a
quels cette dénomination n'appartient q
par extension : tels sont *sagesse*, *probi*
courage; ceux-ci se nomment *abstrai*
parce que ces qualités existent dans no
esprit, comme séparées de tout objet.

Les substantifs, plus ou moins généraux, font différentes classes des objets.

Si nous n'avions, pour substantifs, q
des noms propres, il les faudroit mul
plier sans fin. Les mots, dont la multitu
surchargeroit la mémoire, ne mettroie
aucun ordre dans les objets de nos co
noissances, ni par conséquent dans n
idées, et tous nos discours seroient da
la plus grande confusion. On a donc clas
les objets; et les substantifs, qui étoie
des noms propres, sont devenus des no
communs, lorsqu'on a remarqué des cho
qui ressembloient à celles qu'on avoit dé
nommées.

[illegible], comme nous l'avons vu

'établit entre les substantifs une su-
ıation qui rend les uns plus géné-
c'est-à-dire, communs à un plus
nombre d'individus, et les autres
; généraux, c'est-à-dire, communs
plus petit nombre. Cette subordina-
ɛst sensible dans *animal, quadru-*
, *chien, barbet.*

même subordination s'établit néces-
nent entre les choses nommées, et il
rme des classes que nous nommons
:s, si elles sont plus générales ; et
:es, si elles le sont moins. *Animal*
n genre par rapport à *quadrupède*,
u, poisson; et *quadrupède, oiseau,*
on, sont des espèces d'animaux.

ıns les exemples que je viens d'ap- Fondement de la distinction des classes.
r, vous voyez, Monseigneur, que la
ıction des classes a pour fondement
fférente conformation que nous re-
uons dans les objets. Nous ne consi-
s alors que le physique des choses ;
il y a encore des rapports sous les-
nous pouvons considérer les objets
ressemblent par la conformation.
d'après ces rapports que, dans les
és civiles, les hommes se distribuent

par classes, suivant la naissance, l
ploi, les talens, le genre de vie; et
forme des nobles et des roturiers, des
gistrats et des militaires, des artisa
des laboureurs, etc.

Nous sommes également fondés à di
buer par classes les qualités des objet
c'est pourquoi nous distinguons différ
espèces de figures, de couleurs, de v
de courage, etc.

En multipliant trop les classes, on confondroit tout.

Vous comprenez, Monseigneur,
nous pourrions multiplier les classes
fin; car si nous observions bien les i
vidus que nous avons compris dans
même espèce, nous remarquerions
eux des différences, d'après lesquelles
serions fondés à créer de nouvelles cla
Mais il est évident que, si nous voul
toujours aller de subdivision en sub
sion, nous viendrions enfin à distin
autant de classes que d'individus. Il
auroit donc plus que des noms prop
et, par conséquent, nous retombe
dans la confusion que nous avions v
éviter, lorsque nous distinguions par cl
les objets de la nature.

Règle à suivre pour éviter cet inconvénient.

Vous voyez donc qu'il y auroit égale

la confusion, soit qu'on ne fît pas
z de classes, soit qu'on en fît trop.
r tenir un juste milieu, il suffiroit de
idérer que les classes n'ont été ima-
es qu'afin de mettre de l'ordre dans
connoissances : alors on verroit qu'il
ut plus faire de subdivisions, lorsqu'on
z subdivisé pour répandre la lumière;
lieu de créer de nouvelles classes,
ejetteroit celles qui sont inutiles, et
ne font que surcharger la mémoire.
, parce qu'on est prévenu que les
es sont dans la nature, où cependant
y a que des individus, on croit qu'à
de subdiviser, on en connoîtra mieux
hoses, et on subdivise à l'infini. Voilà
faut de la plupart des livres élémen-
, et la principale cause de l'obscurité
règne dans les écrits des philosophes.
n voit un exemple sensible de cet abus
les idées abstraites que nous dési-
s par des noms substantifs. C'est ici
out que les langues sont défectueuses.
hommes, trop peu éclairés lorsqu'ils
enté, pour la première fois, de classer
idées abstraites, ont si mal com-

mencé, qu'il ne leur a plus été pc
de les distribuer dans l'ordre le plu
ple ; et les philosophes ont fait de
efforts pour dissiper les ténèbres,
qu'ils n'ont pas su remonter à la cai
cet abus. On doit leur savoir quelq
lorsqu'ils ne les ont pas augmentées

Quoique vous n'en sachiez pas e
assez, Monseigneur, pour compr
jusqu'où l'on peut porter l'abus des t
abstraits, j'en ai assez dit pour vous
concevoir qu'autant ils sont nécess
autant il faut craindre de les trop n
plier. Nous aurons, dans le cours d
études, plus d'une occasion de rema
combien on en abuse ; il me suffit,
le présent, de vous avoir fait com
que le propre des noms substantifs
classer les choses qui viennent à notr
noissance, et qu'ils ne sont utiles c
tant que nous savons fixer convenabl
le nombre des classes.

CHAPITRE II.

Des Adjectifs.

Quelle est la nature des noms adjectifs qui développent ou qui expliquent une idée.

Homme, *vertu* sont deux substantifs nt les idées existent, dans notre esprit, cune séparément. Celui-là est le soutien n certain nombre de qualités; celui-ci le soutien d un autre nombre, et ils se modifient point.

Mais si je dis *homme vertueux*, cette me du discours fait aussitôt évanouir n des deux soutiens, et elle réunit, dans substantif *homme*, toutes les qualités nprises dans le substantif *vertu*.

En comparant ces mots *vertueux* et *rtu*, vous concevez donc, Monseigneur, quoi les adjectifs diffèrent des substan-; c'est que les substantifs expriment ut-à-la fois certaines qualités et le sou-n sur lequel nous les réunissons : les jectifs, au contraire, n'expriment que rtaines qualités, et nous avons besoin les joindre à des substantifs pour

trouver le soutien que ces qualités d
modifier.

Nous avons remarqué, dans la pre
partie de cette grammaire, que les
tifs modifient, en général, de deu
nières ; les uns développent l'idée qu
voulons exprimer par un substantif,
y ajoutent quelques accessoires : t
vertueux dans *homme vertueux*. I
tion que nous venons de donner de l'
tif, convient à tous les adjectifs de
espèce.

Quelle est la nature des adjectifs qui déterminent une idée.

Il y en a d'autres qui, laissant au
tantif la signification qu'il a, n'y ajo
aucun nouveau développement, et
conséquent, aucun accessoire. Ils se
nent à faire connoître si nous prenc
signification d'un substantif dans tout
étendue, ou si nous la restreignons ;
pourquoi j'ai dit qu'ils modifient en
terminant.

Dans *l'homme*, l'adjectif *le* me
considérer l'idée d'*homme* dans tou
généralité, et comme étant commu
tous les individus. Dans *tout hom*
l'adjectif *tout* me fait considérer les

; pris distributivement ; et dans *tous* *ommes*, les adjectifs *tous les* me considérer les individus pris col- *'ement*. Ces adjectifs déterminent dans quelle étendue nous voulons ı prenne la signification du substantif *ne*.

:s adjectifs *mon*, *ton*, *son*, *notre*, *'*, etc., déterminent également ; ils ntent un rapport d'appartenance ; et ɔus faisant considérer, sous ce rap- une idée générale, ils la restreignent ɔint de la rendre individuelle. *Mon 'l*.

aque, *plusieurs*, *un*, *deux*, *trois*, *'er*, *second*, etc., offrent les indivi- ɔus d'autres rapports, et déterminent, ɔnséquent, la signification des subs- s auxquels on les joint. D'après ces ɔles, qui vous font voir comment déterminons différemment la signifi- ı des substantifs, il vous sera facile ɔonnoître tous les adjectifs que nous ɔyons à cet usage.

Adjectifs absolus et adjectifs relatifs.

juger des adjectifs par les qualités ous remarquons dans les objets, nous

en pouvons distinguer de deux sortes adjectifs absolus et des adjectifs rela

Quand nous disons qu'un homm grand, l'idée de *grandeur* n'est que d comparaison que nous faisons de cet h avec les autres ; et le même homm nous jugeons grand aujourd'hui, n jugerions petit, si les hommes avoien munément six à sept pieds. Les q que nous observons dans les objets, e séquence d'une comparaison, se non *relatives*. *Grand* et *petit* sont do adjectifs relatifs.

Au contraire, si les qualités que remarquons dans les choses paroisse appartenir, indépendamment de tout paraison de notre part, nous les non absolues : telles sont, dans les corp tendue, la solidité, la figure, la mo la divisibilité, etc.; *étendu*, *solide ré*, *mobile*, *divisible*, sont donc d jectifs absolus.

Dans notre esprit, toutes les qualités des choses sont relatives.

Les qualités relatives sont donc e grand nombre qu'on ne pense. *Éga gal*, *meilleur*, *pire*, *bon*, *méchant blable*, *différent*, *brave*, *savant*,

t, prudent, téméraire, etc. Tous ces érens adjectifs expriment des qualités t on ne juge que parce qu'on a fait des nparaisons.

A la rigueur, on pourroit dire que, dans re esprit, toutes les qualités des choses it relatives. Comme nous n'acquérons s connoissances qu'autant que nous comons, il ne nous est pas possible de conérer des qualités comme absolues; nous voyons toujours dans les rapports qu'elles t avec des qualités contraires. Nous juons, par exemple, de la mobilité par mparaison avec une chose qui est en re, de la solidité par comparaison avec e chose qui est fluide, etc.

Vous me demanderez peut-être, Mongneur, comment se forment les substans et les adjectifs; c'est ce que l'usage us a appris; vous en feriez vous-même besoin. Cependant il n'y a point de gles générales pour la formation de ces ots, et on les reconnoît moins aux sons ont on les forme, qu'à la manière dont s sont employés. Par exemple, vous reonnoissez facilement des substantifs dans

Il n'y a point de règle générale pour la formation des substantifs et des adjectifs.

CHAPITRE III.

Des Nombres.

Nombre singulier. Nombre pluriel.

ES noms généraux se disent d'une seule
se ou de plusieurs. Dans le premier cas,
ont au nombre singulier ; dans le se-
d, ils sont au pluriel ; et cette différence
emarque par la terminaison.

Les noms propres n'ont point de nombre pluriel.

e dis *les noms généraux ;* car les noms
res emportent l'unité, et sont toujours
nombre singulier. C'est figurément
n dit *les Césars, les Turennes*, et
on les généralise.

Ni les noms des métaux.

ans la classe des noms propres, il faut
re les noms des métaux : *or, argent,*
ignifient chacune une substance, qui,
ue composée de parties, est regardée
ée une masse individuelle. On ne les
donc jamais au pluriel. Il est vrai
fers ; mais ce mot se dit
val, ou on l'emploie
s.

Autre noms qui n'ont pas les deux nombres.

habituelles, telles
leur, le courage,

n'ont point de pluriel ; il en est de mê de plusieurs idées que l'esprit est naturell ment porté à regarder comme singulière *faim*, *soif*, *sommeil*, *sang*. Quelqu mots n'ont point de singulier : *matine nones*, *vêpres*, *ténèbres*, *pleurs*, *gens*, e Sur-tout cela il faut consulter l'usage.

Marque du nombre pluriel.

La marque du pluriel n'est pas touj la même. La règle la plus générale est terminer les noms par une *s* ou par une *Père*, *mère*, *bonté*, *vertu*, *etc.*, prenn une *s*, *pères*, *mères*, *bontés*, *vertus*.

Ceux qui, au singulier, finissent en *a eau*, *feu*, prennent une *x* ; écrivez d *bateaux*, *feux*.

L'usage vous instruira, ou plutôt il v a déjà instruit des autres terminaisons les noms prennent au pluriel, et il se inutile de vous arrêter sur ces détails. vous ferai seulement remarquer que deux nombres sont semblables dans t les noms qui finissent au singulier une *s*, un *z*, ou un *x*, *nez*, *voix*, *fil*

Il y a des langues qui ont un duel.

Toutes les langues ont plusieurs nomb Le grec a même un duel ; c'est-à-dire, u terminaison particulière pour les noms

ıent à deux choses. L'hébreu en a
ı, mais seulement pour les choses
; comme les yeux, les mains.

qu'on emploie un substantif au sin- ¶ L'adjectif se met au même nombre que le substantif.
ou au pluriel, suivant qu'on parle
hose ou de plusieurs, il étoit na-
: mettre l'adjectif au même nombre
substantif, afin de marquer plus
ment le rapport de l'un à l'autre.
onc dit : *un homme prudent, des*
ux habiles. Cette règle ne souffre
l'exceptions.

CHAPITRE IV.

Des Genres.

Etymologie du mot genre.

GENRE vient de *generare*, qui sign engendrer; et quand on a dit qu'une ch est d'un genre, on a voulu dire qu'elle été engendrée dans une certaine cla Il y a deux genres; le masculin et le minin.

Fondement de la distinction des noms en deux genres.

C'est la distinction des deux sexes a été le premier motif de la distinction choses en deux genres; et pour marq cette différence jusque dans les noms, leur a donné des terminaisons différen suivant la différence des sexes, telles *lion*, *lionne*, *chien*, *chienne*. En co quence, on a dit: les noms, ainsi que sexes, sont de deux genres.

Si, en parlant des animaux, la di rence du masculin et du féminin a fondement dans la différence des sexes seroit souvent fondé à distinguer les n des plantes en deux genres; car les n ralistes ont remarqué qu'il y a des pla

les et des plantes femelles. Mais l'usage
trop ignorant de ces choses pour y
ir égard.

Comment on a souvent oublié ce qui a servi de fondement à la distinction des deux genres.

On a même souvent oublié tout-à-fait
qui avoit donné lieu à la distinction des
ux genres, et on a distribué des noms
sculins et des noms féminins, sans faire
cune attention au sexe des animaux. Par-
un mot, d'un seul genre, a servi à dis-
guer tous les individus d'une espèce,
t mâles que femelles : tels sont *per-
ix, lièvre, carpe, brochet.*

La raison de cet usage, c'est que les
mmes n'observent qu'autant qu'ils ont
oin d'observer. N'ayant donc pas senti
nécessité de distinguer toujours les ani-
ux par le sexe, ils n'ont pas imaginé
voir toujours deux noms différens, l'un
r les mâles, l'autre pour les femelles.

Comment les deux genres ont été distingués par la terminaison des noms.

Cependant la distinction des genres étant
fois établie, on l'a étendue à tous les
ns. Quelques-uns avoient été terminés
éremment, suivant la différence des
es. C'en fut assez pour voir le masculin
s certaines terminaisons, et le féminin
s d'autres.

n au pluriel ; *de folles amours :* on
u masculin, *un comté, un duché ;*
ı féminin, *une comté pairie, une*
é pairie. On dit encore *de bonnes*
· et *des gens malheureux :* par où
voyez que le substantif *gens* est fé-
n, lorsqu'il est précédé d'un adjectif,
ı'il est masculin lorsqu'il en est suivi.

Les adjectifs sont toujours des deux genres.

i la plupart des substantifs sont tou-
; de l'un et de l'autre genre, les ad-
fs, au contraire, peuvent toujours être
leux ; et on leur donne l'un ou l'autre,
ınt le genre des substantifs auxquels
:s joint : *un lion furieux, une lionne*
:use. Par ce moyen on indique plus
iblement le substantif que l'adjectif
ifie.

Marque du genre féminin dans les adjectifs.

es adjectifs, terminés au masculin par
muet, ne changent point leur termi-
ın au féminin : *sage, aimable, hon-*
, sont des deux genres.

ıns tout autre cas, ils prennent un *e*
à leur terminaison : *charmant char-*
e, grand grande, poli polie. Cette
est générale pour les adjectifs comme
les substantifs.

Variations qu'on remarque dans la terminaison féminine.

Cependant la terminaison féminine of quelquefois de plus grandes altérations. P exemple, les substantifs, *parleur, cha teur, demandeur, défendeur, acteur, pr tecteur, fils, roi,* font au féminin, *parleu chanteuse, demanderesse, défendere actrice, protectrice, fille, reine.*

On remarque également de grandes riétés dans la terminaison féminine adjectifs. Quelquefois on redouble la c sonne finale, *bon bonne, cruel cruel gras grasse, gros grosse.* On dit, *folle, mol molle, vieil vieille, bel bel nouvel nouvelle :* terminaison qui par encore plus altérée, lorsqu'on la compa au masculin, *fou, mou, vieux, bea nouveau.* C'est ainsi qu'on prononce adjectifs, quand ils précèdent un subst tif qui commence par une consonne.

Dans les adjectifs terminés en *eux* en *oux,* on change l'*x* final en *se : h reux heureuse, jaloux. jalouse.* Qu aux plus grandes variations, com l'usage doit vous les apprendre, je n bornerai à vous les faire remarquer da quelques exemples : *blanc blanche, tu*

rque, bref brève, long longue, favori vorite, doux douce, faux fausse, nin benigne.

Des avantages des genres.

Quoique les genres aient l'avantage de évenir souvent les équivoques, il faut nvenir, avec M. Duclos, qu'ils ont l'in-nvénient de mettre trop d'uniformité s la terminaison des adjectifs, d'aug-nter le nombre de nos *e* muets, et de dre notre langue difficile à apprendre. langue angloise n'a point de genre r les noms; elle est en cela plus simple la nôtre.

te façon de parler vient
:rt des hommes étant la
, *les hommes pour la*
)portons l'adjectif *igno-*
nmes dont nous sommes
us oublions que le sujet
ɜt un substantif singulier

:tif modifie des substan- Les adjectifs n'ont point de genres, lorsqu'ils se rapportent à des substantifs de genre différent.
:nres, il ne change ordi-
naison que pour prendre
ıme et cette femme sont
prudens et non pas *pru-*
s, comme le pensent les
·ce que le masculin est
›uisqu'il n'y a pas plus
ire l'adjectif masculin
féminin, il est naturel
première forme, qui
a plu d'appeler *genre*

= la noblesse du genre
son, c'est que l'adjectif
ı féminin, lorsque, de
fs, celui qui le précède
:st de ce genre. On dit:

CHAPITRE V.

Observations sur la manière d on accorde, en genre et en n bre, les adjectifs avec les s tantifs.

Nous venons de dire, Monseign qu'un adjectif doit être au même gen au même nombre que le substantif modifie. Cette règle donne lieu à que observations.

Adjectif qu'on met au singulier, quoiqu'il se rapporte à deux substantifs.

Quand deux substantifs ont une sig cation fort approchante, on emploie v tiers l'adjectif au singulier : *une fon une fermeté admirable, une politess une cordialité affectée.*

Adjectif qu'on met au pluriel, quoiqu'il paroisse devoir se rapporter à un substantif singulier.

Il y a, au contraire, des occasion l'adjectif se met au pluriel, quoiq substantif, qu'il paroîtroit devoir modi soit au singulier. On dit, *la plupart hommes sont ignorans*, et on parl mal, si l'on disoit, *la plupart des hon est ignorante.*

La raison de cette façon de parler vient ce que *la plupart des hommes* étant la même chose que, *les hommes pour la plupart*, nous rapportons l'adjectif *ignorans* au pluriel *hommes* dont nous sommes occupés, et nous oublions que le sujet de la proposition est un substantif singulier féminin.

Les adjectifs n'ont point de genres, lorsqu'ils se rapportent à des substantifs de genre différent.

Lorsqu'un adjectif modifie des substantifs de différens genres, il ne change ordinairement sa terminaison que pour prendre le pluriel : *cet homme et cette femme sont prudens*. Si on dit *prudens* et non pas *prudentes*, ce n'est pas, comme le pensent les grammairiens, parce que le masculin est plus noble. Mais puisqu'il n'y a pas plus de raison pour faire l'adjectif masculin que pour le faire féminin, il est naturel que l'on lui laisse sa première forme, qui se trouve celle qu'il a plu d'appeler *genre masculin*.

Une preuve que la noblesse du genre n'est point une raison, c'est que l'adjectif se met toujours au féminin, lorsque, de plusieurs substantifs, celui qui le précède immédiatement, est de ce genre. On dit:

il a les pieds et la tête nue, et no
nus : il parle avec un goût et un
blesse charmante, et non pas *charm*
L'adjectif dégénère-t-il ici de sa nob
en prenant le genre féminin ?

Je dis donc que par l'habitude où
sommes d'accorder, en genre et en no
l'adjectif avec le substantif, nous s
choqués de lire *tête nus*, *noblesse*
mans. C'est pourquoi nous disons *n*
charmante au singulier et au fém
quoique ces adjectifs se rapportent à
substantifs de genre différent. Si
n'avions pas cette raison pour leur d
la terminaison féminine, nous les l
rions dans leur première forme. En
on dit, *mes pieds et ma tête sont n*
non pas *nue*; parce que dans cette pl
tête et *nus* étant séparés l'un de l'a
on ne pense plus à leur genre, et
borne à mettre l'adjectif au pluriel.

Ils n'ont point de genre, lorsqu'ils se rapportent à une idée qui n'a point de nom.

Souvent le substantif n'est point é
comme vous le voyez dans cette pl
il est dangereux, employé pour *il y*
danger : car *dangereux* est un adj
et nous prouverons que *il* en est un

Quand je dis donc *il est dangereux*, je
s qu'il y a quelque chose de sous-en-
du : c'est une idée à laquelle je ne puis
ner aucun nom, et qui cependant est
odifié par les adjectifs *il* et *dangereux*.
puisque nous nous sommes fait une habi-
e de ne donner des genres qu'aux noms,
te idée qui n'a point de nom, n'a donc
nt de genre, et par conséquent, *il* et
ngereux n'en ont pas davantage. J'éta-
rai donc pour règle, que les adjectifs
nt point de genre, lorqu'ils se rappor-
nt à une idée plutôt qu'à un nom. En
et, pourquoi juger qu'ils sont alors au
sculin? N'est-il pas plus exact de ne
r ici que leur première forme, qui,
tant par elle-même d'aucun genre, ne
ient masculine que par opposition à
autre forme que nous pouvons leur
e prendre, et que nous nommons fé-
nine?

CHAPITRE VI.

Du Verbe.

Etymologie du ot *verbe.*

D'APRÈS l'étymologie, *verbe* est la m chose que *mot* ou *parole*; et il paroî le verbe ne s'est approprié cette dén nation, que parce qu'on l'a regardé co le mot par excellence. Il est en effet l du discours, puisqu'il prononce tou jugemens.

Les observations le nous avons à ire sur les verbes nt communes au rbe substantif et ix verbes adjec- fs.

Le verbe *être* est proprement le et, à la rigueur, nous n'aurions pas b d'en avoir d'autre. Mais nous avon qu'il s'est introduit dans les langue mots qui sont tout-à-la fois verbes e jectifs : adjectifs, parce qu'ils expri un attribut; et verbes, parce qu'ils e ment encore la co-existence d'un att avec un sujet. Ce sont, comme nous l'a dit, des expressions abrégées, équival à deux élémens du discours. Dans ce pitre et les suivans, nous traiterons i tinctement des verbes adjectifs et du substantif *être*, parce que les observat

ue nous avons à faire, sont communes à utes les espèces de verbes.

On distingue dans les verbes la per- On distingue, dans les verbes, les personnes,
nne à qui l'on parle, *je suis*, *j'aime*; la rsonne qui parle, *tu es*, *tu aimes*; la personne dont on parle, *il est*, *il me* : voilà le singulier. Au pluriel, les rsonnes ont d'autres noms, et il se fait lque changement dans la terminaison s verbes. *Nous sommes*, *vous êtes*, *ils nt*, *nous aimons*, *vous aimez*, *ils ment.*

On distingue encore les tems, suivant Les tems,
'ils sont présens, passés ou futurs : *je is*, *je fus*, *je serai*, *j'aime*, *j'aimai*, *imerai.*

Les verbes prennent donc différentes mes, suivant qu'on parle à la première, a seconde, à la troisième personne; et vant qu'on parle au présent, au passé, futur. Or dans toutes ces formes, on irme la co-existence de l'attribut avec ujet.

Mais si j'affirme cette co-existence, Les modes.
sque je dis, *vous êtes tranquille*; je ne ffirme plus lorsque je dis, *sois tran-*

quille, je voudrois que vous fussiez t quille. Les verbes prennent donc en différentes formes, suivant la manière nous envisageons cette co-existence. sont ces formes qu'on appelle *modes*, synonyme de *manière*.

Nous allons traiter séparément des sonnes, des tems et des modes.

CHAPITRE VII.

Des noms des personnes considérés comme sujets d'une proposition.

La première personne n'a que deux noms; pour le singulier *je*, un autre pour le riel *nous*. La seconde en a deux au sinlier, *tu*, *vous;* et celui-ci est le même ır les deux nombres.

Noms de la première et de la seconde personne.

Sans doute, Monseigneur, on a, dans les mencemens, dit *tu* à tout le monde, lque fût le rang de celui à qui l'on loit. Dans la suite, nos pères barbares erviles imaginèrent de parler au pluriel ne seule personne, lorsqu'elle se faisoit pecter ou craindre : et *vous* devint le gage d'un esclave devant son maître. Il va de-là, que *tu* ne put plus se dire n parlant à ses esclaves, à ses valets, à un homme fort inférieur.

Usage de *tu* et de *vous*.

La familiarité qu'on prenoit avec ses inurs, on crut souvent la pouvoir prendre ses égaux, et l'usage introduisit le *tu*

d'égal à égal, sur-tout entre les ami
Cependant, parce qu'il est difficile de co
cilier la familiarité avec la politesse, deu
personnes qui se tutoyent dans le tête-
tête, ne croiront pas, par égard pour
public, devoir se tutoyer devant le mon
Les poëtes ont conservé le *tu*; et, en ve
cette licence a de la noblesse, parce qu
paroît s'égaler à son supérieur.

Les noms de la première et de la seconde personne sont de vrais substantifs.

Vous remarquerez que les noms de la p
mière et de la seconde personne exprim
bien mieux les vues de l'esprit, que ne
roient les noms propres. Ils expliquent c
rement, l'un la personne qui parle, l'au
la personne à qui on parle. Vous ne v
feriez plus entendre, si vous vous ne
miez, au lieu de dire *je;* et si, au lieu
dire *vous*, vous vouliez faire usage du
de celui à qui vous adresseriez la pa
Ces noms ne sont donc pas employés
place d'aucun autre, et ce sont des v
substantifs.

Les noms de la troisième personne sont différens, suivant les genres.

Les noms de la première et de la seco
personne sont toujours les mêmes, au m
culin comme au féminin: ceux de la t
sième sont différens, suivant les gen

dit *il* au masculin, au féminin *elle*, et *elles* au pluriel.

Du latin *ille, illa*, nous avons fait *il*, *le*, *la*, comme les italiens ont fait *egli, lo, ella*. Or en latin, *ille* est rement un adjectif exprimé ou sous-ndu. Il en est de même d'*il* en fran- et d'*egli* en italien. Quand, par exem-, après avoir parlé du pêcher, je dis, *t en fleurs, il* est alors pour *il pécher*: is, à consulter l'étymologie, *il* et *le* sont même chose ; c'est-à-dire, un adjectif détermine l'étendue qu'on donne au stantif *pécher*. Anciennement, nos pères ployèrent *il* pour *le;* et c'est encore ainsi les italiens parlent aujourd'hui : ils nt *il conte*, le comte.

Origine de *il*, *elle*. Ce sont de vrais adjectifs.

est donc prouvé qu'*il*, que nous pre- pour le nom de la troisième personne, n adjectif qui détermine un substan- ous-entendu. Ainsi, quand nous di-, *il parle, il chante*, nous suppléons bstantif qui a été nommé auparavant. lais, quoique nous soyons dans l'habi- de ne pas prononcer le substantif que jectif *il* modifie, nous nous le rappe-

Pourquoi on les a pris pour des noms mis à la place d'un autre.

lons cependant; et, en conséquence, adjectif paroît en prendre la place. Ne croyons, par exemple, que *il* est pour *pécher;* et nous sommes d'autant plus tés à le croire, que l'usage ne permet de dire *il pécher.* Voilà pourquoi on donné à cet adjectif le nom de prono c'est-à-dire, de mot mis pour un au Nous traiterons ailleurs des pronoms suffit, pour le présent, d'avoir consid *il* et *elle*, comme noms de la troisiè personne.

On, ainsi que l'*on*, nom de la troisième personne, est un substantif.

On, ainsi que l'*on*, est encore un n de la troisième personne. Ils viennent corruption; le premier d'*homme*, le sec de l'*homme*. Ce mot est un vrai substan il n'est mis à la place d'aucun nom : i se rapporte même à aucun, et il ne l rien à suppléer. En effet, dans *on j on* est le nom d'une idée qui existe l'esprit, comme celle de tout autre tantif : seulement cette idée est vagu si on dit *on*, c'est qu'on ne veut déte ner ni quelles sont les personnes qui jou ni quel en est le nombre.

Usage qu'on doit faire d'*on* et de *l'on*.

On est préférable à l'*on*, toutes les

n'occasionne pas une prononciation réable. Dites *et l'on, il faut que commence*, plutôt que *et on, il faut commence.*

CHAPITRE VIII.

Des Tems (1).

Chaque forme du verbe ajoute quelque accessoire à l'idée principale dont il est le signe.

CHAQUE forme qu'on fait prendre au verbe, ajoute quelque idée accessoire à l'idée principale dont il est le signe. Avoir de l'amitié ou de l'amour est, par exemple, l'idée principale que le verbe *aimer* signifie dans toutes ses variations, et chaque variation exprime ce sentiment avec différentes accessoires. Le présent est l'idée accessoire de la forme *j'aime;* le passé l'est de la forme *j'aimai*, et le futur, de la forme *j'aimerai.*

Trois époques d'après lesquelles on détermine le présent, le passé et le futur.

Le présent *j'aime* est simultané avec l'acte de la parole : le passé *j'aimai* est antérieur à cet acte ; et le futur *j'aimerai* lui est postérieur. Le moment où nous parlons est donc comme un point fixe, [illegible]

(1) Le système de M. Beauzée, sur les tems, [illegible] parut, au premier coup-d'œil, aussi solide qu'ingénieux. Cependant, après un mûr examen, je crus devoir l'abandonner. Mais les vues de ce grammairien m'ont donné des lumières, et j'ai refait ce chapitre.

pport auquel nous divisons le temps en dif-
ntes parties, que je nommerai *époques*.
Or on peut distinguer trois espèces d'é-
ques : l'époque actuelle, qui est le mo-
nt où nous parlons, des époques qui ne
t plus, et qu'on nomme antérieures; et
époques qu'on nomme postérieures,
ce qu'elles ne sont pas encore. Ainsi,
me l'idée d'actualité constitue le pré-
t, l'idée d'antériorité constitue le passé,
idée de postériorité constitue le futur.
Un verbe est donc au présent, lorsqu'il
rime un rapport de simultanéité avec
oque actuelle : il est au passé, lorsqu'il
rime un rapport de simultanéité avec
e époque antérieure; et il est au futur,
squ'il exprime un rapport de simulta-
té avec une époque postérieure. En un
ot, il est au passé, au présent, ou au
ur, suivant que l'époque avec laquelle il
rime un rapport de simultanéité, est
érieure, actuelle ou postérieure.

Il est vrai que ce qui est simultané avec
e époque, soit antérieure, soit posté-
ure, est présent par rapport à cette
oque. Mais si, en conséquence, on vou-

loit regarder, comme des présens, *j'ai* et *j'aimerai*, on confondroit tout : il auroit plus ni passé ni futur, puisque ce qui arrive est nécessairement simulta avec une époque quelconque.

Les époques auxquelles se rapportent les formes du passé pourront être déterminées ou indéterminées.

L'époque peut être déterminée ou in terminée. Quand je dis, *j'allois*, c forme marque une époque qui est dé minée par la suite du discours ou quelques circonstances. Par la suite discours, si je dis, *j'allois chez vous l qu'il m'est survenu une affaire*, et al l'époque est antérieure; par une circo tance si c'est au moment que je renco une personne, que je lui dis, *j'allois c vous*, et alors l'époque est actuelle.

Vous voyez donc, Monseigneur, *j'allois* peut être un passé ou un prés *j'ai été*, au contraire, est toujours un p et lorsque je me sers de cette form puis dire à mon choix, en déterminant époque, *j'ai été hier à Colorno ;* ou, en déterminer aucune, *j'ai été à Colo*

Ainsi, parce que l'action du verbe peut pas ne pas être simultanée à une épo quelconque, cette idée de simultanéité

ccessoire commun aux deux formes
is et *j'ai été :* mais ces deux formes
ent en ce qu'avec *j'allois* l'époque
cessairement déterminée, et elle est
ieure ou actuelle; au lieu qu'avec *j'ai*
lle est déterminée ou elle ne l'est
à notre choix, et elle est toujours
ieure.

s époques auxquelles se rapportent les
s du futur sont également déterminées,
déterminées. Quand je dis, *j'ache-*
cet ouvrage, j'ai la liberté de déter-
: une époque ou de n'en point dé-
ner. Mais si je disois, *j'aurai achevé*,
droit absolument déterminer une épo-
en ajoutant, *dans peu de tems, de-*
, quand vous reviendrez.

Il en est de même des époques, auxquelles se rapportent les formes du futur.

s deux futurs ont donc l'un et l'autre
pport de simultanéité à une époque
rieure. Mais avec *j'acheverai*, cette
ie peut être déterminée ou ne l'être
t avec *j'aurai achevé*, il faut néces-
nent qu'elle le soit.

poque actuelle ne sauroit être plus ou
s présente : car, ou elle est simultanée
e moment où je parle, ou elle ne l'est

Il n'y a qu'un présent dans les verbes.

pas. Si elle l'est, elle est présente : si e
ne l'est pas, elle est antérieure ou po
rieure; et par conséquent, passée ou fut
Il n'y a donc qu'une manière d'envis
le présent, et il n'y a aussi qu'un seul
sent dans chaque verbe, *j'aime*.

Il y a dans les verbes des passés plus ou moins passés, et des futurs plus ou moins futurs.

Il n'en est pas de même du passé e
futur. Nous pouvons les considérer l'u
l'autre sous différens points de vue. A
avons-nous des passés plus ou moins pa
et des futurs plus ou moins futurs, sui
que les époques sont elles-mêmes
ou moins antérieures, plus ou moins
térieures.

Différentes espèces de passés.

Je viens de faire, je faisois, je fis,
fait, j'avois fait, j'eus fait, j'ai eu
sont autant de passés différens. Ce
des passés, parce qu'ils ont un rappo
simultanéité avec une époque antéri
et ils sont différens, parce que l'ép
n'est pas la même pour tous.

Je viens de faire est un passé proch
il signifie, *il n'y a qu'un moment que*
fait.

Je faisois n'est ni prochain ni éloi
mais il devient l'un et l'autre par la

discours. *Il n'y a qu'un moment 'il faisoit beau, il faisoit chaud l'été nier.* Cette forme peut même devenir pression du présent : nous avons donné r exemple, *j'allois chez vous*, lors- on parle à une personne qu'on rencontre. L'époque, avec laquelle *je faisois* a un port de simultanéité, peut être consi- e comme une période où l'on est en- , ou comme une période où l'on n'est . Si l'on dit, *je travaillois aujourd'hui et ouvrage*, l'action du verbe se rap- e à une période où l'on est encore; et se rapporte à une période où l'on n'est ; si l'on dit, *je travaillois hier.*

Or, *je fis* et *j'ai fait*, qui diffèrent de *isois*, en ce qu'ils supposent tous deux antériorité plus ou moins éloignée, dif- nt l'un de l'autre en ce que le premier t d'une période où l'on n'est plus, *je hier;* et que le second se dit d'une pé- où l'on est encore, *j'ai fait au- d'hui.* Il est vrai qu'on peut dire, *j'ai hier;* mais on parleroit mal, si l'on t, *je fis aujourd'hui.*

e fis hier est antérieur à la période ac-

tuelle, qui est le jour où nous sommes : *j'ai fait aujourd'hui* est antérieur à l'époque actuelle, qui est l'acte de la parole. *J'avois fait, lorsqu'il arriva*, est antérieur à une époque qui est elle-même antérieure. Ce *j'avois fait* est antérieur à *arriva*, et *arriva* l'est à l'époque actuelle. Voilà ce qui distingue *j'avois fait* des passés précédens *je fis, j'ai fait.* A cette question, *soupâtes-vous hier de bonne heure?* on répondra *je soupai* ou *j'eus soupé à dix heures.* A celle-ci, *avez-vous soupé aujourd'hui de bonne heure?* on répondra, *j'ai soupé* ou *j'ai eu soupé à dix heures.*

Vous voyez, Monseigneur, par ces exemples, que *j'ai soupé*, comme *j'eus soupé*, se rapporte à une période qui est finie; que *j'ai soupé* comme *j'ai eu soupé*, se rapporte à une période qui dure encore. On dit, *j'eus soupé hier;* et on ne dit pas, *j'eus soupé aujourd'hui.*

Nous avons remarqué que le passé *j'ai fait*, se dit également d'une période dans laquelle on n'est plus, et d'une période dans laquelle on est encore : il n'en est pas de même du passé *j'ai eu fait.* C

rleroit mal, si l'on disoit, *j'ai eu fait* *er*, il faut dire, *j'eus fait*. Le passé *j'ai* *fait* ne s'emploie donc qu'en parlant une période qui n'est pas finie, *aujourhui, dès que j'ai eu soupé, je suis sorti; er, dès que j'eus soupé, je sortis.*

Quand on dit *je fis* ou *j'ai fait*, on dique l'époque où la chose se faisoit: and, au contraire, on dit *j'eus fait* ou *i eu fait*, on indique l'époque où la ose étoit faite; on distingue donc ces ux passés par les époques différentes aux- elles on les rapporte.

Voilà, je pense, tous les passés que sage autorise. Quelques grammairiens, anmoins, en ont encore imaginé deux tres. Comme on dit *j'ai eu fait*, ils ent, par analogie, *j'eus eu fait*, et *vois eu fait*. Mais je ne sais si l'on trou- roit des exemples de ces passés ailleurs e dans les grammaires.

Forme de passés que quelques grammairiens proposent, et que l'usage n'autorise pas.

On a été fondé à distinguer *j'ai fait* de *i eu fait*, puisque ces deux passés se pportent à des époques différentes: l'un dit du tems où l'on agissoit, et l'autre tems où l'on a fini d'agir.

Si l'on disoit, *aussitôt que j'eus e soupé, je sortis,* ou *j'avois eu soup quand il arriva,* le sens seroit exactemen le même que si l'on avait dit : *aussitô que j'eus soupé, je sortis, j'avois soup quand il arriva.* Or dès que ces deu passés, *j'eus eu fait* et *j'avois eu fait* n'expriment que ce qu'on auroit pu dire av les passés *j'eus fait* et *j'aurois fait,* i sont au moins tout-à-fait inutiles et on d les rejeter.

Différentes espèces de futurs.

Comme nous avons plusieurs passé nous avons aussi plusieurs futurs.

Je ferai a un rapport de simultané avec une époque postérieure. C'est d un futur. Il a cela de particulier, l'époque peut, à notre choix, être dét minée ou ne l'être pas : je puis dire *ferai,* sans ajouter quand; et je puis di *je ferai demain.*

J'aurai fait, au contraire, est un f dont il faut que l'époque soit détern On dira, par exemple, j'*aurai fait* q *vous arriverez.* Or *quand vous arr* détermine l'époque. *Vous voyez enc j'aurai fait* diffère *de je ferai,* en

erme deux rapports; un rapport de pos-
rité à l'époque actuelle, et un rapport
tériorité à une époque qui n'est pas
re. En effet, *j'aurai fait* est postérieur
acte de la parole, antérieur à *quand*
s arriverez.

nfin *je vais faire*, qui signifie, *je ferai*
s un moment, est un futur prochain.

Formes de futurs que quelques grammairiens proposent, et qu'on ne peut pas admettre.

l y a des grammairiens qui mettent
ni les futurs, les expressions suivantes:
dois faire, j'ai à faire. Pour juger si
t avec fondement, commençons par les
lyser.

i *je dois faire* signifioit, *il est de mon*
oir, je suis dans l'obligation, il est
dent que ce seroit un présent.

i, au contraire, je voulois dire qu'il est
été, que je ferai, ou que je ferai parce
je l'ai arrêté, il me paroîtroit plus
turel de regarder cette expression comme
uivalent de deux phrases, dont l'une
un futur, et l'autre un présent ou un
sé.

l est vrai que *je dois faire* paroît quel-
efois l'expression du futur. Par exemple,
e dis, *je crains le jugement que vous*

devez porter de mon ouvrage ; devez porter est pour *porterez*. Mais observons les accessoires qui distinguent ces deux tours.

Si je ne doute pas que vous ne portiez un jugement, je préférerai de dire, *je crains le jugement que vous porterez de mon ouvrage ;* et je dirai au contraire, *je crains le jugement que vous devez porter*, si je présume que votre jugement ne me sera pas favorable. *Porterez* a donc pour accessoire la persuasion où je suis que vous jugerez mon ouvrage ; et l'accessoire de *devez porter*, est la présomption où je suis que vous n'en jugerez pas favorablement. Or seroit-on fondé, d'après ces accessoires, à regarder ces expressions comme deux futurs différens? En effet, qu'est-ce qui constitue le futur? C'est un rapport de simultanéité avec une époque postérieure. On n'en peut donc admettre de plusieurs espèces, qu'autant que les époques avec lesquelles ils ont un rapport de simultanéité ne sont pas les mêmes. On les multiplieroit à l'infini, si on les distinguoit d'après tous les accessoires qui les peuvent accompagner.

J'ai à faire, signifie, *je ferai*, par

qu'il faut, parce qu'il convient que je fasse, parce que je me suis proposé de faire. Le rapport de simultanéité est donc le même avec cette expression qu'avec *je ferai*, et l'époque est la même encore. *J'ai à faire*, quoiqu'il soit accompagné d'accessoires qui lui sont particuliers, n'est donc pas un futur différent de *je ferai*. Il se pourroit même que cette expression ne fût pas un futur; et c'est ce qui arrive toutes les fois qu'elle signifie, *il me convient de faire, je me suis proposé de faire.*

CHAPITRE IX.

Des Modes.

Mode indicatif. Tous les tems, Monseigneur, que avons expliqué, affirment la coexister l'attribut avec le sujet. Or c'est d tems que les grammairiens ont f mode qu'ils nomment *indicatif.* Ra blons-les.

Présent. . . . . . *Je fai*

Passé, qui paroît quelquefois se confondre avec le présent, et qui se rapporte à une époque déterminée par la suite du discours, ou par quelque circonstance, ... *je fai*

Passés, qui se rapportent à une période où l'on n'est plus, il y en a deux : l'un marque plus particulièrement le temps où la chose se faisoit, . . *je fis*

L'autre marque le temps où la chose étoit faite, . . . *j'eus*

Passés qui se rapportent à une période où l'on est encore.

Il y en a également deux; et la différence entre eux est la même qu'entre les passés précédens. L'un indique donc le temps où la chose se faisoit, . *j'ai fait.*

Et l'autre celui où la chose étoit faite, ... *j'ai eu fait.*

Passé antérieur à une époque qui est elle-même antérieure à l'époque actuelle, . *j'avois fait.*

Futur dont l'époque peut être ou n'être pas déterminée, . *je ferai.*

Futur dont l'époque doit être déterminée, ... *j'aurai fait.*

En observant ces tems, vous voyez, Monseigneur, que l'affirmation se trouve dans tous. L'affirmation est donc l'accessoire qui caractérise le mode indicatif.

Impératif.

Mais si au lieu de dire *tu fais*, *vous faites*, je dis, *fais*, *faites*, l'affirmation disparoît, et la co-existence de l'attribut avec le sujet, n'est plus énoncée que comme devant être une suite de mon commandement. Cet accessoire, substitué au premier, a fait donner à cette forme le nom de *mode impératif.*

Fais, *faites*, paroissent au prése
parce que celui qui commande, sem
vouloir que la chose se fasse à l'inst
même. Cependant ce sont de vrais futu
puisqu'on ne peut obéir que postérieu
ment au commandement. Aussi comm
dons-nous avec les futurs de l'indicatif
feras, *vous ferez*.

Ayez fait, autre forme de l'impéra
est également un futur : *ayez fait*, *qu
j'arriverai*, est pour le fond, la m
chose que, *vous aurez fait*, *quand j
riverai*. Voilà tous les tems de ce mo
il n'a point de passé, et on voit qu'il
peut pas avoir.

Le futur de l'impératif n'est qu
simple commandement ; celui de l'i
catif, quand il est employé dans le m
sens, est un commandement plus posi
une volonté plus absolue dont on ne per
pas d'appeler. Si après avoir dit, *fai*
ou *ayez fait*, on ne paroissoit pas dis
à m'obéir, j'insisterois en disant *
ferez, *vous aurez fait*, et par-là je
clarerois que je ne veux ni excuse
retardement.

Je fais affirme, *fais* commande, *je* Mode conditionnel.
rois affirme aussi ; mais l'affirmation
'est pas positive, comme dans l'indicatif,
le est conditionnelle : *je ferois, si j'en vois le temps.* Cette condition est l'accessoire d'un mode que je nomme *conditionnel.*

La forme *je ferois* est un présent ou un
tur, suivant les circonstances du dis-
rs, et on peut l'employer, sans déter-
ner aucune époque. *Je ferois actuellement votre affaire, si vous m'en aviez rlé plutôt*, est un présent : *je ferois re affaire avant qu'il fût peu, si elle pendoit uniquement de moi*, est un ur : enfin *je ferois le voyage de Rome, j'étois plus jeune*, est un futur dont oque peut, à notre choix, être ou n'être déterminée : en général cette forme rime presque toujours un futur : *je tends, il m'a promis qu'il viendroit tôt. Viendroit* est pour *viendra*, et ge le préfère, parce que l'exécution de u'on promet, dépend toujours de quelconditions exprimées ou supposées.

Au passé, on dit, *j'aurois fait votre*

affaire, si vous m'en aviez parlé, j'eusse fait votre affaire, si vous m eussiez parlé. Il me paroît que la différe entre ces deux tems, consiste en ce que *j' rois fait*, marque plus particulièrement temps où l'affaire auroit été entreprise, que *j'eusse fait* marque plus particuliè ment le temps où elle eût été finie. *J'aur fait*, signifie, *je me serois occupé à fai* et *j'eusse fait*, signifie, *elle seroit fait*

On dit encore *j'aurois eu fait*, et c un passé antérieur à un autre passé. *vous m'aviez écrit, j'aurois eu fait vo affaire, avant que vous fussiez arri* dans cet exemple, *j'aurois eu fait*, antérieur à *avant que vous fussiez arri* qui l'est lui-même à l'époque actuelle. ne sais si l'on peut dire, *j'eusse eu f* Je ne vois pas en quoi il différeroit de *j' rois eu fait.*

Subjonctif. Nous avons distingué des propositions pr cipales et des propositions subordonné Or une proposition principale renfer toujours une affirmation positive ou co ditionnelle, avec un rapport déterminé présent, au passé ou au futur. Le verbe

positions doit donc prendre ses formes
: mode indicatif, *je fais*, *j'ai fait*,
ıs le mode conditionnel, *je ferois*,
's fait.

rive souvent qu'on trouve aussi, dans
positions subordonnées, la même
ıtion positive ou conditionnelle, avec
port déterminé au présent, au passé
futur; et alors il faut que le verbe
e proposition, comme celui de la
ıale, emprunte également ses formes
de indicatif ou du mode condition-
ı dit, *je crois que vous* FAITES, *que*
ıvez FAIT, *je croyois que* VOUS
:, *que* VOUS AURIEZ FAIT.

ɜ il y a des propositions subordon-
lont le verbe, n'ayant pas un rap-
:terminé à un tems plutôt qu'à un
est, suivant les circonstances du dis-
ɔrésent, par exemple, ou futur, quoi-
ui conserve toujours la même forme.
ıe dit de quelqu'un, *il part*, je puis
re, *je ne crois pas qu'il parte*; et
ıe dit, *il partira*, je puis également
re, *je ne crois pas qu'il* PARTE.
vous voyez que *parte*, indéterminé

affaire, si vous m'en aviez parlé, o
j'eusse fait votre affaire, si vous m'e
eussiez parlé. Il me paroît que la différenc
entre ces deux tems, consiste en ce que *j'a*
rois fait, marque plus particulièrement l
temps où l'affaire auroit été entreprise,
que *j'eusse fait* marque plus particuliè
ment le temps où elle eût été finie. *J'auro*
fait, signifie, *je me serois occupé à fair*
et *j'eusse fait,* signifie, *elle seroit faite*

On dit encore *j'aurois eu fait,* et c'
un passé antérieur à un autre passé.
vous m'aviez écrit, j'aurois eu fait vo
affaire, avant que vous fussiez arriv
dans cet exemple, *j'aurois eu fait,*
antérieur à *avant que vous fussiez arri*
qui l'est lui-même à l'époque actuelle.
ne sais si l'on peut dire, *j'eusse eu f*
Je ne vois pas en quoi il différeroit de *j'*
rois eu fait.

Subjonctif. Nous avons distingué des propositions p
cipales et des propositions subordonn
Or une proposition principale renfe
toujours une affirmation positive ou c
ditionnelle, avec un rapport déterminé
présent, au passé ou au futur. Le verbe

propositions doit donc prendre ses formes
ns le mode indicatif, *je fais*, *j'ai fait*,
dans le mode conditionnel, *je ferois*,
rois fait.

Il arrive souvent qu'on trouve aussi, dans
propositions subordonnées, la même
rmation positive ou conditionnelle, avec
rapport déterminé au présent, au passé
au futur; et alors il faut que le verbe
cette proposition, comme celui de la
ncipale, emprunte également ses formes
mode indicatif ou du mode condition-
l : on dit, *je crois que vous* FAITES, *que*
us avez FAIT, *je croyois que* VOUS
RIEZ, *que* VOUS AURIEZ FAIT.

Mais il y a des propositions subordon-
es, dont le verbe, n'ayant pas un rap-
t déterminé à un tems plutôt qu'à un
re, est, suivant les circonstances du dis-
rs, présent, par exemple, ou futur, quoi-
on lui conserve toujours la même forme.
n me dit de quelqu'un, *il part*, je puis
ndre, *je ne crois pas qu'il parte*; et
n me dit, *il partira*, je puis également
ndre, *je ne crois pas qu'il* PARTE.
où vous voyez que *parte*, indéterminé

par lui-même à être présent ou fu
devient tour-à-tour l'un et l'autre par
circonstances du discours.

De même soit qu'on dise *il est parti*
il partira, je puis répondre, *je ne cro*
pas qu'il partît. *Qu'il partît* est
tour-à-tour passé ou futur.

Que j'aie fait, autre forme qu'on
ploie dans les propositions subordonn
est également indéterminée, et peu
rapporter, suivant les circonstances, à
époques différentes. Vous voyez un
dans *il a fallu* QUE J'AIE CONSULTÉ
un futur dans *je n'entreprendrai rien*
JE N'AIE CONSULTÉ....

Il en est de même de la forme suiva
que j'eusse fait. Tantôt elle exprim
passé; *je ne croyois pas que vous eus*
fait sitôt: tantôt elle exprime un futu
voudrois que vous eussiez fait avant
retour.

Toutes ces nouvelles formes, qu'on
prendre aux verbes dans les propositio
bordonnées, expriment donc avec un rap
indéterminé au tems. Or cette indéte
nation est l'accessoire qui constitue le

qu'on nomme *subjonctif*. Il paroît que, dans ce mode, le verbe, étant subordonné aux circonstances du discours, tient plus d'elles que de sa forme, les rapports d'antériorité, d'actualité ou de postériorité qu'il exprime ; et que les différentes formes du subjonctif sont moins destinées à distinguer les tems qu'à marquer la subordination du verbe de la proposition subordonnée au verbe de la proposition principale.

Nous avons analysé quatre modes, l'indicatif, l'impératif, le conditionnel et le subjonctif. Il nous reste à observer l'infinitif. L'infinitif est un nom substantif.

Après avoir supposé que le mot *être* avoit signifié successivement *voir*, *entendre*, *toucher*, nous avons vu comment, étant devenu un terme général et abstrait, il n'a plus signifié aucune de ces choses en particulier. Alors il a été le signe d'une idée générale, commune à *voir*, à *entendre*, à *toucher*, et qui n'est proprement ni [illegible] *entendre*, ni *toucher*.

[illegible] ainsi géné[illegible] pouvoit être [illegible]tifs, [illegible] aurions pu [illegible] *nt*. Mais [illegible] discours,

nous avons imaginé des expressions plu
abrégées qui leur sont équivalentes, e
nous avons fait les verbes *faire*, *dormir*

Or *être*, *faire*, *dormir*, qu'on pourr
peut-être regarder comme la premi
forme des verbes, sont ce qu'on appe
des *infinitifs*.

On peut ici observer deux choses. L
première, c'est que l'infinitif, quoique
bordonné à une proposition, n'en sau
former une. Dans *je veux que vous f
siez*, *que vous dormiez*, les formes
subjonctif, *vous fassiez*, *vous dormi*
sont deux propositions : au contraire, si
dis, *je veux faire*, *je veux dormir*, v
n'appercevez point de propositions d
faire ni dans *dormir*, vous n'y voyez qu'
action ou un état.

Une autre chose à observer, c'est q
dans l'infinitif, l'indétermination est
core plus sensible que dans le subjon
Car ce mode qui, par lui-même, n
rapporte à aucune époque, semble pou
se rapporter à toutes. *Faire*, par exemp
paroît présent dans *je puis faire*, pa
dans *j'ai pu faire*, futur dans *je pour*

re. Mais, à mieux juger des choses, *je puis* qui est présent, *j'ai pu* qui passé, *je pourrai* qui est futur, et *faire* pas plus présent, passé et futur dans phrases, que le seroit dans celle-ci le stantif *maison*, *j'ai une maison*, *j'ai une maison*, *j'aurai une maison*. En t, Monseigneur, si vous considérez que, que le verbe est à l'infinitif, nous fai- abstraction de tous les accessoires il a pris dans les autres modes, vous conclûrez que nous faisons abstraction rapports d'actualité, d'antériorité et postériorité, et que, par conséquent, ne peut plus exprimer aucun de ces ports.

Qu'est-ce donc que le verbe à l'infinitif? s voyez que, puisqu'il est dépouillé de les accessoires qu'il avoit dans les es modes, il ne peut plus être qu'un substantif, qui exprime une action n état. Il y a même bien des occa- où l'on ne peut pas s'y méprendre : disons, par exemple, *mentir est crime* pour *le mensonge est un e*.

Les participes sont des adjectifs.

Puisqu'on multiplie les verbes, en composant une idée totale de l'idée du verbe substantif et de celle de quelque adjectif, il faut qu'en décomposant cette idée, on retrouve un adjectif dans les verbes d'action et dans les verbes d'état. Or cet adjectif est ce qu'on nomme *participe*, et il y en a deux : l'un est le participe du présent, ainsi nommé d'après ce qu'il paroît être, *faisant*; l'autre est le participe du passé, qui concourt aux formes composées de tems passés, *fait*. Ces noms participent de l'adjectif et du verbe; de l'adjectif, en ce qu'ils modifient un substantif; du verbe, en ce qu'ils le modifient avec un rapport de simultanéité à une époque quelconque. Je dis *à une époque quelconque*, parce qu'ainsi que l'infinitif *faire*, ils ne sont ni passés, ni présens, ni futurs. Quand nous traiterons particulièrement de ces noms, nous verrons que ce sont encore de vrais substantifs.

L'infinitif *avoir*, joint à un participe, est un nom substantif.

Comme on a dit à l'indicatif, *j'ai fait*, *j'avois fait*, on a dit à l'infinitif, *avoir fait*, et cette forme a paru exprimer un passé ou un futur : un passé antérieur

autre passé, *après avoir fait, il partit*; futur antérieur à un autre futur, *il udra avoir fait, quand j'arriverai :* is si le verbe, à l'infinitif, ne conserve cun des accessoires qu'il avoit dans les tres modes, comment *avoir fait* pour-it-il être un passé ou un futur? Je vois passé dans *il partit*, et un futur dans *faudra :* je ne vois qu'un nom dans *avoir it*, et à ce nom j'en pourrois substituer autre, *la chose* faite, par exemple : *rès la chose faite il partit, la chose ite faudra, quand j'arriverai.*

Outre les participes dont la forme est mple, *faisant* et *fait*, il y en a un autre nt la forme est composée, *ayant fait.* ous voyez que ce participe est de la éme nature que les autres, c'est-à-dire, nom.

Nous avons observé et expliqué toutes variations du verbe dans ses différens ns et dans ses différens modes. C'est de que se forment les conjugaisons dont us allons traiter.

CHAPITRE X.

Des Conjugaisons.

Comment on a distingué quatre conjugaisons.

Nous venons de voir que, lorsque n
considérons les infinitifs *faire*, *aim*
nous faisons abstraction de tous les a
soires que le verbe exprime dans ses t
et dans ses modes. Donc, si nous re
dons cette forme comme la première
les verbes ont eue, nous verrons que,
vant les variations dont elle sera sus
tible, elle ajoutera différens accessoi
la signification des verbes.

Or on a remarqué que les infi
ont des terminaisons différentes. Ils se
minent en *er*, comme *aimer*; en *ir*, co
finir; en *oir*, comme *recevoir*; en
comme *rendre*, *faire*. Toutes les te
naisons des infinitifs peuvent se rapp
à ces quatre.

Alors, ayant observé tous les ve
dont l'infinitif se termine en *er*, o
que, dans leurs tems et dans leurs mo

ls prennent en général les mêmes formes
u'*aimer*. On regarda donc les variations
e ce verbe comme le modèle des varia-
ons de tous ceux qui se terminent de la
ême manière, et on en fit une classe,
us le nom de première conjugaison. On
agina de même trois autres conju-
isons, parce qu'on fit de pareilles ob-
rvations sur les verbes en *ir*, en *oir* et
re.

Alors conjuguer un verbe fut lui faire
rendre successivement, sur le modèle d'un
erbe qui servoit de règle, toutes les formes
ue nous avons analysées; c'est-à-dire, les
ormes de l'indicatif, de l'impératif, du
ode conditionnel, du subjonctif et de
'infinitif.

En considérant les verbes par rapport aux conjugaisons, on en distingue de trois espèces.

Dès que chaque conjugaison eut un mo-
èle, on fut fondé à regarder comme ré-
uliers tous les verbes qui, ayant, à l'infi-
itif, la même terminaison que celui qui
ervoit de règle, se conjuguoient exacte-
ent de la même manière. *Calmer*, par
xemple, fut régulier, parce que, dans tous
es tems et dans tous ses modes, il se con-
ugue comme *aimer*.

En conséquence, on mit, parmi l
verbes irréguliers, ceux dont les variatio
n'étoient pas conformes à celles du verb
qui devoit servir de modèle; et on nomm
défectueux, ceux qui manquoient de qu
que tems ou de quelque mode. *Aller*, p
exemple, fut un verbe irrégulier, par
qu'il se conjugue différemment d'*aime*
faillir fut un verbe défectueux, parce qu
n'est en usage qu'à l'infinitif *faillir*,
aux passés, *je faillis*, *j'ai failli*, *j'av*
failli : *querir* est plus défectueux encor
il ne se dit qu'à l'infinitif.

En considérant les verbes par rapp
aux conjugaisons, il y en a donc de tr
espèces : réguliers, irréguliers et défe
tueux.

Verbes auxiliaires. Nous remarquons dans les conjugais
des formes simples, *je fais*, *je fis*,
sors, *je sortis*; et des formes composé
j'ai fait, *j'avois fait*, *je suis sorti*, *j'ét*
sorti.

Les verbes *avoir* et *être*, qui entr
dans les formes composées, et qui
joignent au participe du passé, se nomm
verbes auxiliaires, parce qu'ils c

urent à la formation des tems. Nous en
iterons dans le chapitre suivant.

Aller est aussi un verbe auxiliaire dans
formation du futur prochain, *je vais
ire;* et *venir* en est un autre dans la for-
tion du passé prochain, *je viens de
ire.* L'usage qu'on fait de ces deux verbes
souffre aucune difficulté. Nous verrons
'il n'en est pas de même des auxiliaires
oir et *être.*

Il faut remarquer, Monseigneur, qu'un
rbe, lorsqu'il devient auxiliaire, ne con-
ve pas exactement sa première signifi-
tion; par exemple, dans *avoir fait* et
oir *des vertus,* l'idée qu'offre le verbe
oir n'est pas certainement la même.
us voyez par-là pourquoi *devoir* ne peut
être mis parmi les auxiliaires: c'est que
qu'on dit *je dois faire, je dois* con-
e exactement sa première signification.
ignifie toujours, *il est arrêté*, ou *il
t.*

e verbe substantif peut être employé
le participe du présent, *Pierre est
ant*, et avec le participe du passé,
re *est aimé*: il est, dans ces deux

La distinction des verbes actifs, passifs et neutres ne doit pas être admise dans notre langue.

phrases, le même verbe, dont le propr
est d'exprimer la co-existence de l'attrib
avec le sujet.

Or quand on dit, *Pierre est aiman*
Pierre est le sujet de l'action, comme
l'est de la proposition ; c'est lui qui ag
au contraire, il n'est plus le sujet de l'a
tion quand on dit, *Pierre est aimé.* Il
est l'objet : il n'agit donc plus, et c'est
qu'on appelle *être passif.*

Etre aimant renferme deux élém
auxquels nous pouvons substituer *aim*
verbe adjectif, que nous avons nom
verbe d'action, et que les grammairi
nomment *verbe actif.*

Etre aimé renferme également d
élémens, auxquels les latins substituoi
amari, verbe qu'ils nommoient *pas*
parce que, dans les modes de ce verb
sujet est l'objet de l'action.

Notre langue ne peut rien substitue
de pareils élémens. Elle n'a donc poin
verbe passif. En effet, c'est avec les pa
cipes du passé, joints aux différentes for
du verbe *être*, que nous traduisons
verbes passifs des latins.

Comme on a nommé *verbes actifs* ceux nt l'action se termine à un objet différent du sujet de la proposition; et *verbes ssifs*, ceux dont le sujet de la proposion est l'objet même de l'action; les verbes tifs et les verbes passifs ont emporté l'idée n objet sur lequel une action se termine. conséquence, les grammairiens ont apé *verbes neutres*, c'est-à-dire, qui ne nt ni actifs ni passifs, tous ceux où ils voyoient point d'action, *reposer, dorr*, et tous ceux où ils voyoient une acn qui ne se terminoit pas sur un objet, rcher, *rire*. Comme nous n'avons point verbes passifs, il me paroît inutile d'adttre des verbes neutres. Il nous suffit, conséquent, de distinguer les verbes deux classes, en verbes d'action et en bes d'état.

Les grammairiens distinguent encore s espèces de verbes, dont je ne vois pas ilité : des verbes *réfléchis*, dont l'action échit en quelque sorte sur le sujet, *je connois, je me trompe;* des verbes *proques*, dont l'action réfléchit alterivement d'un sujet sur un autre, *Pierre*

Ni celle des verbes réfléchis, réciproques et impersonnels.

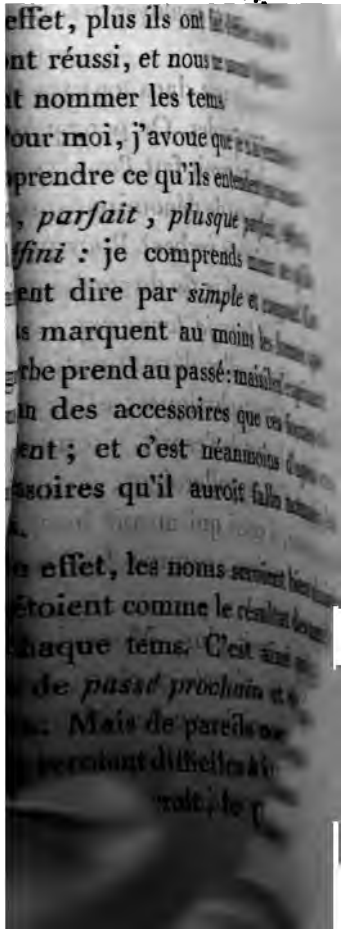
et Paul se battent; enfin des verbes q
appellent improprement *impersonn*
parce qu'ils ne s'emploient ni avec la
mière, ni avec la seconde personn
faut, il pleut. Si on s'obstinoit à d
guer les verbes par des accessoires
étrangers à leur usage, on en trou
de bien des espèces, souvent même
un seul verbe. *Aimer,* par exemple,
actif, réfléchi, réciproque, neutre, e
ce qu'on voudroit. Il est nécessaire d
lyser; mais il y a un terme où il fau
rêter. Les analyses inutiles n'éclaire
et elles embarrassent.

Fausses dénominations qu'on a données aux tems des verbes.

Si vous remarquez, Monseigneur
je n'ai pas donné des noms à tous les
des verbes, je vous répondrai que
crois pas devoir adopter ceux qui so
usage parmi les grammairiens.

On appelle *je fesois*, *prétérit in*
fait; je fis et *j'ai fait*, *prétérit pa*
et *j'avois fait*, *plusque parfait.* O
encore que *je fis* est un *prétérit dé*
et *j'ai fait*, un *prétérit indéfini.* E
on donne à *je fis* le nom de *prétérit si*
et à *j'ai fait*, et *j'avois fait*, celui de *pr*
composé.

Voilà les noms
des grammaires
utres que je ne
vez juger, à cet
'embarras où ont



effet, plus ils ont
nt réussi, et nous
t nommer les tems
our moi, j'avoue que
prendre ce qu'ils entend
, *parfait*, *plusque*
fini : je comprends
ent dire par *simple* et
s marquent au moins
rbe prend au passé : m
n des accessoires que
ent ; et c'est néanmoins
soires qu'il auroit fallu

effet, les noms seroient
étoient comme le cr
haque tems. C'est
de *passé prochain* et
Mais de pareils
seroient difficiles à
roit ; le

teroit pas. Ce seroient des dénominatio
métaphysiques, dont les idées échapp
roient souvent aux métaphysiciens même
et cependant la grammaire doit être à
portée de tout homme capable de r
flexion. On pourroit employer un moye
plus simple.

Moyen d'y suppléer.

Le verbe *faire* varie dans tous ses tem
et dans tous ses modes. Or pourquoi se
variations dont on auroit fait l'analyse, n
serviroient-elles pas de dénominations au
variations des autres verbes? Pourquoi n
diroit-on pas le passé *je fis* du verbe *aime*
est *j'aimai*, le futur *je ferai* est *j'aime*
rai, etc.? De pareilles dénominations n
seroient point métaphysiques; elles n'ex
geroient, de la part de l'esprit, aucune co
tention, et elles rappelleroient, d'une m
nière précise, à celui qui auroit bien ana
lysé, les accessoires, comme les forme
de chaque tems.

Il ne me resteroit plus, Monseigneu
qu'à transcrire ici, d'après ce plan, les d
férentes conjugaisons des verbes. Mais pou
quoi vous donner la peine d'apprendre
moi ce que vous apprendrez de l'usage sa

rt. Je crois donc devoir me borner à tre les conjugaisons à la fin de cette nmaire, afin que vous puissiez les con- er au besoin.

CHAPITRE XI.

Des formes composées avec les auxiliaires, ÊTRE ou AVOIR.

Le verbe *être* entre dans les formes composées qui expriment l'état du sujet, et le verbe *avoir* entre dans les formes composées qui expriment l'action.

ON dit *je suis aimé, j'étois aimé, je fus aimé, j'ai été aimé, etc.* Ainsi, pour traduire le verbe passif *amari*, être aimé, il suffit de connoître, d'un côté, le participe *aimé;* et de l'autre, la conjugaison du verbe *être.* Alors, pour exprimer une même idée, nous employons, comme nous l'avons déjà marqué, les élémens auxquels, en les résolvant, on substituoit une expression plus abrégée.

Or *je suis aimé* exprime l'état du sujet, et *j'ai aimé* en exprime l'action. Nous pouvons donc poser pour règle générale, que le verbe *être* entre dans les formes composées qui expriment l'état, et que le verbe *avoir* entre dans les formes composées qui expriment l'action.

Exception à cette règle.

Cette règle souffre une exception; car quoiqu'on dise, *j'ai aimé cette personne*, on ne dira pas, *je* M'AI *aimé;* il faut dire *je* ME SUIS *aimé.*

y a donc ici une distinction à faire : action a pour objet le sujet même qui , et alors il faut dire avec le verbe , *il s'est vu, il s'est tué, il s'est reconnu :* ou l'objet est différent du sujet qui , et alors il faut dire avec le verbe *ir, il l'a vu, il l'a tué, il l'a reconnu ;* : ainsi qu'on doit toujours parler. On ert encore du verbe *être* toutes les fois le terme du verbe est le sujet de la osition. Ainsi, quoiqu'on dise J'AI *fait difficultés à cet écrivain,* on dit, *je* SUIS *fait des difficultés.*

Confirmation de cette règle.

A ces exceptions près, qui sont elles-mes une règle sans exception, la règle nous avons d'abord établie, doit être rvée dans tous les cas ; c'est-à-dire, le participe doit se construire, avec le e *avoir*, toutes les fois qu'il exprime action ; et avec le verbe *être*, toutes fois qu'il exprime un état.

On dit, *il* A *monté ce cheval*, *il* A *cendu les degrés*, parce que *monté escendu* expriment une action, et on peut s'y tromper, puisque cette action objet, *ce cheval, les degrés.* Mais

on dit, *il* EST *monté*, *il* EST *descendu*, parce qu'alors on considère moins l'action de monter, que l'état où l'on est après avoir monté.

Je dirai *la procession* A *passé sous mes fenêtres*, parce que je songe à l'action de la procession qui passoit. Mais que quelqu'un me demande s'il vient à temps pour la voir, je répondrai, *elle est passée*. C'est que je ne pense plus qu'à l'état.

En un mot, on ne peut pas choisir indifféremment entre les deux auxiliaires, quoique les participes puissent se construire également avec l'un et avec l'autre. Il faut toujours considérer si on veut exprimer un état, ou si on veut exprimer une action; et c'est d'après cette règle qu'on doit choisir entre *il est accouru*, *il a accouru*, *il est disparu*, *il a disparu*, *il est apparu*, *il a apparu*, *sa fièvre est cessée*, *sa fièvre a cessé*, *il nous est échappé*, *il nous a échappé*, etc.

Tous les exemples confirment cette règle. On dit, *il* EST *sorti*, en parlant de quelqu'un qui n'est pas chez lui; et *il* A *sorti*, en parlant de quelqu'un qui est rentré

De même on dit, *il* EST *demeuré à Paris*, de quelqu'un qui y est encore; et *il* A *demeuré à Paris*, de quelqu'un qui y a été et qui n'y est plus.

Formes composées où l'on n'emploie jamais le verbe *avoir*.

Tout ce que nous venons de dire est vrai des participes qui expriment également un état et une action, et nous n'avons parlé que de ceux-là. Mais quand le participe est de nature à n'exprimer qu'un état, il se construit toujours avec le verbe *avoir*: on dit, *il a langui*, *il a dormi*, *il a vieilli*. Cette dernière règle, Monseigneur, me paroît sans exception: si elle en a, l'usage vous en instruira.

CHAPITRE XII.

Observations sur les tems.

Extension que ous donnons au ms présent.

LE présent n'est, à la rigueur, que le m ment où l'on parle; mais si nous voulio le borner à cet instant, il nous échapper à mesure que nous parlons. Nous somm donc forcés à l'étendre dans le passé dans l'avenir, et à regarder comme parti du présent, des momens qui ne sont pl et des momens qui ne sont pas encore.

Or dès qu'une fois nous lui donnons l'extension, nous pouvons lui en don toujours davantage, et nous n'avons p de raison pour nous arrêter. Ce jour s donc un tems présent, ce mois, c année, ce siècle, toute période qu qu'en soit la durée, enfin l'éternité mê

ourquoi la forme t présent a été oisie pour exrimer les vérités écessaires.

Il ne faut donc pas s'étonner si la for du présent a été choisie pour exprimer vérités nécessaires; c'est que ce prése *Dieu est juste*, a une extension in terminée, qui fait, de tous les siècles, u seule période, et cette période, qui

l'éternité, est, en quelque sorte, présente comme l'instant où je parle.

Comment on emploie les formes des tems les unes pour les autres.

Vous avez pu remarquer, Monseigneur, qu'on emploie souvent les formes des tems les unes pour les autres. Racine a dit :

J'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les *effraie.*
Ils courent. Tout son corps n'*est* bientôt qu'une plaie.

Racine substitue, dans ces vers, la forme du présent à celle du passé. S'il eût dit, *il a voulu les rappeler, et sa voix les a effrayés*, la pensée eût été la même quant au fond ; mais ce n'eût été qu'un récit, au lieu que la forme du présent fait un tableau qu'elle met sous les yeux.

En substituant les unes aux autres les formes des tems, on change donc les accessoires d'une pensée. Lorsque je dis, *je partirai demain*, je ne fais qu'indiquer le jour de mon départ; et je fais voir que je suis bien décidé à partir, si je dis, *je pars demain* : cette forme, *je pars*, semble

rapprocher *demain* du moment présent; ce rapprochement fait juger combien je suis déterminé à partir, parce qu'il me présente déjà comme partant.

Finissez-vous bientôt? Finirez-vous bientôt? Le premier de ces tours est l'expression d'une personne qui est impatiente de voir finir. Le second peut n'être qu'une question.

Au lieu de répondre à *finissez-vous bientôt? je finirai dans le moment,* on répondra, *j'ai fini dans le moment*, parce qu'en substituant la forme du passé à celle du futur, on représente comme déjà fait ce qui va l'être; et que, par conséquent, on marque mieux la promptitude avec laquelle on promet de finir. En voilà assez, Monseigneur, pour vous faire comprendre comment on emploie la forme d'un temps pour celle d'un autre. Je dis *la forme*, car il ne seroit pas exact de dire, avec les grammairiens, qu'on emploie le présent pour le passé, et le passé pour le futur.

CHAPITRE XIII.

Des Prépositions.

On pourroit distinguer deux sortes de prépositions.

QUAND on dit *Pierre ressemble à son frère*, le verbe *ressemble* exprime le rapport qui est entre Pierre et son frère; et la préposition *à* se borne à indiquer *son frère*, comme second terme de ce rapport.

Mais il y a des prépositions qui, en indiquant le second terme d'un rapport, expriment encore le rapport même, et qui, par conséquent, modifient le premier terme: par exemple, dans *le livre de Pierre*, la préposition *de*, qui indique le second terme, explique encore le rapport d'appartenance du livre à Pierre. Elle modifie donc le premier terme, *le livre*, auquel elle ajoute la qualité d'appartenir.

Nous serions, par conséquent, fondés à distinguer deux espèces de prépositions: mais, comme j'aurai peu besoin de cette distinction, il suffira de l'avoir remarquée.

Selon les grammairiens, il y a des positions simples, *dans, pour,* et des positions composées, *à l'égard de, à la ré de.* Mais pourquoi appeler prépositio substantifs qui sont précédés d'une p sition et suivis d'une autre. Vous s Monseigneur, que, si on ne veut pa confondre, il faut toujours rappel expressions aux premiers élémens d cours. Cette distinction est donc tout inutile.

On a remarqué que les mêmes sitions sont employées dans des cas rens, et cela est vrai, lorsque les prépo se bornent à indiquer le second term rapport. En effet, il y a bien de la rence entre *aller à Paris* et *être à* et cependant nous employons, dans l'autre cas, la même préposition *à* que cette préposition indique seule second terme *Paris*, et que le rap exprimé par les verbes *aller* et *ét*

Mais parce qu'on a cru voir, da *dans le royaume*, *être en Italie*, *Rome*, plus de ressemblance qu'il a, on a dit que des prépositions dif

t employées dans des cas semblables;
t une erreur. Nous verrons bientôt que,
s ces trois phrases, les rapports expri-
s par les mêmes prépositions sont dif-
ns; et que, par conséquent, les cas ne
t pas semblables.

)n a encore imaginé des prépositions ne le sont pas toujours, et on donne r exemple, *dedans, dehors, dessus, ous.* Ce sont des prépositions, dit-on, qu'on met ensemble les deux opposées: *este est dedans et dehors la ville; a des animaux dessus et dessous la e.* Ce n'en sont pas, lorsqu'on n'emploie l'un des deux : car on ne dit pas *dessus rre, dedans la ville;* il faut dire, *sur rre, dans la ville.*

Prépositions qui s'emploient avec ellipse.

orsqu'on raisonne ainsi, on ne paroît uper que du matériel du discours, ui arrive quelquefois aux grammai-s. En effet, quand on répond à *est-il la table? il est dessus;* voilà *dessus* son opposé, et cependant il est prépo-n, puisqu'il indique le second terme pport, *la table.* Il est vrai qu'on ne ce pas ces mots *la table;* mais ils

sont sous-entendus, et la raison veut qu'o
les supplée. Il falloit donc se borner
remarquer que les prépositions *dedans*
dehors, dessus, dessous, s'emploient d'o
dinaire avec ellipse, c'est-à-dire, sans p
noncer le second terme qu'elles indiquen
Remarquons, en passant, que l'exemple
il y a des animaux dessus et dessous l
terre, est mal choisi : car il n'y a des an
maux que sur la terre, et on seroit bie
embarrassé de dire où sont ceux qu'on su
pose dessous.

Après avoir servi pour exprimer des rapports entre les objets sensibles, les prépositions ont été employées pour exprimer des rapports entre les idées abstraites.

Le premier emploi des prépositions a é
de marquer des rapports entre les obj
sensibles. Mais parce que les idées ab
traites, exprimées par des noms substa
tifs, prennent, dans notre imaginatio
presque autant de réalité que les cho
en ont au-dehors, elles peuvent être con
dérées comme ayant entr'elles des rappo
à peu près semblables à ceux qui sont ent
les objets sensibles. C'est pourquoi on d
de la vertu au vice, comme *de la vi*
à la campagne.

On n'est pas dans la jeunesse comme
est dans la maison : mais l'analogie

entre ces deux noms, comme substan-
, a fait employer la même préposition
ant l'un et l'autre.

'ar-là une même préposition est usitée
s des cas différens ; et quelquefois les
nières acceptions ressemblent si peu aux
nières, que si on ne saisit pas le fil de
alogie, il ne sera pas possible de rendre
on de l'usage. Je me bornerai à vous
donner quelques exemples : car vous
z bien, Monseigneur, que je ne me
ose pas d'analyser les acceptions de
es les prépositions.

Quelquefois les dernières acceptions d'une préposition ressemblent fort peu aux premières.

De la préposition à.

N dit *je suis à Paris, je vais à Paris ;*
tte préposition, dans l'une et l'autre
se, se borne à indiquer un lieu comme
e d'un rapport.

Premier usage de la préposition à.

y a beaucoup d'analogie entre la ma-
d'être dans un lieu et celle d'être dans
ms : on dira donc, *à une heure, à*
, à l'avenir.

Par quelle analogie elle a passé à un second,

y en a encore entre les lieux et les cir-
ances où l'on se trouve, et l'on dira,
sujet, à cette occasion.

A un troisième.

A un quatrième Ce que nous appelons *substance*, l montre à nous que par les manières c qui paroissent l'envelopper : c'est une qui existe comme au milieu d'elles. l donc de l'analogie entre être dans un et exister ou agir d'une certaine mai *être à pïed, à cheval, prier Dieu à j jointes, recevoir à bras ouverts.*

A un cinquième, Dès-lors on dira, par analogie à ce niers tours, *peindre à l'huile, trav à l'aiguille,* parce que ce sont-là de nières de peindre et de travailler.

A un sixième, Tout terme, auquel une chose ten analogue au lieu où l'on va. *Donner ami, ôter à son ami, parler à son Son ami* est le terme des actions de do d'ôter et de parler. Cette analogie es core plus sensible dans *en venir à de jures, à des reproches.*

A un septième, *Table à manger, maison à vendr tion à raconter, homme à nasardes,* que la fin, ainsi que l'usage qu'on d'une chose, est comme le terme a elle tend.

A un huitième. Par la même raison on emploiera préposition, lorsqu'on parlera des c

tions d'une personne : *homme à réussir, ne pas pardonner.* Ces exemples suffisent ur vous faire comprendre que les usages cette préposition sont tous analogues, oiqu'ils paroissent d'abord avoir peu de pport les uns aux autres.

De la préposition de.

CETTE préposition marque le lieu d'où vient, et par analogie, tout terme d'où chose commence : *du matin au soir, n bout à l'autre : du commencement fin, de Corneille à Racine.*

Quelles sont les premières acceptions de la préposition *de*, et par quelle analogie elle passe à d'autres.

On dit, *près, loin de Paris,* parce que *ris* est un terme sur lequel l'esprit se te pour revenir de-là à la chose dont parle, et en marquer la situation.

Il y a quelque analogie entre le rapport situation et le rapport d'appartenance; on est comme différemment situé, suint les choses auxquelles on appartient : *palais du roi, les mouvemens du corps, facultés de l'ame.*

Comment elle exprime les rapports d'appartenance.

Les rapports de dépendance sont analues aux rapports d'appartenance, et il

Ceux de dependance.

n, pour *j'ai une partie de la raison; j'ai raison*, pour *j'ai toute la raison n'on peut avoir dans le cas dont il agit.*

Une chose peut être regardée comme partenant à la collection d'où elle est tirée. ailleurs il y a beaucoup d'analogie entre *e tiré de* et *venir de.* On doit donc dire: *t un des hommes des plus savans;* car ens est, *cet homme est tiré d'entre plus savans.* Au contraire, on dira: *t l'opinion des hommes les plus sa-s;* parce qu'alors *hommes* n'est pas pris me une partie des plus savans, mais me tous les plus savans ensemble.

En quoi diffèrent *des hommes des plus savans* et *des hommes les plus savans.*

Il faut remarquer qu'il y a ellipse toutes ois que les prépositions *à* et *de* se cons-ent ensemble. Puisqu'elles indiquent ormes différens, elles ne peuvent se r que parce qu'on sous-entend les qui devroient les séparer. *Il s'est oc-à des ouvrages utiles*, signifie donc *elques-uns des ouvrages.*

Il y a ellipse lorsque *à* et *de* se construisent ensemble.

ns les exemples que j'ai rapportés, logie marque suffisamment les diffé-s acceptions de ces prépositions; mais,

Ces deux prépositions paroissent quelquefois pouvoir s'employer l'une pour l'autre.

dans d'autres, le fil en devient si dé
qu'il échappe tout-à-fait. C'est pourqu
semble qu'on puisse alors les emplo
indifféremment l'une pour l'autre. Je
crois pas cependant qu'il leur arrive jam
d'être tout-à-fait synonymes, et je p
qu'il y a quelque différence entre co
nuer de parler et *continuer à parle*
en est de même des tours où nous pou
sons pouvoir, à notre choix, employe
retrancher la préposition. Tel est, *il*
père de réussir, *il espère réussir.*

L'ellipse peut empêcher d'apercevoir l'espèce de rapport qu'exprime la préposition *de*.

Nous employons souvent la prépos
de avec ellipse, d'où il arrive que
appercevons moins facilement l'espèc
rapport qu'elle exprime. Par exemple
ne verra pas que, dans *marcher de j*
de nuit, *de* marque le rapport de la
tie au tout, si on ne sait pas que cett
pression revient à celle-ci : *march*
temps de jour, *en temps de nuit.*

Au reste, Monseigneur, il peut se
que je ne découvre pas l'anologie
l'usage a suivie; mais il suffit que j'e
sisse une pour vous faire connoître
ment les mêmes prépositions ont pu s

exprimer des rapports qui, au premier
up d'œil, ne paroissent pas se ressembler.

Des Prépositions dans *et* en.

Acceptions de la préposition *dans*.

On dit : *dans une maison, dans ce
mps, dans cette année ;* et par analogie :
*ns le désordre, dans le plaisir, dans
prospérité.*

En quoi elle diffère de la préposition *à*.

A, désigne seulement le lieu où est
e chose : *dans* le désigne avec un rap-
t du contenu au contenant. *Je partirai
s le mois d'avril* signifie avant la fin,
dans le courant du mois. Au contraire,
ferois entendre que je partirai dès le
mmencement, si je disois : *je partirai
mois d'avril*, ou, en supprimant la pré-
ition, *je partirai le mois d'avril.*

En quoi *en* diffère de *dans*.

En, diffère de *dans*, parce que le terme
l indique se prend toujours d'une ma-
e indéterminée. *J'étois en ville* signifie
'étois pas chez moi ; et je n'ajoute pas
mot *ville* l'adjectif *la* parce qu'en pa-
cas il n'est pas nécessaire de le déter-
er : il me suffit de faire entendre que
is quelque part dans la ville. Si, au

contraire, je veux dire que je n'étoi sorti hors des portes, je détermine ce et je dis : *j'étois dans la ville.*

Dans, s'emploie donc avec un sut tif précédé de l'adjectif *le* ou *la*; supprime cet adjectif, toutes les fois fait usage de la préposition *en.* O *en été, dans l'été, en temps de gu dans le temps de la guerre ; être en s en doute, dans la santé dont il j dans le doute où il est ; en charge, la charge qu'il remplit ; en postu suppliant, dans la posture d'un pliant.*

Ces exemples vous font voir sen ment comment le substantif, to indéterminé avec la préposition *e* toujours déterminé avec la prép *dans.*

En, exprime des accessoires tout différens de ceux les prépositions à et *dans.*

Il y a des occasions où la prépo *en* renferme des accessoires qu'*à* et n'expriment pas. *Il est en prison* : d'un prisonnier : *il est à la prison* de quelqu'un qui y est allé, comme tout autre part : et *il est dans la p* se dit de quelqu'un qui y a été mis

i y est allé, et qui n'en est pas encore rti.

De la Préposition par.

COMME préposition de lieu, *par* indique droit par où une chose passe ; *aller par rues, par monts et par vaux, passer la ville:* et par analogie, *passer par amine, par de rudes épreuves, par le isir, par les peines.* Premières acceptions de la préposition *par.*

Un effet peut être en quelque sorte conéré comme passant par la cause qui le duit : *tableau fait par Rubens, tralie faite par Racine.* Autres acceptions.

Mais, dès que *par* indique le rapport l'effet à la cause, il indiquera encore rapports qui sont à peu près dans la me analogie : celui de l'effet au moyen: *vé par ses intrigues, connoître par la on ;* au motif, *se refuser tout par rice, agir par intérêt, par ressentit ;* à la manière, *parler par énigmes, onduire par coutume, rire par interles.*

n voilà assez, Monseigneur, pour vous connoître comment l'analogie a étendu

chaque préposition à des usages différ
Vous pouvez vous amuser à chercher v
même d'autres exemples. Souvenez-
seulement de commencer toujours pa
server comment les prépositions ont d'a
été employées avec des idées sensibles;
chercherez ensuite par quelle analogi
en a fait usage avec des idées abstrait

CHAPITRE XIV.

De l'Article.

L'ARTICLE, Monseigneur, a fort embarrassé les grammairiens, et c'est la chose qu'ils ont traitée le plus obscurément. M. du Marsais a commencé le premier à débrouiller ce chaos, et M. Duclos y a répandu un nouveau jour. Je n'entreprendrai pas de réfuter ce que les autres grammairiens ont dit à ce sujet, parce que de pareilles critiques vous seroient tout-à-fait inutiles. Je me borne à expliquer la nature de l'article, soit d'après les idées des deux écrivains que je viens de nommer, soit d'après quelques réflexions qui me sont particulières.

Ecrivains qui ont les premiers connu la nature de l'article.

Je ne reconnois d'autre article que l'adjectif *le*, *la*, *les*; et d'abord vous voyez que l'article est susceptible de genre et de nombre.

On nomme article l'adjectif *le*, *la*.

L'*e* et l'*a* se suppriment, lorsque l'article est joint à un mot qui commence par

Changemens qui arrivent à l'article.

une voyelle, ou par une *h* non aspi
au lieu de dire, *le homme, la espéra*
on dit, *l'homme, l'espérance.*

L'article se déguise encore davant
lorsqu'étant au masculin et au singu
il est précédé de la préposition *de*
suivi d'un nom qui commence par
consonne ou par une *h* aspirée. Alors *d*
se change en *du* : *du mérite, du héros.* I
il ne s'altère jamais, soit au masculin,
au féminin, lorsque le nom commence
une voyelle ou par une *h* non aspirée
l'homme, de la fatigue. Quant à *de*
il se transforme toujours en *dés ; à le*
au ; à les, en *aux* : *des vertus, au*
rite, aux honneurs.

L'article est un adjectif qui détermine un nom, soit parce qu'il le fait prendre dans toute son étendue, soit parce qu'il concourt à le restreindre.

Pour saisir la nature de l'article, il
vous souvenir, Monseigneur, qu'un
peut être pris déterminément ou ind
minément.

Il est déterminé, lorsqu'il est emp
pour désigner un genre, une espèce
un individu. Dans *les hommes*, le
est genre, parce qu'il se prend dans t
son étendue. Dans *les hommes savans*
nom est espèce, parce qu'il est restr

une certaine classe, ou à un certain nombre d'individus. Dans *l'homme dont je vous parle*, le nom est pris individuellement, et cette expression est l'équivalent d'un nom propre.

Un nom est pris indéterminément, lorsque ne voulant ni le faire considérer comme genre, ni le restreindre à une espèce ou à un individu, on ne détermine rien sur l'étendue de la signification. C'est ainsi qu'on voit dans cet exemple, *il est moins qu'homme*. Car alors je ne veux parler ni de tous les hommes en général, ni de telle classe, ni de tel homme en particulier. Je veux seulement réveiller l'idée indéterminée, dont ce mot est le signe, lorsqu'il n'est modifié par aucun adjectif.

Or vous vous rappelez, Monseigneur, que les adjectifs modifient de deux manières. Ils modifient en expliquant quelqu'une des qualités d'un objet; ou ils modifient en déterminant une chose, c'est-à-dire, en indiquant les vues de l'esprit qui la considère dans toute son étendue, ou qui la renferme dans de certaines bornes.

L'article est donc un adjectif. En el
dans *l'homme est mortel*, il détermin
mot *homme* à être pris dans toute sa g
ralité; et dans *l'homme vertueux*, il
court avec *vertueux* à le restreindre à
certaine classe.

On dira donc avec l'article, *le cour
de Turenne, l'érudition de Freret,
sagesse de Socrate*; parce qu'on veut
treindre ces mots *courage, éruditi
sagesse.* Mais on dira sans article, *hon
de courage, se conduire avec sages
rempli d'érudition;* parce qu'alors il
pas nécessaire de distinguer différente
pèces de courage, de sagesse, d'éruditi
on ne veut que modifier les mots *hom
se conduire, rempli.*

L'article se supprime, lorsque les noms sont déterminés par d'autres adjectifs qui les précèdent.

On dit *un courage surprenant,
sagesse singulière, une érudition va
et pour lors l'adjectif *un* fait l'office
l'article. Il en est de même de *tout, chaq
nul, aucun, quelque; ce, cet, m
votre, notre,* etc. L'article se supprime d
toutes les fois que les noms sont préc
par d'autres adjectifs qui les détermin
Ainsi vous direz sans article, *il y a d'*

ens philosophes, il y a de grands hom-
ès. Il est vrai cependant qu'on dit avec
rticle *des sages-femmes, des petits pâ-*
s: mais, en pareil cas, les mots *sages*
petits sont plutôt regardés comme fai-
nt partie du nom que comme adjectifs.

Quelquefois le substantif ne fait, avec
djectif qui le précède, qu'une seule idée
i a besoin d'être déterminée, et vous
ncevez qu'alors on ne doit pas supprimer
rticle. Vous direz donc *les ouvrages*
anciens philosophes, les actions des
nds hommes; car vous voulez parler
tous les anciens philosophes, de tous les
nds hommes; et l'article est nécessaire
ur déterminer ces idées à être prises dans
ute leur généralité.

Il ne se supprime pas lorsque le substantif ne fait qu'une seule idée avec l'adjectif qui le précède.

Il seroit à souhaiter qu'on supprimât
rticle toutes les fois que les noms sont
isamment déterminés par la nature de
hose, ou par les circonstances: le dis-
rs en seroit plus vif. Mais la grande
bitude que nous nous en sommes faite
le permet pas; et ce n'est que dans des
verbes, plus anciens que cette habitude,
nous nous faisons une loi de le suppri-

Proverbe où il est supprimé.

mer. On dit, *pauvreté n'est pas vic*
lieu de *la pauvreté n'est pas un vi*

Quand les noms propres prennent l'article, il faut de deux choses l'une, ou qu'ils soient employés comme noms généraux, ou qu'il y ait ellipse.

Tout nom propre est déterminé pa
même. L'article lui est donc inutile,
dira, *César, Alexandre.* Mais si,
avoir généralisé ces noms, on veut le
treindre, on dira, l'*Alexandre de le*
En pareil cas, *Alexandre* est d'abor
sidéré comme un nom commun, et
ensuite restreint à un seul individu.
par cette raison qu'on dit, sans a
Dieu est tout-puissant, et avec l'a
le Dieu de paix, le Dieu de miséri

Le Tasse, le Dante, l'Arios
sont pas des exceptions à la règle
viens d'établir. Car il est du génie de
langue de regarder *le* plutôt comme
du nom que comme article. Il es
néanmoins que nous paroissons quelq
employer l'article avec des noms pr
et sur-tout avec des noms de femmes;
alors il y a ellipse. Ce n'est pas à ces
que nous joignons l'article, c'est à un
tantif que nous ne voulons pas prono
parce que notre dessein est de met
personne dont nous parlons, dans une

ur laquelle nous jetons quelque mépris. Ce tour que nous employons rarement, arce qu'il n'est pas honnête, est plus or- inaire dans la langue italienne, où il in- que le titre de la personne dont on parle. ar, lorsque les Italiens disent *la Malas- ina il Tasso*, ils veulent dire, *la contessa alaspina, il signor* ou *il poëta Tasso.*

Il y des termes qui, sans être généraux, cependant une signification fort éten- e, parce qu'ils représentent une collec- n de choses de même espèce. Tels sont noms des métaux. On peut donc déter- iner ces noms à être pris dans toute tendue de leur signification, et alors on , avec l'article, *l'or, l'argent*, c'est-à- e, tout ce qui est or, tout ce qui est ar- nt. Mais si on n'emploie ces mots que r réveiller indéterminément l'idée du tal, on omet l'article, *une tabatière r.* L'analogie est ici la même que dans exemples que nous avons donnés.

L'article avec les noms des métaux.

On dit, *je vous payerai avec de l'or*, non pas *avec d'or;* parce que le mot , employé par opposition à argent, est nom qui veut être déterminé. On ne

s'arrête plus à l'idée du métal ; on se présente l'idée générale de monnoie, d l'or et l'argent sont deux espèces, et veule par conséquent, l'article : si on dit, *je v paierai en or*, c'est que cette préposit emporte toujours avec elle une idée ir terminée, qu'elle communique au n qu'elle précède.

Usage de l'article devant les noms de ville, de royaume, de province.

Ce que nous venons de dire sur l'art employé ou supprimé, est une suite principes que nous avons établis. Mais p quoi le donne-t-on quelquefois aux n de province et de royaume? Ou pourc ne le leur donne-t-on pas toujours? L'us est bizarre, répondent les grammairi Peut-être seroit-il plus vrai de dire nous ne savons pas toujours saisir l'a logie qui le règle.

Les hommes jugent toujours par c paraison, et en conséquence ils ont rega une ville comme un point par rappo un royaume. Les noms de ville sont d suffisamment déterminés par eux-mên et on les a mis parmi les noms pro qui ne prennent jamais l'article : *Pa Parme. Le Catelet* et d'autres ne sont

ne exception; *car, le Catelet*, c'est, par corruption, *le petit château.*

Mais les noms de provinces et de royaumes ont, comme ceux des métaux, une signification plus ou moins étendue. Ils peuvent donc être pris déterminément ou indéterminément; et par conséquent, on dira, avec l'article, *la Provence, la France;* et sans article, *il vient de Provence, de France.*

Dans ces occasions, il faut considérer si le discours fait porter l'attention sur l'étendue d'un pays, ou seulement sur le pays, abstraction faite de toute étendue. On dit *je viens d'Espagne*, parce qu'alors il suffit de considérer l'Espagne comme un terme d'où l'on part; et on dit, *l'Espagne est fort dépeuplée*, parce qu'alors l'esprit embrasse ce royaume avec toutes ses provinces. Une preuve de ce que j'avance, c'est que nous disons *les limites de la France, les bornes de l'Espagne*, avec l'article; et sans article, *la noblesse de France, les rois d'Espagne.* Car, pourquoi cette différence, si ce n'est parce que les mots *limites* et de *bornes* obligent de penser

tion à l'étendue des pays. En pareil cas, use du droit de choisir. Il me paroît endant que les tours avec l'article sont plus usités. On dit, par exemple, tou- *les nations de l'Asie*, et jamais *les ions d'Asie*.

Usage de l'article avec les noms des quatre parties de la terre.

l me semble que quand on parle des tre principales parties de la terre, on uelque peine à faire abstraction de leur ndeur. C'est pourquoi nous disons, avec ticle, *il vient de l'Amérique, de l'Asie, l'Europe, de l'Afrique*. Je ne crois pas me que l'usage permette de parler au- ment.

Avec les noms de quelques royaumes.

Cela n'est pas particulier à ces noms: ceux de quelques royaumes veulent ticle, et on doit toujours dire, *les rois la Chine, du Pérou, du Japon*. Peut- e en usons-nous ainsi à l'exemple de nos sins qui, ayant commercé dans ces pays nt nous, en ont donné les premières tions, et nous ont engagés à en parler c l'article, parce que c'est ainsi qu'ils parlent. Peut-être aussi que le vulgaire, i fait l'usage, rempli des vastes idées 'on lui a données de ces royaumes, leur

à l'étendue de ces royaumes, ce que n
font pas ceux de *noblesse* et de *rois*.

Il faut cependant remarquer que *l*
noblesse de la France est un tour très
français ; mais il ne signifie pas la mêm
chose que la *noblesse de France*. Pa
celui-ci, on entend la collection des gen
tilshommes français, et pour les distingue
de ceux des autres royaumes, il suffit d
déterminer le substantif *noblesse* en ajou
tant *de France*. Mais, par *la nobless*
de la France, on entend les prérogative
les avantages, l'illustration dont elle jou
Or ces choses s'étendent sur toute la Franc
et obligent d'en déterminer le nom à tout
l'étendue dont il est susceptible.

L'usage, remarque l'abbé Regnier De
marais, permet qu'on dise presque égal
ment bien : *les peuples de l'Asie*, *l*
villes de l'Asie, et *les peuples d'Asi*
les villes d'Asie, *les villes de Franc*
les peuples de France, et *les villes d*
la France, *les peuples de la France*. L
différence de ces tours vient de ce que
dans ces occasions, l'esprit peut presqu'
son gré donner ou ne pas donner son at

ntion à l'étendue des pays. En pareil cas, n use du droit de choisir. Il me paroît pendant que les tours avec l'article sont plus usités. On dit, par exemple, tou-rs *les nations de l'Asie*, et jamais *les tions d'Asie.*

Usage de l'article avec les noms des quatre parties de la terre.

Il me semble que quand on parle des tre principales parties de la terre, on uelque peine à faire abstraction de leur ndeur. C'est pourquoi nous disons, avec rticle, *il vient de l'Amérique, de l'Asie, l'Europe, de l'Afrique.* Je ne crois pas me que l'usage permette de parler au-ment.

Avec les noms de quelques royaumes.

Cela n'est pas particulier à ces noms: r ceux de quelques royaumes veulent rticle, et on doit toujours dire, *les rois la Chine, du Pérou, du Japon.* Peut-e en usons-nous ainsi à l'exemple de nos isins qui, ayant commercé dans ces pays nt nous, en ont donné les premières ations, et nous ont engagés à en parler c l'article, parce que c'est ainsi qu'ils parlent. Peut-être aussi que le vulgaire, i fait l'usage, rempli des vastes idées on lui a données de ces royaumes, leur

attache une idée de grandeur dont il n sait plus faire abstraction.

Avec les noms des astres.

La terre, le soleil, la lune, l'univer prennent l'article, et cela est fondé su l'analogie. Mais on ne le donne point *Mars, Mercure, Vénus, Jupiter, Sa turne*, parce que, dans l'origine, ce so là des noms propres d'hommes.

Avec les noms de rivière et de mer.

Suivant les vues que nous avons, e parlant des rivières, des fleuves et d mers, nous employons ou nous supprimo l'article.

Je dirai, *je bois de l'eau de Seine* parce que, pour faire connoître l'eau q je bois, il n'est pas nécessaire que je prenn le mot *Seine* d'une manière déterminé Mais je dirai, *l'eau de la Seine e bourbeuse*, parce qu'alors j'ai besoin d déterminer ce mot à toute l'étendue de signification.

On dit, *le poisson de mer*, lorsqu' ne veut que distinguer ce poisson de cel de rivière. Mais on dit, *le poisson de mer des Indes*, et l'article est nécessai pour contribuer à déterminer ce nom à u certaine partie de la mer.

Selon l'abbé Regnier, il faut toujours dire, *l'eau de la mer*. Cependant l'analogie autorise à dire, *l'eau de rivière est douce, et l'eau de mer est salée;* et je ne sais si l'usage est pour la décision de ce grammairien.

L'article modifie toujours un substantif.

Dès que l'article est un adjectif, il ne peut être employé qu'autant qu'on énonce ou qu'on sous-entend le substantif qu'il modifie; et toutes les fois qu'il n'est suivi que d'un adjectif, *le grand, le noble, le sublime*, il faut qu'il y ait ellipse, ou que l'adjectif soit pris substantivement.

Dans quel cas on répète l'article devant plusieurs adjectifs.

Lorsqu'un nom est précédé de plusieurs adjectifs, tantôt on met l'article devant chaque adjectif, *les bons et les mauvais citoyens;* tantôt on ne le met que devant le premier, *les sages et zélés citoyens.* La raison de cette différence, c'est que, dans le premier exemple, le substantif est distingué en plusieurs classes, *les bons et les mauvais;* et en pareil cas, il faut toujours répéter l'article; dans l'autre, les adjectifs énoncent des qualités qui appartiennent ou peuvent appartenir à une même classe, et c'est alors que l'article ne doit pas être répété.

Règle générale pour l'usage de l'article.

Je crois, Monseigneur, n'avoir ou aucune des difficultés qu'on peut faire l'article ; quels que soient les exemp on verra toujours la même analogie do la loi. Il suffit de se souvenir que l'ar est un adjectif qui détermine un no être pris dans toute son étendue, ou concourt à le restreindre.

L'article n'est pas absolument nécessaire.

La nature de l'article étant connue voit quelle en est l'utilité. Mais il ne pas s'imaginer que le latin perde beau à n'en pas avoir. Ce que l'article fait circonstances où l'on parle peuvent sou le faire. La langue latine s'en repose elles, et n'aime pas à dire ce qu'elles di suffisamment. Vous vous en convain un jour.

CHAPITRE XV.

Des Pronoms.

ous avons vu qu'*il, elle, le, la* sont, is le vrai, des adjectifs employés avec pse ; en effet, qu'après avoir parlé lexandre, j'ajoute *il a vaincu Darius*, sera pour *il Alexandre*, où l'on voit e ce mot est un adjectif. De même, si ant parlé de la campagne, je dis *je ime*, c'est *je la campagne aime*, et on onnoît encore un adjectif aussitôt qu'on empli l'ellipse.

Comment les adjectifs *il*, *elle*, *le*, *la*, sont devenus des pronoms.

Nous avons mis, parmi les noms de troisième personne, les adjectifs *il*, , *elle*, *elles*, et nous venons de conérer comme articles les adjectifs, *le*, , *les*.

Or parce que ces noms de la troisième rsonne et ces articles sont employés sans e suivis des substantifs qu'ils modifient, est arrivé qu'ils ont paru prendre la

place des noms qu'on supprime, et ils son devenus des pronoms, c'est-à-dire, de noms employés pour des noms qui ont été énoncés auparavant, et dont on veut éviter la répétition.

Quelle est l'expression des pronoms.

Telle est l'expression des pronoms; c'est qu'ils rappellent un nom avec toutes les modifications qui lui ont été données. *Avez-vous vu la belle maison de campagne qui vient d'être vendue? Je l'ai vue. La*, c'est-à-dire, *la belle maison de campagne qui vient d'être vendue.* C'est que cette phrase, qui est déterminée par l'article *la*, n'est qu'une seule idée, comme elle n'en seroit qu'une, si elle étoit exprimée par un seul mot.

Souvent les pronoms rappellent plus les idées qu'on a dans l'esprit, que les mots qu'on a prononcés. *Voulez-vous que j'aille vous voir? je le veux. Le*, c'est-à-dire, *que vous veniez me voir.*

Y et *en* doivent être mis parmi les pronoms.

Il y a des mots qui n'ont jamais été ni articles, ni noms de la troisième personne, et que l'on doit néanmoins mettre parmi les pronoms. Ce sont *y* et *en*. *Allez-vous*

Paris? j'y vais. Y, c'est *à Paris. Avez-us de l'argent? j'en ai. En*, c'est *de rgent. Y* et *en* sont donc employés à la ce d'un nom précédé d'une préposition ; ce sont des pronoms, à plus juste titre, les articles et les noms de la troisième rsonne, puisqu'ils n'ont jamais pu avoir utre emploi. On ne balancera pas à les garder comme tels, si on juge des mots r les idées dont ils sont les signes, plutôt e par le matériel.

On ou l'on n'est pas un pronom.

Le substantif *on* ou *l'on*, que nous avons à être un nom de la troisième personne, est pas un pronom, puisqu'il n'est jamais ployé à la place d'aucun nom.

Les termes figurés ne sont pas des pronoms.

Les termes figurés se substituent à d'au-s mots : mais c'est moins pour en prendre place, que pour réveiller le même fond dées avec des accessoires différens. Tel *voile*, employé pour *vaisseau*. Les rmes figurés ne sont donc pas des pro-oms.

En traitant des verbes, nous avons con-déré, comme sujets d'une proposition, les oms des personnes. Il nous reste à obser-r les autres rapports que ces noms ont

avec le verbe, les différentes formes qu
prennent, et les lois que suit l'usage. N
achèverons, à cette occasion, d'expliq
tout ce qui concerne les pronoms.

CHAPITRE XVI.

De l'emploi des noms des personnes.

Au singulier, les noms de la première personne sont *je*, *me*, *moi*; et au pluriel, *nous*. Comment on emploie les noms de la première personne.

Je est toujours le sujet de la proposition: *je crois*, *je suis*.

Me est l'objet ou le terme de l'action exprimée par le verbe. Il est l'objet dans cette phrase, *il m'aime*; il est le terme dans cette autre, *il me parle*.

Me se construit toujours avant le verbe: *moi*, doit toujours en être précédé, soit lorsqu'il en est l'objet, *aimez-moi*, soit lorsqu'il en est le terme, *donnez-moi*, *donnez à moi*, *donnez à moi-même*. Il n'y a pas d'autre manière de l'employer à l'impératif.

Donnez-moi sans préposition, et *donnez à moi* avec la préposition *à*, ne s'emploient pas indifféremment l'un pour l'autre. On dit, *donnez-moi*, lorsqu'on se borne à de-

mander une chose; et on dit, *donne*
moi, lorsqu'on la demande à quelqu
qui, paroissant ne savoir à qui la don
est au moment de la donner à un au
Quant à *même* qu'on joint souvent à *m*
il fixe l'attention sur ce substantif, e
paroît le montrer. C'est un adjectif.

A tout autre mode que l'impératif, n
ne peut pas s'employer seul. Il se cons
avec *je*, lorsqu'il est le sujet de la proposi
moi, moi-même, je prétends. Lorsqu'il
l'objet ou le terme du verbe, il se cons
avec *me* : *il me préfère moi*, ou *moi-mê*
il me soutient à moi, à moi-même. V
concevez que, lorsqu'on joint à propos
deux noms de la première personne,
phrase peut en avoir plus d'énergie.

Nous peut être sujet, objet ou ter
Sujet : *nous*, ou *nous-mêmes nous p*
sons. Objet : *aimez-nous*, ou *aimez-no*
nous-mêmes. Terme : *donnez-nous, d*
nez à nous, à nous-mêmes,

Comment on emploie les noms de la seconde personne.

Tel est l'usage pour les noms de
première personne. Il est le même po
ceux de la seconde. Il ne faut que subst
tuer, dans les exemples, *tu* à *je*, *te* à *m*

à *moi*, et *vous* à *nous*. Au singulier, *s* est le seul nom qu'on peut employer nd on ne tutoye pas.

es noms de la troisième personne, *il*, *elle*, *elles*, *lui*, *eux*, *le*, *la*, *les*, *r*, *se*, *soi*, *en*, *y*, *on*, *l'on* souffrent plus grandes difficultés. Les uns ne se nt que des personnes, les autres ne se nt que des choses : enfin il y en a qui isent également des choses et des per-es.

Emploi des noms de la troisième personne, *il*, *le*, *la* et *elle*, lorsque celui-ci est sujet d'une proposition.

u nombre de ces derniers sont *il* et *ils*. le pronom féminin *elle* ou *elles*, ne t également des personnes et des choses, lorsqu'il est le sujet d'une proposition. nt à *le*, *la*, *les*, qui sont toujours jet du verbe, ils sont dans le même qu'*il*; et voici comment ils se construi-t. *Je le lis*, *je les lirai*, *lisez-la*, *ne lisez pas*, *lisez-le et le renvoyez*, ou ore *renvoyez-le*. Ces exemples vous ser-ont de règle.

Racine a dit:

Ces pronoms doivent réveiller la même idée que les noms dont ils prennent la place.

Nulle paix pour l'impie, il la cherche, elle fuit.

Et ce vers a été critiqué avec raison : car

les pronoms *la* et *elle*, qui, par la construction, paroissent employés pour *nulle paix*, sont déterminés par le sens à ne rappeler que l'idée du substantif *la paix*, c'est-à-dire, une idée toute contraire. C'est ce qu'il faut éviter. La règle est donc que le pronom doit réveiller la même idée que le nom dont il prend la place. Cependant, Monseigneur, il faut convenir qu'il y a dans le tour de Racine, une vivacité, une précision qui doit d'autant plus faire pardonner cette licence au poëte, que l'esprit a suppléé ce qui manque à l'expression avant d'appercevoir la faute.

Il a toujours la même acception, même avec les verbes qui n'ont ni première, ni seconde personne.

Il, quoique pronom, paroît quelquefois ne prendre la place d'aucun nom. Ce lorsqu'on l'emploie avec les verbes qui n'ont ni première, ni seconde personne, tel qu'*il faut*, *il importe*, *il tonne*, *il pleut*. Ce mot néanmoins continue, dans tous les cas, d'avoir la même acception, et c'est celle de l'adjectif *le* que nous avons nommé article. Ainsi, quand on dit, *il faut parler*, *il importe de faire*, les verbes à l'infinitif sont les noms que l'adjectif *il* modifie, et le sens est, *il par*

t, il faire importe. Il est vrai que dans *tonne, il pleut,* on ne voit pas d'abord om qui peut être modifié : il y en a un ndant. Ce sera, par exemple, *ciel, il tonne, il ciel pleut.*

Emploi de *lui*, d'*eux* et d'*elle*, lorsque celui-ci est précédé d'une préposition.

Lui, leur et *eux* ne se rapportent d'ordinaire qu'aux personnes ; et il en est de me du pronom *elle* ou *elles*, lorsqu'étant terme d'un rapport, il est précédé e préposition. Voici, Monseigneur, que les grammairiens observent à ce et.

Quoiqu'un homme dise fort bien d'un re *qu'il se repose sur lui, qu'il s'ap- sur lui*, on ne dira pas pour cela lit ou d'un bâton, *reposez-vous sur appuyez-vous sur lui ;* mais on se ira de la préposition elliptique *dessus*, *sez-vous, appuyez-vous dessus.*

parlant des choses, on emploie le om *en* au lieu de *de lui*, et le pronom lieu d'*à lui.* On ne dit pas d'un mur, *prochez pas de lui*, on dit, *n'en ap- hez pas ;* ni d'une science ou d'une ession, *il s'est adonné à elle*, il faut *il s'y est adonné.*

Une femme dit d'un chien qu'elle aime *il fait tout mon amusement, je n'aim que lui, je suis attachée à lui, je ne va pas sans lui.* Cependant on ne dira p d'un cheval, *qu'on n'a jamais monté s lui*, mais *qu'on ne l'a jamais mont* ni *qu'on ne s'est pas encore servi de l* mais *qu'on ne s'en est pas encore ser*

Il semble donc qu'avec les préposit *de* et *à*, les pronoms *lui, eux, elle* ne disent pas indifféremment des choses et d personnes. Cependant, lorsqu'ils sont p cédés des prépositions *avec* ou *après*, peuvent se dire des choses même ina mées. *Ce torrent entraîne avec lui t ce qu'il rencontre. Il ne laisse après que du sable el des cailloux.*

Il y a des phrases fort en usage en lant des personnes dont on ne se sert en parlant d'une multitude. Quoiqu'on d'une femme, *je m'approchai d'elle* faut dire d'une armée, *je m'en approc*

La règle que donnent les grammair est que, lorsque ces pronoms sont pré dés d'une préposition, ils ne se disent choses que dans le cas où elles ont

sonnifiées. Mais cette règle n'est pas
cte, puisque nous venons de voir que
prépositions *avec* et *après* n'empêchent
qu'on ne les dise des choses. D'ailleurs
i de plus personnifié qu'une armée,
on fait mouvoir, agir et combattre? et
rquoi ne diroit-on pas : *Nous allâmes,*
us marchâmes à elle ? Pourroit-on
me parler autrement? Voilà donc le
nom *elle* précédé d'une préposition qui
dit d'une armée. Je crois qu'on peut
e encore : *J'aime la vérité, au point*
e je sacrifierois tout pour elle; et il
porte peu que la vérité soit personnifiée
ne le soit pas. Mais nous traiterons plus
ticulièrement cette question dans le
pitre suivant, à l'occasion des adjectifs
sessifs *son, sa.*

Eux se met toujours après le verbe. Quelle est dans le discours, la place du pronom *eux*.
ntôt il est précédé d'une préposition :
dépend d'eux, je vais à eux; alors il
le terme d'un rapport. S'il n'en est pas
cédé, il est le sujet d'une proposition;
en pareil cas, il est ordinairement ac-
mpagné de l'adjectif *même : ils pré-*
dent eux-mêmes.

Quelle est la place de *lui?*

Lui peut également être le sujet de l proposition : *il l'a dit lui-même;* et c tour est encore usité avec le pronom *elle elle l'assure elle-même.*

Lui se construit de différentes manière Avec le verbe *parler*, on dira : *voulez-vo parler à lui* ou *lui parler?* Pour pl d'énergie, on le répétera en ajoutant *mêm Je lui ai représenté à lui-même.* Enfin peut être l'objet du verbe : *Je le verr lui-même.*

A l'impératif, sans négation, on dit o dinairement : *Donnez-lui*, quelquefo aussi *donnez à lui;* et au même mod avec négation, *ne lui donnez pas*, ou *donnez pas à lui.*

A tout autre mode, *lui* doit précéd le verbe, toutes les fois qu'il est le ter d'un rapport qui pourroit être exprimé p la préposition *à : Je lui ai lu mon o vrage.* Au contraire, il doit suivre le ver s'il est le terme d'un rapport exprimé p la préposition *de : nous dépendons de lu*

Quelle est la place de *leur.*

Leur, veut toujours le précéder : *je leu ai offert.* Si on vouloit, pour plus d'éne gie, mettre un pronom après le verbe

est le seul dont on pourroit se servir : *ur ai offert à eux-mêmes.*

Emploi de *se* et de *soi.*

rsque le sujet de la proposition est t du verbe ou le terme d'un rapport, sert de *se*, de *soi* ou de *lui*, pour uer cet objet ou ce terme : *il s'aime*, t l'objet d'*aimer*. *Chacun est pour soi* est le terme d'un rapport marqué a préposition *pour*. *Il se donne des nges*, *se* est le terme d'un rapport qui t exprimé par la préposition *à*.

ne se met jamais qu'avant le verbe, *i* se met toujours après : *s'occuper de*

Lui et *elle* employés pour *se* et *soi.*

servent aux deux genres et aux deux bres. Cependant les pluriels *eux-es*, et *elles-mêmes* doivent être pré- à *soi-même*. Ainsi, quoiqu'on dise ien : *ce raisonnement est bon en soi*, ira : *ces raisonnemens sont solides ux-mêmes*.

n général, *lui-même* se construit avec les noms qui portent une idée déter- e, et *soi-même* avec ceux qui n'offrent e idée indéterminée : *on se tourmente même*, *on fait soi-même sa félicité*,

chacun est soi-même son juge, la c
fiance en soi seul est dangereuse.
diroit, au contraire: *le sage fait lui-mê*
sa félicité, il est lui-même son juge,
ne met pas sa confiance en lui seul.

Se se dit également des personnes et d
choses, et *soi* ne se dit que des personn
ou du moins y a-t-il peu d'exception
faire. Quoiqu'on ne puisse pas blâmer, *c*
choses sont de soi indifférentes, il
semble qu'il seroit encore mieux de di
sont d'elles-mêmes.

Emp'oi du pronom *y*. *Y* s'emploie dans des phrases d'où n
avons vu que l'usage rejette le pronom
Ainsi il faut dire d'une maison, *vous*
avez ajouté un pavillon. Il se dit né
moins quelquefois des personnes. *Av*
vous pensé à moi? Je n'y ai pas pe
Y, c'est-à-dire, *à vous.*

Du pronom *en*. *En* équivaut toujours à un nom préc
de la préposition *de*; et, selon ce qui p
cède, à plusieurs noms ou même à
phrases entières. *J'en ai reçu* sera *de l'*
gent, des livres, un exemplaire d'u
ouvrage qui fait beaucoup de bruit.

D'on et l'on. *On* et *l'on* sont les noms d'une troisièm

sonne considérée vaguement. *On chante, rit.* Ils sont toujours le sujet d'une pro- sition ; nous avons vu qu'ils viennent, r corruption, du mot *homme.*

Quand une femme doit dire *je le suis*, ou *je la suis.*

Nous finirons ce chapitre par une dif- ulté sur l'usage des pronoms *le, la, les.* e femme à qui l'on demande, *êtes-vous lade?* ou *êtes-vous la malade?* ré- nd à la première question, *je le suis, je la suis*, à la seconde. Plusieurs ré- droient : *nous le sommes* à *êtes-vous lades?* et *nous les sommes* à *êtes-vous malades?* Voilà certainement l'usage; 'agit d'en rendre raison.

Je remarque d'abord que, dans les ases où le pronom ne doit être qu'au gulier masculin, le nom auquel on le porte est toujours un adjectif, *malade malades.* Au contraire, dans celles où eut être au féminin ou au pluriel, il t toujours la place d'un substantif sur uel l'attention se porte, *la malade* ou *malades.*

Je remarque, en second lieu, que, que ce pronom se rapporte à un subs- if, il est dans l'analogie de la langue

qu'il en suive le genre et le nombre. On dira donc, *je la suis; la*, c'est-à-dire, *la malade.*

Mais les adjectifs, quoiqu'ils prennent souvent différentes formes, suivant le nombre et le genre des noms qu'ils modifient, ne sont, par eux-mêmes, ni du masculin ni du féminin, ni du singulier ni du pluriel. Il n'y a donc pas de fondement pour changer la terminaison du pronom qui en prend la place; et on lui laisse sa forme primitive, qui se trouve celle qu'on a choisie pour marquer le masculin et le singulier. *Je le suis. Le* quoi? *malade.* Or *malade* est une idée qui, par elle-même, n'a point de genre.

Autre question sur le pronom *le.*

Voici un exemple que l'abbé Girard a eu avoir été proposé à l'académie, et sur lequel les avis furent partagés. *Si le public a eu quelque indulgence pour moi, je le dois à votre protection.* C'est ainsi qu'il faut dire, comme le décide l'abbé Girard, et non pas, *je la dois.* Car le pronom ne se rapporte pas à *indulgence*, mais à cette phrase, *le public a eu quelque indulgence pour moi.* Or cette phrase n'a point

genre. Il faudroit dire au contraire : *dulgence que le public a eue pour , je la dois ;* parce qu'alors il est évi- t que le pronom se rapporte à *indul- ce.*

CHAPITRE XVII.

Des Adjectifs possessifs.

on entend rectifs pos-

J'APPELLE *adjectifs possessifs* ceux déterminent un nom avec un rapport propriété. Dans *mon chapeau*, *mon* adjectif, puisqu'il détermine *chapeau*; il est possessif, puisqu'il marque un port de propriété du chapeau à moi.

Ces adjectifs expriment un rapport propriété à la première personne, *le mien*, *notre*, *le nôtre*; à la seco *ton*, *le tien*, *votre*, *le vôtre*; à la troisiè *son*, *le sien*, *leur*, *le leur*.

ms s'em- sans arti- ntres avec

Mon, *ton*, *son*, leur féminin et pluriel s'emploient toujours avec des s tantifs, et ne peuvent jamais être préc de l'article.

Avec *mien*, *tien*, *sien*, leur fémini leur pluriel, il faut, au contraire, f toujours usage de l'article, et sous-ente un substantif. *Voilà votre plume, don moi la mienne : la mienne* signifie

e mienne, c'est une ellipse. L'article
›loie en pareil cas, non pour déter-
r *mienne*, mais pour concourir, avec
djectif, à déterminer le mot *plume*
st sous-entendu.

ıfin, *notre, votre, leur,* se mettent
le substantif sans article, ou avec
cle sans substantif. Un coup d'œil sur
ble suivante suffira, Monseigneur,
vous faire remarquer l'usage qu'on
le tous ces adjectifs.

APPORTS DE PROPRIÉTÉS.

NS ELLIPSE.			AVEC ELLIPSE.
›remière	Sing.	Mon.	Le mien.
›nne.	Plur.	Mes.	Les miens.
ieurs de	Sing.	Notre.	Le nôtre.
emière.	Plur.	Nos.	Les nôtres.
ı la	Sing.	Ton. Votre.	Le tien. Le vôtre.
onde.	Plur.	Tes. Vos.	Les tiens. Les vôtres.
ieurs de	Sing.	Votre.	Le vôtre.
›onde.	Plur.	Vos.	Les vôtres.
la	Sing.	Son.	Le sien.
ème.	Plur.	Ses.	Les siens.
eurs de	Sing.	Leur.	Le leur.
isième.	Plur.	Leurs.	Les leurs.

›n, *ton, son*, ont cela de particulier, *Mon, ton, son s'emploient que*

quelquefois avec les noms féminins.

qu'ils s'emploient non-seulement avec noms masculins, mais encore avec le minins, qui commencent par une vo ou par une *h* non aspirée : *mon ame, amitié,* et non pas, *ma ame, ta ami*

Quand on supprime ces adjectifs.

C'est une règle générale que nous primons ces adjectifs, toutes les fois les circonstances y suppléent suffisam On dit, *j'ai mal à la tête, ce che pris le mors aux dents ;* et non pas *mal à* MA *tête, ce cheval a pris* SON *à* SES *dents.*

Les adjectifs possessifs de la troisième personne ne s'emploient pas indifféremment pour les personnes et pour les choses.

Il n'y a aucune difficulté sur l'usa adjectifs de la première et de la se personne. Il n'en est pas de même d de la troisième. En parlant d'un h ou d'une femme, on dira, *sa tête est* et on ne dira pas *la tête* EN *est* quoique *sa* et *en* ayent ici la même fication. S'il s'agissoit d'une statue, droit dire au contraire, *la tête* EN *est* et non pas SA *tête est belle.*

La règle générale que vous pouve faire, c'est d'employer les adjectif *sa*, lorsque vous parlez des personn des choses que vous personnifiez, c'

dire, auxquelles vous attribuez des vues et une volonté. Hors ces cas, l'usage varie beaucoup, et les grammairiens ont bien de la peine à se faire des règles.

On ne dira pas, en parlant d'une rivière, SON *lit est profond*, mais LE *lit* EN *est profond*; on dit cependant, *elle est sortie de* SON *lit*.

On ne dira pas d'un parlement, d'une armée, d'une maison : SES *magistrats sont intègres*, SES *soldats sont bien disciplinés*, SA *situation est agréable*. Il faut dire : LES *magistrats* EN *sont intègres*, LES *soldats* EN *sont bien disciplinés*, LA *situation* EN *est agréable*. Cependant vous direz, *le parlement est mécontent d'une partie de* SES *magistrats, l'armée a beaucoup perdu de* SES *soldats, cette maison est mal située, il faudroit pouvoir la tirer de* SA *place*; vous ne pourriez pas même parler autrement. Règle à ce sujet.

D'après ces exemples, il est aisé de se faire une règle : la voici. Quand il s'agit des choses qui ne sont pas personnifiées, on doit se servir du pronom *en*, toutes les fois qu'on en peut faire usage; et on ne

doit employer l'adjectif possessif, que lors qu'il est impossible de se servir de ce pronom. Vous direz donc : *l'église a* SES *privilèges, le parlement a* SES *droits, la république a conservé* SES *conquêtes, si la ville a* SES *agrémens, la campagne a* LES SIENS. Il n'est pas possible de substituer ici le pronom *en* aux adjectifs possessifs; et, par conséquent, on ne doit pas se faire un scrupule de les employer. Mais si on peut se servir de ce pronom, on dira, en parlant de la ville, LES *agrémens* EN *sont préférables à ceux de la campagne*; d'une république, LES *citoyens* EN *sont vertueux;* d'un parlement, LES *magistrats* EN *sont intègres;* de l'église, LES *priviléges* EN *sont grands.*

Vous pouvez, Monseigneur, faire l'application de cette règle aux exemples que j'ai apportés plus haut, et à beaucoup d'autres. Vous parlerez donc également bien, soit que vous disiez d'un tableau, *il a* SES *beautés; ou* LES *beautés en sont supérieures;* et d'une maison, *elle a* SES *commodités,* ou LES *commodités* EN *sont grandes.* Quoique les adjectifs possessif

aroissent plus particulièrement destinés marquer le rapport de propriété aux personnes, il est naturel de s'en servir pour marquer ce même rapport aux choses, quand on n'a pas d'autres moyens. On dira donc de l'esprit, SES *avantages;* de l'amour, SES *mouvemens;* d'un triangle, ses *côtés;* d'un quarré, SA *diagonale:* ci résout la question que nous avons itée au sujet des pronoms, *lui, eux*, etc.; est-à-dire, qu'on doit se servir de ces onoms, toutes les fois qu'on n'y peut sup-éer par aucun autre tour.

En quoi diffère *ce tableau a* SES *beautés* de *ce tableau a* DES *beautés.*

Je remarquerai par occasion, que *ce bleau a* SES *beautés*, et *ce tableau a* s *beautés*, ne signifient pas exactement même chose. On dira, *ce tableau a* SES *utés*, lorsqu'on parle à quelqu'un qui trouve des défauts dont on est obligé convenir malgré soi; et ce tour exprime consentement tacite aux critiques qui été faites. On dira, au contraire, *ce bleau a* DES *beautés*, lorsqu'on y trouve défauts qu'on ne relève pas, qu'on veut me passer sous silence, et qu'on seroit hé de voir échapper aux autres.

Difficulté sur les adjectifs *ses* et *leurs*.

On demande s'il faut dire, *tous juges ont opiné chacun selon* SES *lum res*, ou *tous les juges ont opiné cha selon* LEURS *lumières*.

Pour résoudre cette question, il f connoître la différente signification des jectifs *ses* et *leurs*. Or le premier sign que la chose appartient distributivem aux uns et aux autres, et le seco qu'elle leur appartient à tous collecti ment.

De cette explication, il s'ensuit que v devez dire : *tous les juges ont opiné c cun selon* SES *lumières*. Car, ce que v dites de tous collectivement, c'est q ont opiné; et ce que vous dites distril vement, c'est que chacun a opiné selor lumières. Il y a ellipse, et le sens est : *les juges ont opiné, et chacun a o selon ses lumières*.

Vous direz au contraire : *tous les ju ont donné chacun leur avis suiv* LEURS *lumières*.

Pour sentir la différence de ces c tours, il faut remarquer que, dans mots *les juges ont opiné*, le sens coll

est fini, et qu'il ne l'est pas dans ceux-ci, *les juges ont* donné. Or dès que *chacun* ne vient qu'après un sens collectif fini, c'est à ce mot que tout ce qui suit doit se rapporter, et on doit dire distributivement, *les juges ont opiné chacun selon ses lumières.* Mais si *chacun* vient avant que le sens collectif soit fini, ce qui suit ne peut plus se dire distributivement. Vous direz donc : *les juges ont donné chacun* LEUR *avis suivant* LEURS *lumières ;* car le sens collectif ne finit qu'après *avis* que *chacun* précède.

Par la même raison vous direz : *il leur a dit à chacun* LEUR *fait*, et non pas, SON *fait.* Vous direz cependant, *il a dit à chacun* SON *fait*, parce que n'y ayant point de nom auquel l'adjectif possessif puisse se rapporter collectivement, *chacun* détermine le sens distributif.

Voilà, Monseigneur, les règles générales. Il suffit de vous les avoir fait remarquer. L'usage achevera de vous instruire.

CHAPITRE XVIII

Des Adjectifs démonstratifs.

Les adjectifs démonstratifs sont ceux qui montrent, pour ainsi dire, l'objet que déterminent. *Ce livre, cet homme, ces hommes.*

Parmi ces adjectifs on doit mettre *ci* et *là*, dont l'un détermine lequel de deux objets est le plus près; et l'autre, lequel est le plus loin. Ils sont les mêmes pour tous les genres et pour tous les nombres, et ils se placent après les noms. *Cet homme-ci* signifie le plus près, *cet homme-là* signifie le plus loin.

Ci ne s'emploie qu'à la suite d'un nom; *là* s'emploie seul, et alors c'est une expression elliptique. *Il est là* suppléez *dans ce lieu*: *il vient de là*, suppléez *de ce lieu*.

On a ajouté *ci* et *là* à *ce*, et on a fait *ceci* et *cela*, qui sont encore deux expressions elliptiques, où l'esprit sous-entend une idée vague, un nom tel qu'*objet*, *chose* ou tout autre.

L'ellipse a lieu encore, lorsque nous joignons *ce* au verbe *est. J'aime Molière, c'est le meilleur comique*, c'est-à-dire, *ce Molière est le meilleur comique. C'est une chose merveilleuse que de l'entendre.* Ici il n'y a point d'ellipse : car de *l'entendre* est le nom que modifie l'adjectif *ce*; et le sens est *ce de l'entendre est une chose merveilleuse.* Mais il y a ellipse dans la phrase suivante : *prenez garde à ce que vous dites.* Car l'esprit ajoute à *ce* l'idée de discours ou de propos, et ce tour est équivalent à celui-ci : *prenez garde aux propos que vous tenez.* *Ce* avec le verbe *être.*

Cet adjectif, joint au verbe *être*, a un avantage du côté de l'expression. *Ce fut Sylla qui montra le premier que la république pouvoit perdre sa liberté*, indique, d'une manière plus sensible, Sylla comme le premier auteur de la tyrannie, que si l'on disoit, *Sylla fut le premier*... En effet *ce fut*, fixe l'attention sur Sylla et le montre au doigt, pour ainsi dire; au lieu qu'en disant *Sylla fut*, on ne fait que le nommer.

On dit indifféremment *c'est eux, ce*

sont eux, c'est elle, ce sont elles. Mai
avec les noms de la première personne e
de la seconde, on ne peut employer que l
singulier, *c'est vous, c'est nous, c'es*
moi.

Dans ces phrases le sujet du verbe e
une idée vague, que montre l'adjectif *ce*
et que la suite du discours détermine. S
l'esprit se porte sur cette idée, nous diso
au singulier, *c'est eux, c'est nous*:
nous disons au pluriel, *ce sont eux*,
l'esprit se porte sur le nom qui suit
verbe.

L'usage a donc ici le choix des tour
et il peut à son gré rejeter quelquefois l'u
des deux. C'est ce qu'il fait, lorsque
nom est à la première ou à la seconde pe
sonne: car il ne permet jamais de dire
sont nous, ce sont vous. Il use enco
du même droit, lorsqu'on parle au pass
et il ne veut pas qu'on dise : *ce fut les Ph*
niciens qui inventèrent l'art d'écrire. C
pendant le singulier ne seroit pas une faut
si on parloit au présent: *c'est les Phén*
ciens qui ont inventé l'art d'écrire. J
conviens néanmoins que ce *sont* pourroi

re mieux, parce que l'attention se porte us particulièrement sur le nom qui est pluriel.

Il y a des adjectifs démonstratifs qui 'indiquent qu'une chose ou qu'une per- nne en général. C'est pourquoi on ne les int jamais à aucun nom : ce sont *celui*, *elle*. On dit *celui qui*, *celle qui ;* et l'es- rit supplée toujours l'idée sous-entendue, *mme*, *chose* ou quelque autre. *Celui, celle.*

A ces adjectifs on a ajouté *ci* et *là*, et n a fait *celui-ci*, *celui-là ;* le premier dique ce qui est près, ou ce dont on a rlé en dernier lieu ; et le second, ce qui t loin, ou ce qu'on a nommé en premier eu. *Celui-ci, celui-là.*

Celui est formé de *ce* et de *lui : celle* *ce* et d'*elle*. On disoit même autrefois de *ce* et d'*il*, et nous disons aujour- hui *ceux* de *ce* et d'*eux*. Vous voyez e l'adjectif *ce* a été joint aux noms des isièmes personnes, et qu'il est pour tous genres et pour tous les nombres.

CHAPITRE XIX.

Des Adjectifs conjonctifs.

Quelle est la nature des adjectifs conjonctifs *qui, lequel*, etc.

Le propre des mots, *qui, que, do lequel, laquelle*, quoique tous les gra mairiens les mettent dans la classe pronoms, n'est certainement pas de p voir être substitué à aucun substan Voyons quelle en est la nature.

Nous avons dit, Monseigneur, qu substantif peut être modifié par une pro sition incidente. *Les vers de l'écriv que vous aimez, dont vous recherchez ouvrages, et auquel vous donnez la p férence.* Voilà trois propositions inciden Il s'agit de savoir quelle est l'énergie mots *que, dont, auquel.*

Observons d'abord *lequel* et *duquel*, disons : *l'écrivain lequel vous aimez duquel.....* Je sais bien que l'usage préf *l'écrivain que..... et dont.....* Mais tout ces expressions ont le même sens, et serai en droit d'appliquer à *qui, que*

ont, ce que j'aurai démontré de *lequel* et *auquel*.

Or, quand je dis l'*écrivain*, j'offre une idée dans toute sa généralité; et si j'ajoute *lequel*, ce mot restreint mon idée. J'annonce que je vais parler d'un individu, et je fais pressentir que je vais le désigner par quelques modifications particulières.

Ces modifications sont exprimées dans la proposition incidente, et cette proposition est annoncée par le mot *lequel*, qui la lie au substantif. Ce mot commence donc à déterminer celui d'écrivain, et, par conséquent, il doit être mis dans la classe des adjectifs.

Mais, comme nous l'avons remarqué, cet adjectif est censé accompagné de son substantif; et lorsque celui-ci n'est pas exprimé, il est sous-entendu. *L'écrivain lequel vous aimez et auquel vous donnez la préférence, est* donc pour *l'écrivain lequel écrivain vous aimez et auquel écrivain*. . . . . Il n'est pas étonnant qu'on fasse usage de l'ellipse en pareil cas, puisque l'idée qu'on néglige d'énoncer se supplée elle-même.

Or *qui*, *que*, *dont* sont synonymes d *lequel* et *duquel*. Ce sont donc aussi d adjectifs; et toutes les propositions où no les employons sont des tours elliptique Ce ne seroit pas faire une difficulté, qu de dire que l'usage ne permet pas de le ajouter le mot sous-entendu : l'idée s'e présente au moins, et c'est assez: L'*écr vain qui* est donc pour l'*écrivain qu écrivain*. Ainsi, bien loin que ces mo *qui*, *que*, *dont*, *lequel*, tiennent la pla d'un nom, ils le sous-entendent, au co traire, toujours après eux. Je les appel *adjectifs conjonctifs* : *adjectifs*, par qu'ils commencent à déterminer le nom *conjonctifs*, parce qu'ils le lient à la pr position incidente qui achève de le modifie

Souvent les adjectifs conjonctifs déterminent des noms qui n'ont point été exprimés.

Il faut remarquer que le nom que l adjectifs déterminent n'est pas toujou exprimé; mais il se supplée. *Qui vous dit cela?* c'est *quel est l'homme, qu homme. Qui ne sait pas garder un secre ne mérite pas d'avoir des amis* : c'e l'*homme qui homme ne sait*. . . . . Que quefois aussi le conjonctif n'est précédé qu d'un autre adjectif vague, *celui qui*; e

ors il faut suppléer le substantif pour
un et pour l'autre adjectif, *celui homme*
ui homme.

Qui et *lequel* ne se rapportent d'ordi- Des adjectifs *quoi* et *où*.
ire qu'à un substantif qui le précède :
ais nous avons d'autres adjectifs conjonc-
fs qui ne se rapportent jamais qu'à des
oms sous-entendus : ce sont *quoi* et *où*.
and on dit, *à quoi vous occupez-vous?*
oi est entièrement l'équivalent de *lequel*
laquelle. C'est un adjectif qui est le
ême pour les deux genres; et il faut sup-
er *chose* ou tout autre nom. *Quelle*
la chose, à quoi chose pour *à laquelle*
ose, vous vous occupez?

Quand on dit : *où allez-vous? d'où*
ez-vous? le sens est, *quel est le lieu*
quel lieu vous allez? quel est le lieu
quel lieu vous venez? Ces exemples
s font voir que l'adjectif *où* est équi-
ent à un conjonctif suivi de son subs-
tif, et à une proposition qui le pour-
précéder, mais qu'on supprime. Il est
, Monseigneur, que les grammairiens
nt étonnés de voir *quoi* et *où* dans
lasse des adjectifs. Mais remarquez que

je rappelle ces expressions aux élémens du discours, et que c'est le seul moyen d'en déterminer la nature.

Des adjectifs *quel* et *quelle*.

Lequel et *laquelle* sont formés des articles *le la*, et des adjectifs *quel* et *quelle*, qui ne sont pas conjonctifs, et qui s'emploient souvent avec ellipse. *Quel est-il, quelle est-elle?* se diront, par exemple, pour *cet homme quel homme est-il? cette femme quelle femme est-elle?* nous disons aussi, *qui est-elle?* ces adjectifs ne souffrent point de difficultés. Il n'en est pas de même des adjectifs conjonctifs. Nous allons observer dans le chapitre suivant, comment on les emploie.

CHAPITRE XX.

l'emploi des adjectifs conjonctifs.

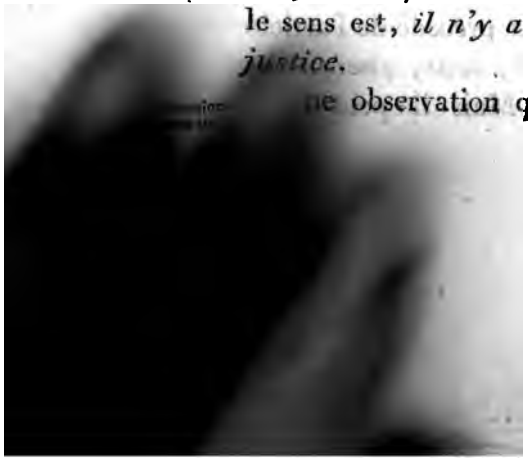
Les adjectifs conjonctifs peuvent se rapporter qu'à des noms pris déterminément.

N ne dit point, *l'homme est animal raisonne, vous avez été reçu avec tesse qui* . . . . il faut dire, *l'homme* UN *animal qui raisonne, vous avez reçu avec* UNE *politesse* ou *avec la tesse qui* . . . . . En examinant ces nples, nous trouverons la règle qu'on suivre.

es mots *animal* et *politesse* sont pris terminément dans l'*homme est ani-* et dans *vous avez été reçu avec tesse.* Au contraire, ils sont déterminés estreints, lorsqu'on dit, *un animal,* ou *la politesse*. . . . . La règle est c qu'un adjectif conjonctif ne doit se porter qu'à un nom pris dans un sens rminé.

n nom est sensiblement déterminé, es les fois qu'il est précédé de l'article des adjectifs, *un, tout, quelque* et es semblables. Mais il peut l'être

encore, quoiqu'il ne soit précédé d'aucun de ces adjectifs; et on y sera trompé, si on ne saisit pas le sens de la phrase. Tous les tours suivans, par exemple, sont très-corrects. *Il n'a point de livre qu'il n'ait lu, est-il ville dans le royaume qui soit plus obéissante? il n'y a homme qui sache, il se conduit en père qui.....* *Livre, ville, homme, père* sont évidemment déterminés; car le sens est : *il n'y a pas un livre qu'il..... est-il dans le royaume une ville qui .... il n'y a pas un homme qui ..... il se conduit comme un père qui ....* on dira de même, *il est accablé de maux, de dettes qui ....* parce qu'on sous-entend *certains, plusieurs* ou quelque chose d'équivalent : *il est accablé de certains maux, de plusieurs dettes;* on dira encore : *une sorte de fruit qui ne mûrit point dans nos climats,* parce que *sorte* restreint le mot *fruit :* enfin on dira, *il n'y a point d'injustice qu'il ne commette;* parce que le sens est, *il n'y a pas une sorte d'injustice.*



ne observation que nous avons déjà

aite sur d'autres noms a encore lieu ici : 'est que, parmi les adjectifs conjonctifs, es uns ne se disent que des personnes, t les autres se disent des personnes et des choses. Il s'agit d'observer ce que l'usage prescrit à ce sujet.

Différemment des personnes et des choses.

Il faut d'abord distinguer si l'adjectif conjonctif est le sujet de la proposition incidente, l'objet du verbe ou le terme d'un rapport. Il est le sujet dans *la science qui plaît le plus*, l'objet dans *la science que j'aime*, et le terme d'un rapport, toutes les fois qu'il peut être précédé d'une préposition.

Distinction à faire à ce sujet.

Lorsque le conjonctif est le sujet de la proposition incidente, *qui* doit être préféré à *lequel* et *laquelle*, soit qu'on parle des choses, soit qu'on parle des personnes. *Les écrivains qui savent penser, savent écrire : les talens qui font le philosophe et ceux qui font l'homme sociable ne sont pas toujours les mêmes : la philosophie qui cabale, qui déclame et qui crie, est un fanatisme qui veut paroître ce qu'il n'est pas.* Il ne seroit pas permis de substituer ici *lequel* ou *laquelle*. Cepen-

Quel conjonctif on doit préférer pour exprimer le sujet de la proposition incidente.

dant ces adjectifs, susceptibles de genre et de nombre, sont très-propres à prévenir des équivoques; et il y a des écrivains qui les emploient souvent dans ce dessein: mais il faut, autant qu'il est possible, préférer tout autre moyen.

Pour exprimer l'objet du verbe.

Lorsque le conjonctif est l'objet du verbe, c'est encore une règle générale de préférer *que* à *lequel* et *laquelle*. *Les arts que vous étudiez : les ennemis qu'il a vaincus : la grammaire que je fais.* Jamais *les arts lesquels, etc.*

Pour exprimer le terme d'un rapport qui seroit indiqué par la préposition *de*.

Lorsque le conjonctif est le terme d'un rapport qu'on pourroit exprimer par la préposition *de, dont* s'emploie en parlant des choses comme en parlant des personnes; il est même préférable à tous les autres. *César dont la valeur : les biens dont vous jouissez : la maladie dont vous êtes menacé.*

Si on vouloit faire usage des autres conjonctifs, il faudroit distinguer s'ils se rapportent à une chose ou à une personne. Dans le premier cas, le plus sûr seroit d'employer *duquel* ou *de laquelle* et jamais *de qui*. *Un arbre duquel l*

uit : Une chose de laquelle. Sur quoi faut remarquer que *dont* seroit préférable.

Si le conjonctif se rapporte à des personnes, vous préférerez *de qui* à *duquel de laquelle; César de qui la valeur.*

Mais il y a une exception à faire sur ces ux dernières règles. Pour cela, j'observe *de qui* peut être le terme auquel se pporte le substantif de la proposition inente, ou le terme auquel se rapporte le rbe.

Dans *César de qui la valeur; de qui* le terme auquel se rapporte le substan- *la valeur,* et il le détermine, comme *de sar* le détermineroit. Mais *dans l'homme qui vous m'avez parlé, de qui* est le me auquel on rapporte le verbe.

Or, toutes les fois que le conjonctif est terme auquel on rapporte le verbe, on t se servir de *de qui* ou de *dont,* qui encore mieux.

Mais s'il est le terme auquel se rapporte substantif de la proposition incidente, il t distinguer; ou il est suivi de ce substif, ou il en est précédé.

S'il en est suivi, *dont* pourra se dire personnes et des choses, et *de qui* ne se que des personnes. *La Seine dont le* et non pas *de qui. Le prince dont* c *qui la protection.*

S'il en est précédé, il faudra tou préférer *duquel* ou *de laquelle. La S dans le lit de laquelle : le prince protection duquel : de qui* ne seroi si bien, même en parlant des person

Quel conjonctif on doit employer avec la préposition *à*.

Avec la préposition *à* on emploi conjonctifs *lequel* et *laquelle*, en pa des choses : *la fortune à laquelle m'attendois pas.* En parlant des sonnes, on a le choix entre *qui* et *le les amis à qui* ou *auxquels je me confié.*

Emploi du conjonctif *quoi* avec les prépositions *à* ou *de*.

A quoi ne se dit que des choses lument inanimées, et encore peut-o jours substituer *auquel* ou *à laqu c'est une objection à quoi* ou *à laq on ne peut satisfaire.* On ne dira *c'est un cheval à quoi je me sui* mais *auquel. A quoi* et *de quoi*, ne ploient proprement que lorsqu'on le porte à des choses plutôt qu'à des

c'est de quoi je me plains : c'est à quoi je ne m'attendois pas.

Que employé pour *à qui* et pour *dont.*

Il y a des occasions où *que* se met pour *qui ; c'est à vous que je parle ;* et d'autres où il s'emploie pour *dont*, *c'est de lui que je parle* : on ne doit pas même s'exprimer autrement.

Où et *d'où* ne se disent que des choses.

Où et *d'où* ne se disent jamais que des choses : *voilà le point où je m'arrête ; voilà le principe d'où je conclus.*

Emploi des conjonctifs avec toute autre préposition qu'*à* et *de.*

Avec toute autre préposition qu'*à* et *de*, le conjonctif *lequel* et *laquelle* peut se dire des personnes et des choses : mais *qui* ne s'emploie qu'en parlant des personnes. *Les revenus sur lesquels vous comptez ; les accidens contre lesquels vous êtes en garde : l'homme chez qui* ou *chez lequel vous êtes allé : la personne avec qui* ou *avec laquelle vous m'avez compromis.*

S'il s'agit des choses inanimées, on emploiera *quoi* ou *lequel : le principe sur quoi* ou *sur lequel je me fonde : la chose à quoi* ou *dans laquelle il a manqué.*

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter long-temps sur les règles de grammaire.

La grammaire, Monseigneur, seroit bien longue et bien difficile, s'il falloit retenir toutes les règles que je vous donne

dans ce chapitre et dans d'autres. I
mon dessein n'est pas de vous arrêter l
temps sur ces choses; je ne veux vou
faire observer qu'une fois, cela suffira
vous préparer à étudier l'usage. Fini
ce chapitre par une question qui so
quelques difficultés.

Question. Pourquoi dit-on : *votre ami est u
hommes qui manquèrent périr dan
sédition*; quoiqu'on dise, *votre am
un des hommes qui* DOIT *le moins c
ter sur moi?* pourquoi le pluriel *qui
quèrent*, dans l'une de ces phrase
pourquoi, dans l'autre, le singulier
doit?

C'est que les vues de l'esprit ne
pas les mêmes. On se sert de la pre
phrase quand on veut mettre *votre*
parmi ceux qui manquèrent périr;
se sert au contraire de la seconde, c
on veut le mettre à part; et le sen
*votre ami est un homme, qui do
moins de tous les hommes, compt
moi.*

CHAPITRE XXI.

Des Participes du présent.

Je vous ai déjà rappelé plusieurs fois, monseigneur, que les verbes adjectifs sont des expressions abrégées, équivalentes à deux élémens du discours, à un nom adjectif et au verbe *être*. *Aimer* est équivalent d'*être aimant; lire*, d'*être lisant; faire*, d'*être faisant*. Ces adjectifs sont les participes du présent dont nous avons à traiter.

Les participes du présent ne sont susceptibles ni de genre ni de nombre.

Ces participes, faciles à reconnoître, se terminent tous de la même manière, et leur terminaison ne souffre jamais aucune variation. D'ailleurs ils n'ont ni genre ni nombre, ou, si vous voulez, ils sont tout-à-la-fois du masculin et du féminin, du singulier et du pluriel. Car, sans aucun égard pour le genre et pour le nombre des noms qu'ils modifient, on les prononce et on les écrit toujours de la même manière: *les hommes préférant, les femmes préfé-*

rant, un homme préférant. C'est en
qu'on les distingue des autres adjectifs
nous terminons en *ant*, et qui sont
ceptibles de genre et de nombre. Qu
on dit, *une vue riante; des person
obligeantes; riantes et obligeantes*
trent dans la classe des autres adjec
et ce ne sont pas des participes.

Comment, d'adjectifs, les participes du présent deviennent substantifs.

Vous remarquerez, Monseigneur,
les participes du présent sont sou
précédés de la préposition *en. Je
vu en passant; en riant on peut dir
vérité.*

Or vous savez qu'une préposition ind
le second terme d'un rapport, et vous
cevez qu'il ne peut y avoir de rap
qu'entre deux choses qui existent, ou
étant considérées comme existantes,
distinguées par des noms substantifs.
préposition *en* vous fait donc apperce
deux substantifs dans les participes *pass
et riant.*

Il n'est pas étonnant que ces noms,
sont originairement des adjectifs,
viennent des substantifs, puisqu'ils p
cipent du verbe qui, à l'infinitif, est

substantif, et que d'ailleurs nous
s remarqué que les adjectifs se prennent
ent substantivement. Faisons actuelle-
t l'analyse de ces participes, lorsqu'on
mploie comme substantifs, et lorsqu'on
mploie comme adjectifs. La chose ne
pas difficile.

Analyse de ces participes, employés soit comme substantifs, soit comme adjectifs.

n riant, on peut dire la vérité, si-
e, *lorsqu'on rit* ou *quoiqu'on rie*,
eut dire la vérité. En riant est donc
ivalent d'une proposition subordonnée,
exprime une action qui peut n'être pas
ccessoire de la proposition principale,
i n'en est un que par occasion.

*es courtisans, préférant leur avan-
particulier au bien général, ne
ent que des conseils intéressés. Les
rtisans préférant*, est ici la même chose
les courtisans qui préfèrent. Préférant
onc l'équivalent d'une proposition in-
nte ; il exprime une habitude qui pa-
devoir être toujours un accessoire du
stantif qui est modifié. La pensée est
même que si on disoit : *c'est le ca-
tère des courtisans de préférer leur
ntage particulier au bien général, et*

c'est pourquoi ils ne donnent que conseils intéressés.

Vous voyez, par l'analyse de ces exe ples, en quoi l'acception de ces pa cipes, employés comme substantifs, fère de l'acception de ces mêmes partic employés comme adjectifs.

Equivoque à laquelle ils donnent lieu et qu'il faut éviter.

Quelquefois on supprime la préposi *en*, et alors on ne sait plus si le parti doit être pris substantivement ou adje vement. *Les hommes jugeant sur l' parence, sont sujets à se tromper.*

Si dans cette phrase, *jugeant* est jectif, il signifie *les hommes qui juge* et il les représente comme s'étant fait habitude de juger sur l'apparence.

Si, au contraire, ce participe est substantif, il signifie *les hommes lorsqu jugent*, et alors il ne représente pas jugemens qu'ils font sur l'apparen comme une habitude, mais seulem comme une circonstance qui peut q quefois les jeter dans l'erreur. C'est à écrivain à savoir laquelle de ces d choses il veut dire, et à la dire clairem

L'équivoque peut être plus grande enc

l'ai rencontré allant à la campagne.
ne sait si la préposition doit être
pléée devant le participe *allant*, ou
lle ne doit pas l'être ; et, par consé-
nt, on ne voit pas si c'est celui qui
ncontré ou celui qui a été rencontré,
alloit à la campagne.

Dans le cas où la préposition devroit
suppléée, *allant* seroit un substantif,
e sens seroit : *je l'ai rencontré en*
nt, c'est-à-dire, *lorsque j'allois à la*
mpagne. Dans le cas où la préposition
levroit pas être suppléée, *allant*, seroit
adjectif, et le sens seroit, *je l'ai ren-*
tré qui alloit à la campagne (1). Ces

(1) Quelques grammairiens voient un gérondif
cette expression *en riant, en passant.* Il se-
plus exact de dire que nous n'avons point de
ndif. Si une langue n'avoit, pour tout verbe,
le verbe être, la grammaire en seroit fort
le. Mais combien ne la compliqueroit-on pas,
vouloit trouver, dans cette langue, des verbes
antifs, adjectifs, actifs, passifs, neutres, dé-
ns, réfléchis, réciproques, impersonnels, des
cipes, des gérondifs, des supins, etc. C'est
que nous avons compliqué notre grammaire,

sortes de phrases sont incorrectes, et il faut éviter.

---

parce que nous l'avons voulu faire d'après les g
maires latines. Nous ne la simplifierons qu'a
que nous rappellerons les expressions aux élé
du discours.

CHAPITRE XXII.

Des participes du passé.

Les participes du passé sont adjectifs, ou substantifs, suivant la manière dont on les emploie.

On dit *j'ai habillé mes troupes, mes troupes que j'ai habillées, mes troupes ont habillées*: voilà constamment l'usage. Or vous voyez, Monseigneur, pourquoi, dans la dernière phrase, le participe se met au féminin et au pluriel, c'est qu'*habillées* est un adjectif qui modifie un substantif féminin et pluriel.

Mais si dans la seconde phrase, ce participe modifie également le substantif *troupes*, il y devra prendre encore la terminaison qu'il a prise dans la troisième, et il faudra dire *mes troupes que j'ai habillées*: or il ne modifie. En effet, quel est l'objet du verbe *avoir*, lorsque je dis, *mes troupes que j'ai*, ou, ce qui est la même chose, *mes troupes, lesquelles troupes j'ai*? il est évident que c'est *mes troupes*. Si j'ajoute avec *habillées*, ce participe ne peut exprimer qu'une des modifications du substantif *troupes*; il est donc encore adjectif.

autres sont des substantifs qui exprim un état, *dormi*, *langui*.

Tous ces substantifs diffèrent des aut en ce qu'ils ne sont ni masculins, ni fé nins, ni singuliers, ni pluriels : leur ter naison ne varie donc jamais ; et, par c séquent, les participes adjectifs sont s susceptibles de genre et de nombre.

Dès que les participes substantifs s invariables dans leur terminaison, v concevez, Monseigneur, qu'il ne pe avoir aucune difficulté sur la manièr les employer. Passons donc aux partic adjectifs.

Comment on emploie les participes adjectifs, lorsqu'ils se construisent avec le verbe *être*.

Les participes adjectifs peuvent se c truire avec le verbe *être* ou avec le v *avoir*.

Dans le premier cas, ou le verbe conserve la signification qui lui est pr ou il ne la conserve pas. S'il la conse le participe doit toujours s'accorder le sujet de la proposition : *il est a elle est aimée, ils sont aimés.*

S'il ne la conserve pas, il sera emp à la place du verbe *avoir*; et on di *s'est tué*, pour *il a tué soi*, et *il*

eux extrêmes diffèrent en ce que l'un a our accessoire, un rapport au présent, et ue l'accessoire de l'autre est un rapport au assé. Dans *j'ai une terre*, l'objet du verbe *voir* est *une terre* : *habillé* est donc égale- ent l'objet du verbe *avoir* dans *j'ai ha- illé*. Or un verbe ne peut avoir pour ob- t qu'une chose qui existe, ou que nous nsidérons comme existante; c'est-à-dire, 'il ne peut avoir pour objet qu'une chose e nous désignons par un nom substantif. *abillé* est donc, ainsi qu'*une terre*, un stantif.

Ces sortes de substantifs participent du rbe; ils ont un objet quand le verbe en un : *mes troupes*, par exemple, est bjet d'*habillé*, dans *j'ai habillé mes upes*. Ils n'ont point d'objet quand verbe n'en a pas. Ainsi, dans *j'ai rlé*, *parlé* est un substantif qui n'a pas bjet.

Quelle est la nature des participes substantifs.

Comme nous avons distingué des verbes ction et des verbes d'état, on pourroit tinguer deux espèces de participes subs- tifs : les uns sont des substantifs qui priment une action, *habillé*, *parlé*; les

est susceptible de genre et de nombre; d
le second, il ne l'est pas. Cette règle
constante, et ne souffre point d'excepti

Vous pourrez, Monseigneur, facilem
connoître si le participe est substantif
s'il est adjectif. Il est substantif toutes
fois qu'il est suivi de son objet; *j'ai r
les lettres :* il est adjectif toutes les
qu'il en est précédé; *les lettres que
reçues.*

Vous direz donc, *de deux filles qu'
avoit, elle en a fait une religieuse,* et
pas *faite.* Car *une* est l'objet du parti
fait, et il ne vient qu'après. Le sens
elle a fait une d'elles religieuse.

Par la même raison, vous direz
faisant du participe un substantif, *les
démies se sont fait des objections;* et
faisant de ce même participe un adje
vous direz, *j'ignore les objections qu
académies se sont faites.*

On a demandé s'il faut dire *la ju
que vous ont rendu* ou *rendue vos ju*
Pendant long-temps, tous les grammai
se sont déclarés pour *rendu*, parce
disoient-ils, ce participe est suivi du

revé les yeux, pour *il a crevé les yeux à soi*. Alors il y a encore une distinction à faire.

Ou l'action, exprimée par le participe, a pour objet le sujet même de la chose, et vous direz *il s'est tué*, *elle s'est tuée*, *ils se sont tués*. Car, en pareil cas, le participe est un adjectif qui doit prendre le genre et le nombre du nom qu'il modifie.

Ou l'action a pour objet un nom différent du sujet de la proposition; et vous direz, *il s'est crevé les yeux*, *elle s'est crevé les yeux*, *ils se sont crevé les yeux*. C'est qu'ici le participe *crevé* est un substantif. Dans cette phrase, *il s'est crevé*, il n'est pas l'objet comme dans *il s'est tué*: il est le terme du rapport, et on dit pour *à soi*.

La règle que l'usage suit dans toutes les phrases où le verbe *être* est employé à la place du verbe *avoir*, est donc de regarder comme adjectif, tout participe qui a pour objet le sujet même de la proposition, et de regarder comme substantif tout participe qui a un autre nom pour objet. Dans le premier cas, le participe

Vous direz encore, *imitez les ve*
que vous avez ENTENDU *louer*, et
ne direz pas *entendues*, parce que le
jonctif n'est l'objet ni d'*entendu*, n
louer, pris séparément : il l'est de
deux mots réunis, ou d'une seule
qu'on exprime avec deux mots, co
on pourroit l'exprimer avec un seul.

Enfin vous direz, *terminez les affa*
que vous avez PRÉVU *que vous*
riez, et non pas *prévues*; parce qu
conjonctif est l'objet d'une seule idé
primée par ces mots, *prévu que*
auriez.

D'après ces exemples, nous pou
établir pour règle, que le participe e
variable dans sa terminaison, toute
fois que nous le joignons à un verbe,
exprimer, avec deux mots, une seule
comme nous l'exprimons avec un se
ne s'agit donc plus, pour juger si le p
cipe, suivi d'un verbe, doit être ou n
pas susceptible de genre et de nom
qu'à considérer si nous prenons co
deux idées séparées, celle du verbe et
du participe, ou si, au contraire,

Vous direz encore, *imitez les ver*
que vous avez ENTENDU *louer*, et v
ne direz pas *entendues*, parce que le c
jonctif n'est l'objet ni d'*entendu*, ni
louer, pris séparément : il l'est de
deux mots réunis, ou d'une seule i
qu'on exprime avec deux mots, com
on pourroit l'exprimer avec un seul.

Enfin vous direz, *terminez les affai*
que vous avez PRÉVU *que vous*
riez, et non pas *prévues*; parce que
conjonctif est l'objet d'une seule idée
primée par ces mots, *prévu que v*
auriez.

D'après ces exemples, nous pouv
établir pour règle, que le participe est
variable dans sa terminaison, toutes
fois que nous le joignons à un verbe, p
exprimer, avec deux mots, une seule i
comme nous l'exprimons avec un seul
ne s'agit donc plus, pour juger si le pa
cipe, suivi d'un verbe, doit être ou n'
pas susceptible de genre et de nomb
qu'à considérer si nous prenons con
deux idées séparées, celle du verbe et c
du participe, ou si, au contraire, n

mmes portés à les regarder comme une
ule idée.

On doit dire, *elle a pris un remède*
i l'a FAIT *mourir*, parce que le pronom
est l'objet d'une seule idée, *fait mourir*.
ais, dira-t-on, *elle a pris un remède*
i l'a LAISSÉE *mourir*, ou *qui l'a* LAISSÉ
ourir? M. Duclos veut qu'on dise *laissée*.
considère donc séparément l'idée de *lais-*
r et celle de *mourir*; et, par ce que *mourir*
peut pas avoir un objet, il pense que le
nom *la* est celui du participe *laissée*.
même il veut qu'on dise; *elle s'est*
ésentée à la porte, je l'ai LAISSÉE
ser; quoiqu'on doive dire, *je l'ai* FAIT
ser. Pour rendre la chose plus sensible,
raduit ces phrases, *je l'ai laissé passer*
'ai laissé mourir; par celles-ci, *j'ai*
ssé elle passer, j'ai laissé elle mourir:
is que veut dire: *j'ai laissé elle?* il me
ble que nous sommes portés à regarder
ser mourir ou *laisser passer*, comme
seule idée, et que nous sommes cho-
és de la voir partagée en deux par un
nom placé entre le participe et le verbe.

Autre exemple de M. Duclos : *avez-*

séquent, on peut dire avec M. Du
elle s'est rendue catholique, elle
rendue maîtresse. Cependant il s
bien plus simple que les participes s
d'un adjectif, fussent assujettis à la m
règle, que les participes suivis d'un v

Au reste, si nous séparons plus v
tiers l'idée du participe de celle
adjectif que de celle d'un verbe ;
qu'un adjectif présente une idée qui,
plus déterminée, se distingue davai
de toute autre. Celle d'un verbe à l
nitif, étant au contraire indéterminée,
par cette raison, plus propre à se confo
avec celle du participe.

Je n'oserois, Monseigneur, vous m
dre de l'exactitude des règles que je
de proposer sur les participes du pass
fait de langage, quand l'usage ne fai
lui-même la règle, il est bien à cra
qu'il n'y ait de l'arbitraire dans les
sions des grammairiens.

Pour résoudre cette question, je considère encore si nous sommes portés à séparer ces idées ou à les réunir dans une seule. Or il me semble qu'on dira beaucoup mieux, *le commerce a rendu riche cette ville*, que *le commerce a rendu cette ville riche*. Ainsi, quoique nous employons deux mots, nous ne paroissons voir qu'une seule idée, comme si nous disions *a enrichi*. L'idée seroit-elle donc une, lorsque nous nous servons d'une périphrase, comme lorsque nous la rendons en un seul mot? Mais cette conclusion seroit peut-être trop précipitée: car l'oreille est quelquefois la règle de nos constructions, autant, au moins, que notre manière de concevoir. En effet, on dira plutôt, *le commerce a rendu cette ville opulente*, que *le commerce a rendu opulente cette ville; j'ai rendu cette personne maîtresse de mon sort*, que *j'ai rendu maîtresse de mon sort cette personne*; *un docteur a rendu ce protestant catholique*, qu'*un docteur a rendu catholique ce protestant*. Il semble donc que nous soyons portés à séparer l'idée du participe de celle de l'adjectif: et par con-

qu'on leur a donnés : car les grammairiens en ont distingué jusqu'à quinze espèces. Bornons-nous à observer la conjonction *que*, la seule qui puisse souffrir quelques difficultés.

De la conjonction *que*.

Nous avons vu, dans la première partie de cette grammaire, quelle est la nature de cette conjonction, et comment elle a été trouvée : il nous reste à voir comment on l'emploie.

Nous l'employons quelquefois dans des tours elliptiques, où la proposition principale est supprimée. Nous disons, par exemple, *que je meure !* c'est-à-dire, *plût à-Dieu que je meure ! qu'il se soit oublié jusqu'à ce point-là !* c'est-à-dire, *je suis étonné qu'il se soit oublié jusqu'à ce point-là*. Quelquefois nous laissons à suppléer la conjonction même : *qui m'aime me suive ;* c'est-à-dire, *je veux que celui qui m'aime me suive.*

Avec cette conjonction, le verbe de la proposition subordonnée se met, tantôt à l'indicatif, *je sais qu'il* EST *surpris*, tantôt au subjonctif, *je doute qu'il soit surpris :* or ce n'est pas la conjonction *que*

est le verbe de la proposition principale, ui détermine le mode du verbe de la proposition subordonnée.

Si le verbe de la proposition principale ffirme positivement et avec certitude, celui la proposition subordonnée doit aussi ffirmer positivement et avec certitude ; nous disons, à l'indicatif, *je sais qu'il* T *surpris*, parce que le propre de ce ode est l'affirmation. Au contraire, nous ons, au subjonctif, *je doute qu'il* SOIT *urpris*, parce que ce mode n'étant destiné u'à marquer le rapport de la proposition ubordonnée, à la proposition principale, conserve, dans le second verbe, le doute primé dans le premier.

La règle est donc que le verbe de la oposition subordonnée doit être au subctif, toutes les fois que celui de la proition principale exprime quelque doute, elque crainte, quelque incertitude. Vous ez, par conséquent, *j'ignore qu'il* NNE, *je sais qu'il* VIENDRA : *je crains 'il ne réussisse, je crois qu'il réusra : je souhaite qu'il parvienne, on it qu'il est parvenu.*

Cette règle s'applique à toutes les expressions composées, où nous faisons entrer la conjonction *que*, et que les grammairiens mettent parmi les conjonctions. Ainsi il faut dire, *attendu que cela* EST, *vu que cela* EST ; parce qu'*attendu* et *vu* affirment positivement : et il faut dire, *pourvu qu'cela* SOIT, *afin que cela* SOIT, *avant qu'cela* SOIT ; parce que *pourvu*, *afin*, *avant*, laissent dans l'esprit quelque incertitude, ou du moins quelque suspension.

Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il y ait rien de plus à remarquer sur les conjonctions.

CHAPITRE XXIV.

Des Adverbes.

Nous avons dit, Monseigneur, que l'adverbe est une expression abrégée, qui est équivalent d'un nom précédé d'une préposition; et nous avons donné pour exemple *sagement*, qui signifie *avec sagesse; plus*, qui signifie *en quantité supérieure*, etc. Ce qu'on entend par un adverbe.

Sagement, *prudemment*, et autres semblables, se nomment *adverbes de manière* ou de *qualité*, parce qu'ils expriment la manière dont une chose se fait. Tout ce qu'il y a à remarquer sur ces adverbes, c'est qu'ils se joignent au verbe qu'ils modifient : *il s'est conduit sagement, il s'est conduit prudemment conduit.* Adverbe de qualité.

Quand nous considérons les mêmes qualités dans deux objets, nous y trouvons de l'égalité ou de l'inégalité, et nous avons, pour exprimer ces rapports, les adverbes *plus*, *moins*, *aussi*, *plus grand*, *moins grand*, *aussi grand*. Adverbe de quantité.

Mais quand nous disons d'un homme, *il est fort instruit, il est très-savant*, nous ne considérons plus la même qualité dans deux objets; nous la considérons dans un seul, et nous la comparons à une idée que nous nous sommes faite et qui nous sert de mesure. Nous employons encore à cet usage *infiniment, considérablement, abondamment, copieusement, grandement, petitement.* Tous ces adverbes se rapportent à une mesure que chacun se fait d'après les jugemens qu'il est dans l'habitude de porter. On les nomme *adverbes de quantité.*

Les grammairiens distinguent encore des adverbes de tems, de lieu et d'autres, sur lesquels il n'y a rien à remarquer. Nous aurions même peu de choses à dire dans ce chapitre, s'ils n'avoient pas confondu parmi les adverbes, des adjectifs et des expressions que nous allons rappeler à leurs vrais élémens.

Noms qu'il ne faut pas confondre avec les adverbes.

Je n'ai pu vous voir HIER, *je vous verrai demain. Hier* et *demain* sont évidemment des noms substantifs : *c'est au jour d'hier; au jour de demain;* et

aut vous accoutumer à remplir ces ellipses.

On dit, *il est en haut, il est en bas*, our *en lieu haut, en lieu bas.*

Ici l'adjectif est précédé d'une préposi-on : quelquefois il est employé seul. *Parler as, chanter juste, frapper fort, voir clair, oir trouble, voir double*, signifient *parler 'un ton bas, chanter d'une voix juste, apper à coup fort, voir d'un œil clair, ouble, voir d'une manière double. Bas, iste, fort, clair, trouble, double* sont onc des adjectifs, et ces tours sont ellip-ques.

Si, comme le veulent les grammairiens, *toute heure, à tout moment, de temps n temps*, sont des adverbes, pourquoi n'en iroit-on pas autant de *à l'heure que vous vois, au moment que je vous rle, dans le tems que vous étiez en ance?* Bornons-nous donc à reconnoître s élémens dont ces expressions sont com-osées. S'il y en a qu'on puisse, avec quel-e fondement, méttre parmi les adverbes, sont celles dont l'usage ne fait plus u'un seul mot : telles sont *aujourd'hui* ui est formé d'*à ce jour d'hui, doréna-*

vant, qui l'est de *de cette heure en avant* *beaucoup* qui l'est, comme le remar M. du Marsais, de *bella copia*, gra abondance.

CHAPITRE XXV.

Des Interjections.

Les interjections sont des expressions équivalentes à des phrases entières.

ıES interjections, ou ces accens que us avons vu être communs au langage ıction et à celui des sons articulés, sont s expressions rapides, équivalentes quelefois à des phrases entières. Elles n'ont int de place marquée, et elles n'en sont e plus expressives, soit qu'elles comencent un discours, soit qu'elles le ternent, soit qu'elles l'interrompent, il nble qu'elles échappent toujours au moıt de produire leur effet.

Aux accens naturels du langage d'acn, les langues ont ajouté des mots tels e *hélas ! ciel ! Dieu !* La grammaire ı rien à remarquer sur ces espèces de ɔts : c'est au sentiment à les proférer à ɔpos.

CHAPITRE XXVI.

De la Syntaxe.

Objet de la syntaxe.

NOUS ne concevons jamais mieux une pensée, que lorsque toutes les parties, distinctes les unes des autres, se présentent à nous avec tous les rapports qui sont entre elles. Ce n'est donc pas assez d'avoir des mots pour chaque idée; il faut encore savoir former, de plusieurs idées, un tout dont nous saisissions tout-à-la-fois les détails et l'ensemble, et dont rien ne nous échappe. Voilà l'objet de la syntaxe.

Comment se marquent les rapports entre les mots.

Les rapports se marquent de plusieurs manières : par la place qu'on donne aux mots, par les différentes formes qu'ils prennent, par des prépositions qui les montrent comme second terme d'un rapport, par des conjonctifs qui rapprochent autant qu'il est possible, les propositions incidentes des substantifs qu'elles modifient; enfin, par des conjonctions qui prononcent la liaison entre les principales

parties du discours. Voilà, Monseigneur, tous les moyens : nous les avons déjà remarqués dans le cours de cet ouvrage : nous allons les observer plus particulièrement.

Pierre est homme. Tel est l'ordre des mots dans un proposition simple : le sujet, puis le verbe, enfin l'attribut. Notre syntaxe ne permet pas d'autre arrangement. Arrangement des mots dans une proposition simple.

Tout sujet d'une proposition offre une idée déterminée, puisque c'est la chose dont on parle et qu'on désigne comme existante. Il semble donc qu'on auroit pu dire, *homme est Pierre.* Car *homme* étant indéterminé, ne sauroit être pris pour sujet; et par conséquent, la phrase n'en seroit pas moins claire; mais l'usage ne l'a pas permis. Il permet encore moins, *un homme est Pierre,* parce qu'un *homme* paroîtroit le sujet, et la phrase auroit quelque chose de louche. Mais on dira également, *Pierre est l'homme que vous voyez*, ou *l'homme que vous voyez est Pierre :* c'est que les deux termes de cette proposition étant identiques, ils peuvent être indifféremment l'un et l'autre, le sujet ou l'attribut.

L'attribut peut être un adjectif : *Pier est courageux.* Il semble encore qu'en p reil cas on pourroit dire, *courageux e Pierre :* mais nous nous sommes fait u si grande habitude du premier tour, q nous ne permettons point ces sortes transpositions.

Arrangement des mots dans une proposition composée. Quelle est la place de l'objet?

Une proposition se compose suiv qu'on ajoute des accessoires au sujet, verbe ou à l'attribut.

L'objet est un accessoire du verbe doit le suivre immédiatement, ou du m il n'en peut être séparé que par des m fications même du verbe. *Le roi aim peuple, le roi aime beaucoup le peu*

Vous voyez que *beaucoup* ne sépar *peuple* d'*aime*, que parce qu'il est modification de l'action d'aimer.

Place des noms des personnes, lorsqu'ils sont l'objet du verbe, ou le terme.

Il ne faut excepter de cette règle les pronoms *le, la, les,* les noms des sonnes *me, te, je, nous, vous,* et le jonctif *que.* Sans doute, c'est l'oreille a engagé à transposer les pronoms et noms des personnes avant le verbe. *l'aime, il nous aime.* Ces monosyll auroient fait une chûte désagréable,

voient terminé la phrase. Cela est sur-
ut sensible dans *me, te, se, le :* aussi
éférons-nous *moi, toi, soi, lui,* lorsque
us voulons faire précéder le verbe, ce
i est rare.

Voilà constamment la place de ces noms,
ınd le verbe est à tout autre mode que
ıpératif. Mais quand on commande ou
ɔn défend, voici ce que prescrit l'usage.
)n dit, *dites-lui, menez-le, conduis-la, parlez-moi, prenez-en, allez-y.*
pareil cas, chacun de ces noms doit
: précédé du verbe.

ɔi la phrase est composée de deux im-
atifs, l'arrangement de ces mots sera
ore le même avec le premier : mais ils
ırront, à notre choix, précéder ou suivre
econd. *Allez le chercher et me l'ame-
:,* ou *amenez-le moi : allez le trouver
lui mandez,* ou *mandez-lui : allez-là
r demeurez,* ou, ce qui est mieux, *de-
urez-y : prenez des étoffes et en ap-
tez,* ou, ce qui est mieux encore,
ɔortez-en.

Lorsqu'on défend, ces noms doivent
jours être placés avant le verbe. *Ne lui*

dites pas : ne le menez pas, ne le *duisez pas, ne lui mandez pas,* *parlez pas, n'y allez pas, n'en pr* *pas.* Voilà, en pareil cas, les seuls ar gemens. On dit, *parlez-moi,* et ja *parlez-me.* Il semble donc qu'on ne vroit pas dire, *parlez-m'en :* on le di pendant, mais on ne dit point *menez-*

Place des adjectifs conjonctifs.

Le conjonctif *que* ne peut avoir q place : il faut qu'il suive immédiate le substantif, auquel il lie la propo incidente dont il est l'objet. Dans *les quêtes qu'Alexandre a faites,* qu l'objet de la proposition incidente, *Al dre a faites,* et il suit immédiatem substantif *conquêtes.*

Mais une proposition incidente m souvent un nom, qui est revêtu de ques modifications. Par exemple, l'*h* *de courage que vous connoissez,* le substantif *homme* modifié par ces *de courage.* Or ce n'est point au mo *rage,* dont l'idée est indéterminée, q rapporte le conjonctif *que :* ce n'es non plus au mot *homme*, considéré seul. C'est à l'idée totale qui résulte d

nots, l'*homme de courage*, et qui est une, omme si elle étoit exprimée par un seul om substantif. Cet exemple confirme donc ı règle que nous avons donnée, que *le onjonctif* QUE *doit toujours suivre imédiatement le substantif auquel il lie e proposition incidente.* Or cette règle st la même pour tous les adjectifs de cette pèce; *qui*, *dont*, *lequel*, etc.

Le sujet peut quelquefois suivre le verbe.

La phrase que nous avons apportée pour xemple, *les conquêtes qu'Alexandre a ites*, occasionne une exception à la règle ue nous avons donnée pour la place du ujet. Car le sens étant également marqué, it qu'on dise *qu'Alexandre a faites*, u *qu'a faites Alexandre*; on peut, à n choix, donner au nom l'une ou l'autre ace. Il y a même encore un cas où le jet peut suivre le verbe; c'est lorsque lui-ci est précédé par une circonstance e tems. On dira, par exemple, *alors riva votre ami.*

Les propositions subordonnées ont plusieurs places dans le discours.

Les propositions incidentes n'ont qu'une ace dans le discours, puisqu'elles ne sauient être séparées du substantif, ou du oins de l'idée totale à laquelle on les

ami, dans ce temps-là, étoit à Rome : dans ce temps-là votre ami étoit à Rome.

C'est donc une règle générale, qu'un nom, précédé d'une préposition, peut prendre différentes places dans le discours, toutes les fois qu'il exprime les moyens, les circonstances ou quelque autre accessoire du verbe. Il faut seulement prendre garde qu'il n'en naisse quelque équivoque avec ce qui précède ou avec ce qui suit.

Au reste, quand je dis que les moyens, les circonstances et autres accessoires du verbe peuvent avoir différentes places dans le discours, c'est proprement des accessoires du verbe *être* que je parle. Lors donc que vous emploierez un verbe adjectif, vous le rappellerez à ses élémens, si vous voulez distinguer les accessoires qui appartiennent au verbe, de ceux qui appartiennent à l'adjectif. En traduisant, par exemple, *finira* par *sera finissant*, vous verrez que *avec votre secours* est l'accessoire du verbe *sera*, et que *son affaire* est celui de l'adjectif *finissant. Cet homme sera, avec votre secours, finissant son affaire.*

Un nom d'une pré

Il ne faut pas confondre, avec les

S'il est l'accessoire d'un adjectif, ne peut pas être transposé.

accessoires du verbe, tout nom qui se précédé d'une préposition. Traduisez c phrase, *je pars demain pour Rome*, celle-ci, *je suis demain partant p Rome :* vous voyez aussi tôt que *p Rome* est un accessoire qui appartien l'adjectif *partant*, et que vous ne pou pas transposer. Au lieu que vous pou dire à votre choix : *demain je pars p Rome, je pars demain pour Rome, pars pour Rome demain.*

Il peut l'être, s'il est l'accessoire d'un substantif.

Un nom, précédé d'une préposition, peut donc pas être transposé, lorsqu'il l'accessoire d'un adjectif. Il n'en seroit de même, s'il étoit l'accessoire d'un su tantif ; alors il pourroit être transp EXEMPLE : *Quand de Rome avec v j'entreprendrai le voyage.*

Or pourquoi ne peut-on pas transp *pour Rome* avant *partant*, comme transpose *de Rome* avant *voyage ?*

Si vous considérez les actions exprim par des adjectifs tels que *partant*, v remarquerez qu'elles ont un but auq elles tendent ; et que, par conséquent, est dans l'ordre des idées que ce but s

mé après l'action, dans une langue
a place est le principal signe des rap-
s. Il faut donc dire *partant pour Rome.*
Iais si vous considérez le substantif
age et le nom *Rome*, qui, étant pré-
é de la préposition *de*, détermine de
l voyage on parle, vous ne sentez plus
l soit nécessaire que les idées viennent
suite l'une de l'autre, dans cet ordre,
oyage de Rome. Au contraire, vous
ercevez deux idées que vous pouvez
gner, et placer, pour ainsi dire, dans
x points de perspective. Après avoir
c fixé ma vue sur Rome, en disant
Rome, vous la conduisez sur l'autre
ne, qui est *le voyage;* et lorsque votre
ase est finie, je rapproche les mots
vous avez écartés, j'en apperçois le
ort, et votre construction n'a rien qui
choque.

ne preuve que ces idées doivent être
dées comme deux points de perspec-
listans l'un de l'autre, c'est que vous
ouvez les transposer qu'autant que
les séparez par quelques mots. Vous
ez pas, *quand j'entreprendrai avec*

vous de Rome le voyage. Cette tran
sition paroîtroit dure, parce que les i
ne seroient pas assez éloignées pour
regardées comme deux points de per
tive. Il faut donc les séparer, ou ne
point transposer.

Souvent les mots qu'on peut transp
se rapportent à un substantif qu'on n
percevra pas, si on ne sait pas réduir
expressions composées à leurs vrais
mens. Lorsque je dis, *à de pareils pr*
je ne sais que répondre, ce n'est p
l'adjectif *répondant* que se rapporten
mots transposés, *à de pareils pr*
Car le sens n'est pas, *je ne sais qu*
répondant : je veux dire que je ne
quelle réponse faite. C'est donc au
tantif *réponse* que ces mots doivent se
porter : *je ne sais quelle réponse*,
à de pareils propos.

Différence entre syntaxe et construction.

D'après les exemples que nous a
apportés, vous jugez, Monseigneur,
ce sont toujours les mêmes signes
marquent les rapports des mots et
phrases. C'est là proprement ce qui
partient à la syntaxe. Mais comme l

rangement des mots et des phrases peut varier, suivant les différentes transpositions qu'on se permet, les constructions changent, quoique la syntaxe soit toujours la même. La syntaxe, comme le remarque M. du Marsais, ne consiste que dans des signes choisis pour marquer les rapports; et la construction consiste dans les différens arrangemens que nous pouvons nous permettre, en observant toujours les règles de la syntaxe. Nous allons traiter des constructions dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVII

Des Constructions.

Construction directe.

Un prince qui remplit exactemen devoirs, mérite l'amour de ses suj l'estime de tous les peuples. Un P est le nom de la phrase : c'est la chose je parle : il ne suppose rien d'antérieu tous les autres mots se rapportent su sivement à celui qui les précède. Da pareil discours, l'esprit n'est point pendu : on saisit la pensée à mesure lit. J'appelle cet ordre *constructio recte.*

Construction renversée ou inverse.

Mais si je dis, *avec des procédés co les vôtres*, ces mots laissent l'espri suspens. Vous voyez, Monseigneur, dépendent de quelque chose que je dire : car la préposition *avec* indiqu second terme d'un rapport, et je n'ai encore montré le premier. Vous sen donc que mon discours va finir par idées qui, dans l'ordre direct, devroi

être les premières. Or cet ordre a lieu toutes les fois qu'il y a transposition. Je l'appelle *onstruction renversée.*

Cette sorte de construction est ce que s grammairiens nomment *inversion* (1). 'inversion n'est donc pas, comme ils le sent, un ordre contraire à l'ordre natu-l, mais seulement un ordre différent de rdre direct; et les constructions directes renversées sont également naturelles.

Les constructions directes et renversées sont également naturelles.

Comme il étoit naturel à Cicéron de rler latin, et par conséquent de faire aucoup d'inversions, il nous est naturel parler français, et par conséquent d'en ire peu. Le mot *naturel* n'est pris ici 'improprement. Il ne signifie pas ce ne nous faisons en conséquence de la con-rmation que la nature nous donne; mais ulement ce que nous faisons en consé-

(1) Ou du moins c'est ce qu'ils devroient en-ndre par ce mot. Mais, après avoir beaucoup sputé sur les inversions, sans y rien compren-re, ils en sont venus à mettre en question, si les appartiennent à la langue latine ou à la ngue française; et, en vérité, ils ne savent us où les trouver.

quence des habitudes que nous avons contractées.

L'ordre direct et l'ordre renversé ne sont point dans l'esprit de ceux qui parlent, mais dans la succession des mots.

A parler vrai, il n'y a dans l'esprit ni ordre direct, ni ordre renversé, puisqu'il apperçoit à la fois toutes les idées dont il juge; il les prononceroit toutes à la fois s'il lui étoit possible de les prononcer comme il les apperçoit. Voilà ce qui lui seroit naturel; et c'est ainsi qu'il parle, lorsqu'il ne connoît que le langage d'action.

C'est, par conséquent, dans le discours seul que les idées ont un ordre direct ou renversé, parce que c'est dans le discours seul qu'elles se succèdent. Ces deux ordres sont également naturels. En effet les inversions sont usitées dans toutes les langues, autant du moins que la syntaxe le permet.

Je sais bien, Monseigneur, qu'on aura de la peine à se persuader que nous apperçevons à la fois toutes les idées qui sont comme enveloppées dans une pensée un peu composée; et on s'obstinera à demander quel est l'ordre naturel dans lequel elles se présentent successivement à l'esprit. Mais si je demandois *quel est l'ordre na*

l dans lequel les objets se présentent essivement à la vue, lorsque la vue néme embrasse à la fois tout ce qui ve les yeux, vous me diriez que je ine question absurde; et si j'ajoutois faut cependant qu'il y ait dans la vue dre direct ou renversé, vous penseriez je déraisonne tout-à-fait. Quand on out-à-la fois, me diriez-vous, on ne pas l'un après l'autre; et pour voir près l'autre, il faut regarder succes- ient les choses qu'on voit. Dites-en it, Monseigneur, de la vue de l'esprit. d il voit, il voit à la fois tout ce qui à lui; il faut qu'il regarde pour e, dans ce qu'il apperçoit, un ordre t ou un ordre renversé! Or il ne re- qu'autant que nous avons besoin rler, ou d'appercevoir les choses d'une ère distincte.

and nous étudierons l'Art d'Écrire, verrons plus particulièrement l'usage peut faire des inversions. Pour le nt, Monseigneur, je ne vous donnerai exemple; et ce sera le même qui a servi à l'analyse du discours.

Exemple qui fait voir un des principaux avantages de l'ordre renversé.

« Dans cette enfance, ou, pour n
» dire, dans ce chaos du poëme drama
» parmi nous, votre illustre frère,
» avoir quelque temps cherché le
» chemin, et lutté, si je l'ose dire
» contre le mauvais goût de son s
» enfin, inspiré d'un génie extraordi
» et aidé de la lecture des anciens, fi
» sur la scène la raison, mais la rais
» compagnée de toute la pompe, de
» les ornemens dont notre langue e
» pable, accordant heureusement la
» semblance et le merveilleux, et la
» bien loin derrière lui tout ce qu'il
» de rivaux, dont la plupart, déses
» de l'atteindre, et n'osant plus entr
» dre de lui disputer le prix, se bor
» à combattre la voix publique dé
» pour lui, et essayèrent en vain, pa
» frivoles critiques, de rabaisser un
» qu'ils ne pouvoient égaler ».

Considérez, Monseigneur, con
toutes les parties de cette période s
à une idée principale pour former u
tout. C'est ainsi que cette multitude
s'offroit à Racine, et c'est ainsi qu

oit naturel de les présenter. Cependant
s constructions sont renversées. Substi-
ons l'ordre direct, et disons :

Votre illustre frère fit voir sur la
ène la raison, mais la raison accom-
gnée de toute la pompe, de tous les
nemens dont notre langue est capable,
cordant heureusement la vraisem-
nce et le merveilleux, et laissant bien
n derrière lui tout ce qu'il avoit de
aux.

Il fit voir la raison dans cette en-
nce, ou, pour mieux dire, dans ce
os du poëme dramatique parmi nous.
Il la fit voir après avoir quelque temps
erché le bon chemin, et lutté, si je
e dire ainsi, contre le mauvais goût
son siècle.

Enfin il la fit voir, lorsqu'il étoit
spiré d'un génie extraordinaire, et
dé de la lecture des anciens.

Vous voyez, Monseigneur, que pour
ivre l'ordre direct, je suis obligé de par-
ger une pensée qui est une, et qui doit
re une. Quand j'éviterois de répéter *il*
voir la raison, la pensée n'en seroit

pas moins partagée: car ce ne seroit qu'à plusieurs reprises que j'acheverois de la développer. Dans Racine, au contraire, cette pensée est, pour ainsi dire, moulée d'un seul jet. Tel est l'avantage de l'ordre renversé.

Il y a dans le discours deux choses: la liaison des idées et l'ensemble. La liaison des idées se trouve toujours dans l'ordre direct: mais pour peu qu'une pensée soit composée, l'ensemble ne peut se trouver que dans l'ordre renversé. Il est donc absolument nécessaire de faire usage des inversions; et si elles sont nécessaires, il faut bien qu'elles deviennent naturelles.

Nous avons considéré les langues comme autant de méthodes analytiques; et nous avons vu, Monseigneur, quels sont, dans la nôtre, les signes de cette méthode, et d'après quelles règles nous devons nous en servir. Mais nous avons encore bien des observations à faire pour démêler tout l'artifice de cette analyse, et pour en saisir la simplicité. Ce sera le sujet de l'ouvrage suivant, *l'Art d'Ecrire.*

CONJUGAISONS

QU'ON POURRA CONSULTER AU BESOIN.

On commence par la conjugaison du verbe *faire*, dont les formes doivent servir de dénominations aux formes des autres verbes.

INDICATIF.

L'affirmation est l'accessoire qui caractérise ce mode.

Forme qui exprime un rapport de simultanéité avec le moment où l'on parle.

Singulier.

Je fais, tu fais, il fait.

Pluriel.

Nous faisons, vous faites, ils font.

Forme qui est propre à exprimer un rapport de simultanéité, soit avec une époque antérieure, soit avec une époque actuelle.

Singulier.

Je faisois, tu faisois, il faisoit.

Pluriel.

Nous faisions, vous faisiez, ils faisoient.

Je faisois ce que je vous ai promis, lorsqu'il m'est survenu une affaire, a un rapport de simultanéité avec une époque sensiblement antérieure.

Si quelqu'un, en entrant chez moi, me demande : *que faisiez-vous?* cette forme exprime un rapport de simultanéité avec une époque immédiatement antérieure à l'époque actuelle.

Enfin elle exprime un rapport de simultanéité avec l'époque actuelle même, lorsque je dis à quelqu'un que je rencontre, *j'allois chez vous.*

Forme qui exprime un rapport de simultanéité avec une période où l'on n'est plus. Il y en a deux. L'une marque plus particulièrement le temps où la chose se faisoit.

Singulier.

Je fis, tu fis, il fit.

Pluriel.

Nous fimes, vous fites, ils firent.

L'autre marque le temps où la chose étoit faite.

Singulier.

J'eus fait, tu eus fait, il eut fait.

Pluriel.

Nous eumes fait, vous eutes fait, ils eurent fait.

Forme qui exprime un rapport de simultanéité avec une période où l'on est encore. Il y en a également deux; et la différence est la même qu'entre les formes précédentes. L'une indique donc le temps où la chose se faisoit.

Singulier.

J'ai fait, tu as fait, il a fait.

Pluriel.

Nous avons fait, vous avez fait, ils ont fait

L'autre indique le temps où la chose étoit faite.

Singulier.

J'ai eu fait, tu as eu fait, il a eu fait.

Pluriel.

Nous avons eu fait, vous avez eu fait, ils ont eu fait.

Forme qui exprime un rapport de simultanéité avec une époque antérieure à une autre époque, qui est elle-même antérieure à l'époque actuelle.

Singulier.

J'avois fait, tu avois fait, il avoit fait.

Pluriel.

Nous avions fait, vous aviez fait, ils avoient fait.

Voilà toutes les formes du passé. Il y en a six : *Je faisois, je fis, j'eus fait, j'ai fait, j'ai eu fait, j'avois fait;* quelques-uns ajoutent *j'avois eu fait.* Nous avons deux formes pour le futur.

La première exprime un rapport de simultanéité avec une époque postérieure, qui peut être ou n'être pas déterminée.

Singulier.

Je ferai, tu feras, il fera.

Pluriel.

Nous ferons, vous ferez, ils feront.

La seconde exprime un rapport de simultanéité avec une époque postérieure qui doit être déterminée.

Singulier.

J'aurai fait, tu auras fait, il aura fait.

Pluriel.

Nous aurons fait, vous aurez fait, ils auront fait.

Quelques-uns ajoutent une troisième forme : *J'aurai eu fait.*

MODE CONDITIONNEL.

Ce mode diffère de l'indicatif en ce que l'affirmation devient conditionnelle.

Lorsqu'on affirme positivement que les

-me qui exprime un rapport de simultanéité avec une époque antérieure.

Singulier.

urois fait, tu aurois fait, il auroit fait.

Pluriel.

Nous aurions fait, vous auriez fait,
ils auroient fait.

---

tre forme qui exprime un pareil rapport.

Singulier.

usse fait, tu eusses fait, il eût fait.

Pluriel.

ous eussions fait, vous eussiez fait,
ils eussent fait.

La première de ces deux formes marplus particulièrement l'époque pent laquelle on auroit fait ; et la seconde rque, plus particulièrement l'époque la chose eût été faite et finie.

choses ont été, ou qu'elles seront, on p
avoir besoin de distinguer des époques p
ou moins antérieures, et des époques p
ou moins postérieures. C'est pourquoi l'
dicatif est de tous les modes celui qui a
plus de formes différentes.

Mais, lorsque l'affirmation devient c
ditionnelle, on n'a pas besoin de disting
autant d'époques; et, en conséquence,
formes du mode conditionnel sont en p
nombre.

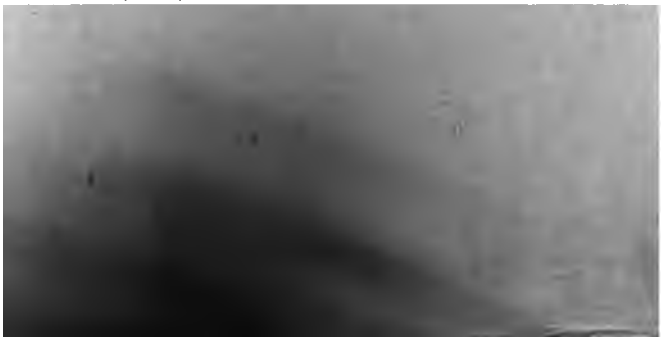
Forme qui, suivant les circo
tances, exprime un rapport
simultanéité avec une époque
tuelle, ou avec une époque
térieure.

Singulier.

Je ferois, tu ferois, il feroit.

Pluriel.

Nous ferions, vous feriez, ils feroien



me qui exprime un rapport de imultanéité avec une époque an- rieure.

Singulier.

irois fait, tu aurois fait, il auroit fait.

Pluriel.

ous aurions fait, vous auriez fait, ils auroient fait.

---

re forme qui exprime un pareil rapport.

Singulier.

isse fait, tu eusses fait, il eût fait.

Pluriel.

ous eussions fait, vous eussiez fait, ils eussent fait.

a première de ces deux formes mar- plus particulièrement l'époque pen- laquelle on auroit fait ; et la seconde ue, plus particulièrement l'époque chose eût été faite et finie.

Forme qui peut exprimer un rapport de simultanéité avec l'époque actuelle, ou avec une époque postérieure.

Singulier.

Que je fasse, que tu fasses, qu'il fasse.

Pluriel.

Que nous fassions, que vous fassiez, qu'ils fassent.

A ces questions, *fait-il beau?* ou *fera-t-il beau?* je puis répondre également, *je ne crois pas qu'il fasse beau.*

Forme qui exprime un rapport de simultanéité avec une époque antérieure, ou avec une époque postérieure.

Singulier.

Que je fisse, que tu fisses, qu'il fît.

Pluriel.

Que nous fissions, que vous fissiez, qu'ils fissent.

Qu'on dise : *il a fait le voyage qu'il méditoit*, ou qu'on dise : *il le fera*, je puis également répondre : *je ne croyois pas qu'il le fît.*

Autre forme qui exprime un pareil rapport.

Singulier.

Que j'aie fait, que tu aies fait, qu'il ait fait.

Pluriel.

Que nous ayons fait, que vous ayez fait, qu'ils aient fait.

Il a fallu que j'aie fait est un passé. *n'irai point chez vous que je n'aie t* est un futur.

Autre encore qui exprime le même rapport.

Singulier.

Que j'eusse fait, que tu eusses fait, qu'il eût fait.

Pluriel.

Que nous eussions fait, que vous eussiez fait, qu'ils eussent fait.

Si on vouloit marquer plus particulièrement le temps où la chose eût été faite et finie, on pourroit se servir de la forme suivante.

Singulier.

Que j'eusse eu fait, que tu eusses eu fait, qu'il eût eu fait.

Pluriel.

Que nous eussions eu fait, que vous eussiez eu fait, qu'ils eussent eu fait.

Je doute néanmoins que cette forme soit bien nécessaire. Quant aux autres, je ne les emploie pas indifféremment, quoiqu'elles expriment les mêmes rapports. Le choix est déterminé par la forme qu'a prise le verbe de la proposition principale. On dit par exemple, *je veux que vous ayez fait*; et *je voudrois que vous eussiez fait*. Il faut se souvenir que le propre des formes du subjonctif est de marquer le rapport de la proposition subordonnée à la proposition principale.

INFINITIF.

verbe, dépouillé des accessoires qu'il
dans les modes précédens, devient
initif un nom substantif, ou un nom
if.
m substantif.

Faire.

rticipes qui, suivant les circonstances,
les substantifs ou des adjectifs.

Faisant, fait, ayant fait.

tre nom substantif.

Avoir fait.

voit que dans la conjugaison du verbe
, les formes varient comme les acces-
qu'elles expriment. C'est ce qui doit
miner à les faire servir de dénomina-
aux formes des autres verbes.

onjugaison du verbe auxiliaire Avoir.

me paroît convenable de commencer
onjugaisons par l'infinitif, puisque,
ce mode, le verbe est dépouillé des
soires qu'il prend dans les autres.

INFINITIF.

Faire.	Avoir.
Faisant.	Ayant.
Fait.	Eu.
Ayant fait.	Ayant eu.
Avoir fait.	Avoir eu.

INDICATIF.

Singulier.

Je fais. J'ai, tu as, il a.

Pluriel.

Nous avons, vous avez, ils o

Singulier.

Je faisois. J'avois, tu avois, il avoit.

Pluriel.

Nous avions, vous aviez, i
avoient.

Singulier.

Je fis. J'eus, tu eus, il eut.

Pluriel.

Nous eûmes, vous eûtes, ils eure

Singulier.

ıs fait. J'eus eu, tu eus eu, il eût eu.

Pluriel.

Nous eûmes eu, vous eûtes eu,
ils eurent eu.

Singulier.

fait. J'ai eu, tu as eu, il a eu.

Pluriel.

Nous avons eu, vous avez eu,
ils ont eu.

eu fait. Cette forme manque.

Singulier.

ois fait. J'avois eu, tu avois eu, il avoit eu.

Pluriel.

Nous avions eu, vous aviez eu,
ils avoient eu.

Singulier.

ai. J'aurai, tu auras, il aura.

Pluriel.

Nous aurons, vous aurez, ils auront.

Singulier.

J'aurai fait. J'aurai eu, tu auras eu, il aura eu.

Pluriel.

Nous aurons eu, vous aurez eu, ils auront eu.

MODE CONDITIONNEL.

Singulier.

Je ferois. J'aurois, tu aurois, il auroit

Pluriel.

Nous aurions, vous auriez, ils auroient.

Singulier.

J'aurois fait. J'aurois eu, tu aurois eu, il auroit eu.

Pluriel.

Nous aurions eu, vous auriez eu, ils auroient eu.

ingulier.

usse eu, tu eusses eu, il eût eu.

Pluriel.

Nous eussions eu, vous eussiez eu, ils eussent eu.

ufait. Cette forme manque.

IMPÉRATIF.

Singulier.

Aie, qu'il ait.

Pluriel.

Ayons, ayez, qu'ils aient.

SUBJONCTIF.

Singulier.

e fasse. Que j'aie, que tu aies, qu'il ait.

Pluriel.

Que nous ayons, que vous ayez, qu'ils aient.

Singulier.

Que je fisse. Que j'eusse, que tu euss
qu'il eût.

Pluriel.

Que nous eussions, que v
eussiez, qu'ils eusse

Singulier.

Que j'aie fait. Que j'aie eu, que tu aies
qu'il ait eu.

Pluriel.

Que nous ayons eu,
vous ayez eu, qu'ils a
eu.

Singulier.

Que j'eusse fait. Que j'eusse eu, que
eusses eu, qu'il eût

Pluriel.

Que nous eussions eu,
vous eussiez eu, q
eussent eu.

Que j'eusse eu fait. Cette forme manq

jugaison du verbe auxiliaire être.

INFINITIF.

ire.	Être.
sant.	Étant.
t.	Été.
ant fait.	Ayant été.
oir fait.	Avoir été.

INDICATIF.

Singulier.

's. Je suis, tu es, il est.

Pluriel.

Nous sommes, vous êtes, ils sont.

Singulier.

sois. J'étois, tu étois, il étoit.

Pluriel.

Nous étions, vous étiez, ils étoient.

Singulier.

Je fus, tu fus, il fut.

Singulier.

erai. Je serai, tu seras, il sera.

Pluriel.

Nous serons, vous serez, ils seront.

Singulier.

raifait. J'aurai été, tu auras été, il aura été.

Pluriel.

Nous aurons été, vous aurez été, ils auront été.

ODE CONDITIONNEL.

Singulier.

erois. Je serois, tu serois, il seroit.

Pluriel.

Nous serions, vous seriez, ils seroient.

Singulier.

roisfait. J'aurois été, tu aurois été, il auroit été.

Pluriel.

Nous aurions été, vous auri
été, ils auroient été.

Singulier.

J'eusse fait. J'eusse été, tu eusses été,
eût été.

Pluriel.

Nous eussions été, vous euss
été, ils eussent été.

J'aurois eu fait. Cette forme manque.

IMPÉRATIF.

Singulier.

Fais. Sois, qu'il soit.

Pluriel.

Soyons, soyez, qu'ils soie

SUBJONCTIF.

Singulier.

Que je fasse. Que je sois, que tu so
qu'il soit.

Pluriel.

Que nous soyons, que vous soyez, qu'ils soient.

Singulier.

e fisse. Que je fusse, que tu fusses, qu'il fût.

Pluriel.

Que nous fussions, que vous fussiez, qu'ils fussent.

Singulier.

'aie fait. Que j'aie été, que tu aies été, qu'il ait été.

Pluriel.

Que nous ayons été, que vous ayez été, qu'ils aient été.

Singulier.

j'eusse fait. Que j'eusse été, que tu eusses été, qu'il eût été.

Pluriel.

Que nous eussions été, que vous eussiez été, qu'ils eussent été.

Que j'eusse eu fait. Cette forme manqu

Conjugaison des verbes en er.

Je ne transcrirai que les formes simp
parce qu'en substituant au participe
le participe des verbes que nous conju
rons, on aura les formes composées
faudra consulter le chapitre onzième
seconde partie de cette grammaire,
savoir si l'on doit employer, dans
formes, le verbe *être* ou le verbe *av*

INFINITIF.

Faire.	Aimer.
Faisant.	Aimant.
Fait.	Aimé.

INDICATIF.

Je fais. J'aime, tu aimes, il aim
Nous aimons, vous aime
aiment.

Je faisois. J'aimois, tu aimois, il ai
Nous aimions, vous aimi
aimoient.

i. J'aimai, tu aimas, il aima.
Nous aimâmes, vous aimâtes, ils aimèrent.

-ai. J'aimerai, tu aimeras, il aimera.
Nous aimerons, vous aimerez, ils aimeront.

DE CONDITIONNEL.

-ois. J'aimerois, tu aimerois, il aimeroit.
Nous aimerions, vous aimeriez, ils aimeroient.

IMPÉRATIF.

Aime, qu'il aime, aimons, aimez, qu'ils aiment.

SUBJONCTIF.

e fasse. Que j'aime, que tu aimes, qu'il aime.
Que nous aimions, que vous aimiez, qu'ils aiment.

e fisse. Que j'aimasse, que tu aimasses, qu'il aimât.

Que nous aimassions, que vous aimassiez, qu'ils aimassent.

Verbes irréguliers de cette conjugaison.

Aller, à la forme *j'aime*, fait *je vais* ou *je vas*, *il va*, *nous allons*, *vous allez*, *ils vont*.

A la forme *j'aimerai* : *j'irai*, *tu iras*, *il ira*, *nous irons*, *vous irez*, *ils iront*.

A la forme *j'aimerois* : *j'irois*, *tu irois*, *il iroit*, *nous irions*, *vous iriez*, *ils iroient*.

A la forme *aime* : *va*, *qu'il aille*, *allons*, *allez*, *qu'ils aillent*. On dit avec une *s*, *vas-y*, et avec un *t*, *va-t-en*.

Puer, à la forme *j'aime*, fait, *je pus*, *tu pus*, *il put*. Au pluriel il est régulier : *nous puons*, *etc.*

Lorsque les verbes se terminent en *ger* à l'infinitif, on conserve l'*e* dans toutes les formes, afin de conserver la même prononciation à la lettre *G*. *Juger*, *jugeois*, *jugeant*.

On retranche l'*e* dans les formes *j'aimerai*, *j'aimerois*, lorsque les verbes se terminent en *ier* ou en *er* ; et on prononce

j'emploîrai, j'emploîrois, je continûrai, je continûrois.

On écrit ordinairement ces mots avec un *e*, sur-tout en prose.

Envoyer, aux formes *j'aimerai, j'aimerois*, fait *j'enverrai, j'enverrois.*

Aux formes *nous aimions, vous aimiez*, les verbes en *oyer*, font *nous envoyions, vous envoyiez, nous employions, vous employiez;* mais il vaut mieux éviter de se servir de ces formes, qu'on ne trouve que dans les grammaires.

Conjugaison des verbes en ir.

Il y en a quatre.

INFINITIF.

	Faire,	faisant,	fait.
ir.	sentir.	ouvrir.	tenir.
issant.	sentant.	ouvrant.	tenant.
i.	senti.	ouvert.	tenu.

INDICATIF.

Je fais.

finis.	sens.	ouvre.	tiens.
finis.	sens.	ouvres.	tiens.

il finit.	sent.	ouvre.	tient.
nous finissons.	sentons.	ouvrons.	tenons.
vous finissez.	sentez.	ouvrez.	tenez.
ils finissent.	sentent.	ouvrent.	tiennent.

Je faisois.

Je finissois. sentois. ouvrois. tenois.

Le reste de cette forme comme dans l conjugaison précédente.

Je fis.

je finis.	sentis.	ouvris.	tiens.
tu finis.	sentis.	ouvris.	tins.
il finit.	sentit.	ouvrit.	tint.
nous finimes.	sentimes.	ouvrimes.	tinme
vous finites.	sentites.	ouvrites.	tintes
ils finirent.	sentirent.	ouvrirent.	tinrei

Je ferai.

Je finirai. sentirai. ouvrirai. tiendrai.

Le reste comme dans la conjugaison p cédente.

CONDITIONNEL.

Je finirois. sentirois. ouvrirois. tiendrois,

IMPÉRATIF.

Fais.

	sens.	ouvre.	tiens.
iisse.	sente.	ouvre.	tienne.
s.	sentons.	ouvrons.	tenons.
.	sentez.	ouvrez.	tenez.
nissent.	sentent.	ouvrent.	tiennent.

SUBJONCTIF.

Que je fasse.

finisse.	sente.	ouvre.	tienne.
finisses.	sentes.	ouvres.	tiennes.
isse.	sente.	ouvre.	tienne.
is finissions.	sentions.	ouvrions.	tenions.
is finissiez.	sentiez.	ouvriez.	teniez.
nissent.	sentent.	ouvrent.	tiennent.

Que je fisse.

finisse.	sentisse.	ouvrisse.	tinsse.
finisses.	sentisses.	ouvrisses.	tinsses.
nît.	sentît.	ouvrît.	tînt.
us finissions.	sentissions.	ouvrissions.	tinssions.
us finissiez.	sentissiez.	ouvrissiez.	tinssiez.
inissent.	sentissent.	ouvrissent.	tinssent.

rbes de la première conjugaison en ir.

njuguez, comme *finir*, unir, punir,

et tous les verbes qui, à la forme *je fais*, se terminent en *is* : *j'unis*, *je punis*.

FORMES IRRÉGULIÈRES. *Bénir* n'a qu'une forme irrégulière *bénit*, *bénite* ; mais il a aussi *la* forme régulière *béni*, *bénie*. On dit *le pain béni*, *l'eau bénite* ; et en parlant des personnes, *elle est bénie*, *ils sont bénis*.

Fleurir qui, au propre, est régulier dans toutes ses formes, est irrégulier, au figuré, dans les formes suivantes : *l'empire florissoit*, *les lettres étoient florissantes*.

Hair n'est irrégulier que dans les formes *je hais*, *tu hais*, *il hait*, où l'*a* et l'*i* ne sont qu'une syllabe qui se prononce comme un *e* ouvert.

Verbes de la seconde conjugaison en ir.

Conjuguez, comme *sentir*, les verbes *consentir*, *ressentir*, *pressentir*, *mentir*, *démentir*, *dormir*, *endormir*, *s'endormir*, *se repentir*, *servir*, *desservir*, *sortir*, *partir*, *ressortir*, sortir de nouveau, et *repartir*, répliquer, partir de nouveau : mai

ortir être du ressort, *répartir* partager, *rtir* obtenir, se conjugent comme *finir*.

ORMES IRRÉGULIÈRES. *Bouillir : je ', tu bous, il bout, nous bouil-*, etc. *je bouillirai* ou *bouillerai*, *je llirois* ou *bouillerois*.

urir, et en terme de chasse, *courre : u, je courus, je courrai, je courrois*.

ccourir, concourir, discourir, par-ir, recourir, secourir se conjugent ne *courir*.

ir : fuyant, je fuis, tu fuis, il fuit, fuyons, vous fuyez, ils fuient.

ourir : mort, je meurs, tu meurs, eurt, nous mourons, vous mourez, eurent; je mourus, je mourrai, je rrois, que je meure, que je mourusse.

ormes composées se font avec le verbe

tir : vêtu. Revêtir : revêtu. Ils sont iers dans les autres formes. Cepen- je doute qu'on puisse dire, *je vêts*. *Je s* est usité.

cquérir : acquérant, acquis, j'ac-s, nous acquérons, j'acquerrai, uerrois.

plaisant.	paroissant.	réduisant.	craignant.	rendant.
plaît	paru.	réduit.	craint.	rendu.

INDICATIF.

Je fais.

je plais.	parois.	réduis.	crains.	rends.
nous plaisons.	paroissons.	réduisons.	craignons.	rendons.

Je faisois.

je plaisois.	paroissois.	réduisois.	craignois.	rendois.
nous plaisions.	paroissions.	réduisions.	craignions.	rendions.

Je fis.

je plus.	parus.	réduisis.	craignis.	rendis.
nous plumes.	parumes.	réduisimes.	craignimes.	rendimes.

Je ferai.

je plairai.	paroîtrai.	réduirai.	craindrai.	rendrai.
nous plairons.	paroîtrons.	réduirons.	craindrons.	rendrons.

CONDITIONNEL.

Je ferois.

je plairois.	paroîtrois.	réduirois.	craindrois.	rendrois.
nous plairions.	paroîtrions.	réduirions.	craindrions.	rendrions.

IMPÉRATIF.

Fais.

plais.	parois.	réduis.	crains.	rends.
qu'il plaise.	paroisse.	réduise.	craigne.	rende.
plaisons.	paroissons.	réduisons.	craignons.	rendons.

Que je fasse.

laise. paroisse. réduise. plaigne. rende.
plaisions. paroissions. réduisions. plaignions. rendions.

Que je fisse.

ise. paruse. réduisise. plaignisse. rendisse.
lusions. parussions. réduisissions. plaignissions. rendissions.

rbes de la première conjugaison en re.

s verbes en *aire* se conjuguent comme
. Mais *faire*, qui a des formes dif-
es, est la règle d'après laquelle on
gue ses composés, *contrefaire*, *dé-*
redéfaire, *refaire*, *satisfaire*, *sur-*
Forfaire, *forfait*, *malfaire*, *malfait*,
re, *méfait*, *parfaire*, *parfait* : ces
verbes n'ont que ces deux formes.
rire, est irrégulier et défectueux.
, *trayant*, *je trais*, *nous trayons*,
irai, *je trairois*, *que je traie*. Il ne
loie point à la forme *je fis*, ni à la
que je fisse.
aire, *il brait*, *ils braient*, *il brairá*,
airont. Ce verbe n'est en usage qu'à
rmes.

Verbes de la seconde conjugaison en re.

Tous les verbes en *oître* se conjuguent comme *paroître.* Il ne faut excepter que *naître* qui a deux formes irrégulières, *né* au participe, et *je naquis* à la forme *je fis.*

Paître, est défectueux. Il manque des formes simples *je fis, que je fisse ;* et il ne s'emploie aux formes composées que dans cette phrase du discours familier : *il a pu et repu.*

Verbes de la troisième conjugaison en re.

On conjugue comme *réduire* tous les verbes en *ire.* Voici ceux qui sont irréguliers. Les formes dont je ne parlerai pas sont régulières.

Circoncire : *circoncis* au participe, et *je circoncis,* à la forme *je réduisis.*

Dire et *redire : vous dites, vous redites* à la forme *vous réduisez ; je dis, je redis* à la forme *je réduisis ; que je dise, que je redisse* à la forme *que je réduisisse.*

Dédire, contredire, interdire, médire, médire font *vous dédisez, vous contredisez*, etc.; *maudire* fait *maudissant, naudissons, maudissez, maudissent.* Dans tout le reste, ces verbes se conjuguent comme *dire.*

Confire et *suffire* font à la forme *je réduisis, je confis, je suffis;* et à la forme *que je réduisisse, que je confisse, que je suffisse.*

Lire, élire, relire : lu, je lus, que je lusse.

Rire, sourire : riant, ri, nous rions, vous riez, ils rient. Il fait *je ris* à la forme *je réduisis.*

Ecrire, circonscrire, décrire, etc.; *écrivant, nous écrivons, vous écrivez, ils écrivent, j'écrivis, que j'écrive, que j'écrivisse.*

Frire, frit, je frirai, je frirois, impératif *fris.* Ce verbe n'a pas d'autres formes.

Tous les verbes en *uire* se conjuguent comme *réduire*, excepté *bruire*, qui est tout-à-la fois irrégulier et défectueux. *Bruyant, il bruyoit, ils bruyoient.* Voilà toutes les formes usitées. Il faut encore

excepter *luire*, *reluire*, *nuire*, qui ont une irrégularité au participe *réduit* : ils font *lui*, *relui*, *nui* sans *t*.

On rapporte à cette conjugaison *boire*, *clorre*, *conclure* et leurs composés.

Boire, *buvant*, *bu*, *je bois*, *nous buvons*, *je buvois*, *je bus*, *je boirai*, *je boirois*, *que je boive*, *que je busse*.

Clorre, *je clos*, *tu clos*, *il clot*, sans pluriel, *je clorrai*, *je clorrois*. Les autres formes simples manquent, et il n'a que le participe *clos*.

Éclorre, *il éclot*, *ils éclosent*, *il éclorra*, *ils éclorront*, *il éclorroit*, *ils éclorroient*, *qu'il éclose*, *qu'ils éclosent*. Ce verbe n'a que ces formes.

Conclure, *concluant*, *conclu*, *je conclus*, *nous concluons*, *je concluois*, *nous concluïons*, *je conclus*, *nous conclûmes*, *je conclurai*, *je conclurois*, *que je conclue*, *que je conclusse*.

Verbes de la quatrième conjugaison en re.

Tous les verbes en *aindre*, *eindre*, *oindre*, se conjuguent comme *craindre*.

Verbes de la cinquième conjugaison en re.

On conjugue, comme rendre, tous les verbes qui se terminent en *dre, pre, cre, tre, vre.* Les irréguliers sont:

Prendre et ses composés, *apprendre, comprendre,* etc.; *prenant, pris, je prends, nous prenons, je prenois, je pris, que je prenne, que je prisse.*

Coudre et ses composés *recoudre, découdre : cousant, cousu, je couds, nous cousons, je cousois, je cousis, que je couse, que je coususse.*

Mettre et ses composés *permettre, commettre,* etc.; *mettant, mis, je mets, je mis, que je mette, que je misse.*

Moudre, émoudre, remoudre : moulant, moulu, je mouds, nous moulons, je moulois, je moulus, que je moude, que je moulusse.

Absoudre, dissoudre : absolvant, absous, et au féminin, *absoute, j'absous, nous absolvons, j'absolvois, j'absoudrai, que j'absolve.* Les autres formes simples manquent.

Résoudre : résolvant, résolu et *résous.* Dans tout le reste il se conjugue comme *absoudre ;* mais il n'est pas défectueux. On dit, *je résolus, que je résolusse.*

Suivre, s'ensuivre et poursuivre : suivant, suivi, je suis, nous suivons, je suivois, je suivis, que je suive, que je suivisse.

Vivre, revivre et *survivre : vivant, vécu, je vis, nous vivons ; je vivois, je vécus, que je vive, que je vécusse.*

Je ne conseille à personne d'étudier ces conjugaisons. C'est de l'usage qu'il faut les apprendre.

FIN DE LA GRAMMAIRE ET DE CE VOLUME.

TABLE
ES MATIÈRES.

ISCOURS PRÉLIMINAIRE DU COURS D'ÉTUDE, page j.

TIF DES LEÇONS PRÉLIMINAIRES, pag. l.
ÉCIS DES LEÇONS PRÉLIMINAIRES, pag. lxv.

ARTICLE PREMIER.

s *différentes espèces d'idées*, pag. lxvij

ARTICLE II.

s *opérations de l'ame*, pag. lxxxiv.

ATTENTION, idem.
COMPARAISON, pag. lxxxvj.
JUGEMENT, pag. lxxxix.
RÉFLEXION, pag. xcj.
MAGINATION, pag. xcij.
RAISONNEMENT, pag, xciij.
NTENDEMENT, pag. xciv.
DÉSIR, pag. xcvj.
VOLONTÉ CONSIDÉRÉE COMME FACULTÉ, pag. xcviij.
FACULTÉ DE PENSER, idem.

ARTICLE III.

Des habitudes, pag. cj.

ARTICLE IV.

Que l'ame est une substance différente du corps pag. cvij.

ARTICLE V.

Comment nous nous élevons à la connoissanc de Dieu, pag. cxiv.

MOTIF DES ÉTUDES QUI ONT ÉTÉ FAITES APRÈ LES LEÇONS PRÉLIMINAIRES, pag. cxxiv.

GRAMMAIRE.

Objet de cet Ouvrage, page 3.

Écrivains qui ont porté la lumière dans le livres élémentaires. C'est dans l'analyse de la pen sée qu'il faut chercher les principes du langage *De l'analyse du discours.* Première partie d cette grammaire. *Des élémens du discours.* Se conde partie. Pourquoi on a banni de cette gram maire tous les termes techniques dont on a pu s passer.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'analyse du Discours.

CHAPITRE PREMIER.

Du langage d'action, pag. 6.

Des signes du langage d'action. Le langage d'action est une suite de la conformation des organes. Quoiqu'il soit naturel, on a besoin de l'apprendre. En nous donnant des signes naturels, l'auteur de la nature nous a mis sur la voie pour en imaginer d'artificiels. Il ne faut pas confondre les signes artificiels avec les signes arbitraires. Avec quel art on imagine des signes artificiels. Langage d'action des pantomimes. Deux sortes de langage d'action. Avec le langage d'action chaque pensée s'exprime tout-à-la fois et sans succession. Ce langage des idées simultanées est seul naturel. Les idées simultanées, dans celui qui parle, deviennent successives dans ceux qui écoutent. Les idées successives dans ceux qui écoutent, sont encore chacune des pensées composées. Le langage d'action a l'avantage de la rapidité. Comment l'art peut en faire une méthode analytique. Pourquoi on a commencé, dans cette grammaire, par observer le langage d'action. A quoi se réduisent tous les principes des langues.

CHAPITRE II.

Considérations générales sur la formation d langues et sur leurs progrès, pag. 21.

L'homme est conformé pour parler le langa des sons articulés. Les mots n'ont pas été choi arbitrairement. C'est une erreur de croire que l noms de la langue primitive exprimoient la natu des choses. En formant les langues, nous n'ave fait qu'obéir à notre manière de voir et de sen Comment les langues, en proportion avec l idées, forment un système qui est calqué sur lui de nos connoissances. Quelles langues sont p parfaites. Comment il s'établit une proport entre les besoins, les connoissances et les langu Toutes les langues portent sur les mêmes fon mens. En quoi les langues diffèrent. Comm elles se perfectionnent. Connoissances préli naires à l'analyse du discours.

CHAPITRE III.

En quoi consiste l'art d'analyser nos pensé pag. 39.

Comment l'œil analyse, et nous fait remarqu dans une sensation confuse, plusieurs sensati distinctes. L'analyse des idées de l'entendem se fait de la même manière. A quoi se réd l'art de décomposer la pensée. Nous avons j et raisonné avant de pouvoir remarquer q nous jugions et raisonnions. Ce sont les lang

qui nous fournissent le moyen de décomposer la pensée.

CHAPITRE IV.

Combien les signes artificiels sont nécessaires pour décomposer les opérations de l'ame, et nous en donner des idées distinctes, pag. 45.

Le jugement peut être considéré comme une perception, ou comme une affirmation. Avec le secours des signes artificiels, les jugemens qui n'étoient que des perceptions, deviennent des affirmations. Comment toutes les parties d'un raisonnement, quoique simultanées dans l'esprit, se développent successivement par le moyen des signes artificiels. Tout homme a été dans l'impuissance de démêler ce qui se passe dans son esprit. Tout animal qui a des sensations, a la faculté d'appercevoir des rapports.

CHAPITRE V.

Avec quelle méthode on doit employer les signes artificiels, pour se faire des idées distinctes de toute espèce, pag. 52.

L'analyse des objets qui sont hors de nous, ne peut se faire qu'avec des signes artificiels. Cette analyse est assujettie à un ordre. On découvrira cet ordre, si on considère l'objet que se fait l'analyse. La nature indique cet ordre. Elle nous a donné des sens qui décomposent les objets, sans aucun art de notre part. Pour les décomposer avec

art, l'ordre de l'analyse doit être celui de la génération des idées. L'ordre de la génération des idées est de l'individu au genre, et du genre aux espèces. Cet ordre est fondé sur la nature des choses. La méthode, qui suit l'ordre de la génération des idées, est l'unique pour analyser les choses, et pour acquérir de vraies connoissances. Il y a deux méthodes; l'une pour parler aux personnes instruites, et l'autre pour parler aux personnes que l'on instruit. Avantage de la méthode d'instruction.

CHAPITRE VI.

Les langues considérées comme autant de méthodes analytiques, pag. 67.

C'est comme méthodes analytiques qu'il faut considérer les langues. Comment les langues sont des méthodes analytiques plus ou moins parfaites. C'est à leur insu que les hommes, en formant les langues, ont suivi une méthode analytique. Cette méthode a des règles communes à toutes les langues, et des règles particulières à chacune. Objet de la grammaire.

CHAPITRE VII.

Comment le langage d'action décompose la pensée, pag. 74.

Comment la pensée de celui qui parle le langage d'action, se décompose aux yeux de ceux qui l'ob-

servent. Comment il apprend à la décomposer lui-même. Idées distinctes qu'offre cette décomposition.

CHAPITRE VIII.

Comment les langues, dans les commencemens, analysent la pensée, pag. 77.

Précautions à prendre pour ne pas se perdre dans des conjectures peu vraisemblables. Les actions ont été les premiers noms. Comment les organes des sens ont été nommés. Comment les objets sensibles ont été nommés. Les langues ont été longtemps fort bornées. Elles n'étoient, dans l'origine, qu'un supplément au langage d'action. Comment elles ont pu faire de nouveaux progrès. Les noms des personnes. Les noms adjectifs. Les prépositions. Comment les opérations de l'entendement ont pu être nommées. Comment les hommes sont parvenus à avoir un verbe, et à prononcer des propositions. Lorsque les hommes commencent à faire des propositions, ils ne savent pas toujours démêler toutes les idées qu'elles renferment. On a été long-temps avant de pouvoir exprimer, dans des propositions, toutes les vues de l'esprit.

CHAPITRE IX.

Comment se fait l'analyse de la pensée dans les langues formées et perfectionnées, pag. 93.

Pensée de Racine apportée pour exemple. Toutes les parties de cette pensée s'offroient à la fois à l'esprit de Racine. Fond de cette pensée.

Les parties principales de cette pensée se dis
guent dans trois alinéas. Quelquefois on renfe
plusieurs pensées dans un alinéa, et on les
tingue seulement par des points. Dans le disc
prononcé, les repos de la voix tiennent lieu d'
néas et de points. Les repos, marqués par
points, ne sont pas tous égaux. Comment to
les parties d'un grand ouvrage se développ
avec la même méthode que les parties d'
pensée peu composée. Une analyse mal faite
du désordre et de l'obscurité dans le disco
Comment Racine développe les trois princip
parties de sa pensée. Comment il distingue
parties dans lesquelles il les subdivise.

CHAPITRE X.

*Comment le discours se décompose en prop
tions principales, subordonnées, incidentes
phrases et en périodes*, pag. 104.

Tout jugement, exprimé avec des mots,
une proposition. Trois espèces de propositi
Caractère des propositions principales Car
tère des propositions subordonnées. Carac
des propositions incidentes. Les propositions
bordonnées peuvent avoir deux places dan
discours, et les propositions incidentes n'en
qu'une. Ce qu'on entend par *période*. Ce q
entend par *phrase*. Ellipse ou phrases elliptiq
Phrases principales qui concourent au dévelo
ment d'une autre. Il y a des cas où plusieurs
positions sont, à nôtre choix, une période ou
phrase.

CHAPITRE XI.

Analyse de la proposition, pag. 114.

Toute proposition est composée de trois termes. position simple. Proposition composée. Un ju- ment est toujours simple. Une proposition peut e composée dans le sujet, dans l'attribut ou ns tous deux. De quelque manière que le sujet l'attribut soient exprimés, une proposition est ple, si elle est l'expression d'un jugement que.

CHAPITRE XII.

alyse des termes de la proposition, pag. 120.

dées qu'on se fait du sujet, de l'attribut et du be. Nous ne donnons des noms qu'aux choses existent dans la nature ou dans notre esprit. ms propres. Noms généraux. Tous ces noms t compris sous la dénomination de *substantifs*. sujet d'une proposition est toujours un nom bstantif. En quoi le substantif et l'adjectif dif- ent. Les adjectifs modifient, en déterminant le jet, ou en le développant. Il n'y a, en général, e deux sortes d'accessoires et deux sortes d'ad- tifs. Les accessoires peuvent s'exprimer par un bstantif précédé d'une préposition. Différentes nières dont le sujet d'une proposition peut être primé. Différentes manières dont on exprime ttribut d'une proposition, lorsque cet attribut t un substantif. Le substantif qui est attribut ne sauroit être un terme moins général que le bstantif qui est sujet. Différentes manières d'ex-

primer l'attribut d'une proposition, lorsque attribut est un adjectif.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la même matière, ou ana du verbe, pag. 131.

Le propre du verbe est d'exprimer la co-e tence de l'attribut avec le sujet. Les élémens discours se réduisent à quatre espèces de m Verbes adjectifs. Verbes substantifs. Il ne f pas confondre le verbe substantif avec le ve *être*, pris dans le sens *d'exister*. Les verbes priment avec différens rapports. Le rapport verbe à l'objet est marqué par la place. Les au rapports se marquent par des prépositions. ellipses sont fréquentes dans toutes les lang De tous les accessoires du verbe, les uns app tiennent au verbe substantif *être*, les autres partiennent plus particulièrement aux adjec dont on a fait des verbes. Le discours rédui ses vrais élémens.

CHAPITRE XIV.

De quelques expressions qu'on a mises parmi élémens du discours, et qui, simples en ap rence, sont, dans le vrai, des express composées équivalentes à plusieurs éléme pag. 142.

Mots qui ne doivent pas être mis parmi les mens du discours. L'adverbe. Le pronom. conjonction.

SECONDE PARTIE.

Des élémens du discours, *pag.* 148.

Principes qui ont été prouvés dans la première partie de cet ouvrage. Objet de la seconde partie.

CHAPITRE I.

Des noms substantifs, pag. 150.

Ce que l'on entend par le mot *substance*. *Substantif* vient de *substance*. Il se dit proprement des noms de substance. Il se dit, par extension, des noms de qualités. Deux sortes de substantifs. Les substantifs, plus ou moins généraux, font différentes classes des objets. Fondement de la distinction des classes. En multipliant trop les classes, on confondroit tout. Règle à suivre pour éviter cet inconvénient.

CHAPITRE II.

Des adjectifs, pag. 157.

Quelle est la nature des noms adjectifs qui développent ou qui expliquent une idée. Quelle est la nature des adjectifs qui déterminent une idée. Adjectifs absolus et adjectifs relatifs. Dans notre esprit, toutes les qualités des choses sont relatives. Il n'y a point de règle générale pour la formation des substantifs et des adjectifs. Il y a des adjectifs qu'on emploie comme substantifs ;

et il y a des substantifs qu'on emploie adjectivement.

CHAPITRE III.

Des nombres, pag. 163.

Nombre singulier : nombre pluriel. Les noms propres n'ont point de nombre pluriel. Ni les noms de métaux. Autres noms qui n'ont pas les deux nombres. Marque du nombre pluriel. Il y a des langues qui ont un duel. L'adjectif se met au même nombre que le substantif.

CHAPITRE IV.

Des genres, pag. 166.

Etymologie du mot genre. Fondement de la distinction des noms en deux genres. Comment on a souvent oublié ce qui a servi de fondement à la distinction des deux genres. Comment les deux genres ont été distingués par la terminaison des noms. Terminaison masculine, terminaison féminine. Les noms substantifs ne sont, en général, que d'un genre. Quelques-uns sont des deux. Les adjectifs sont toujours des deux genres. Marque du genre féminin dans les adjectifs. Variations qu'on remarque dans la terminaison féminine. Des avantages des genres.

CHAPITRE V.

Observations sur la manière dont on accorde, en genre et en nombre, les adjectifs avec les substantifs, pag. 172.

Adjectif qu'on met au singulier, quoiqu'il se

apporte à deux substantifs. Adjectif qu'on met au pluriel, quoiqu'il paroisse devoir se rapporter à un substantif singulier. Les adjectifs n'ont point de genres, lorsqu'ils se rapportent à des substantifs de genres différens. Ils n'ont point de genres, lorsqu'ils se rapportent à une idée qui n'a point de nom.

CHAPITRE VI.

Du verbe, pag. 176.

Etymologie du mot *verbe*. Les observations que nous avons à faire sur les verbes sont communes aux verbes substantifs et aux verbes adjectifs. On distingue dans les verbes les personnes, les tems, les modes.

CHAPITRE VII.

Des noms des personnes considérés comme sujets d'une proposition, pag. 179.

Noms de la première et de la seconde personne. Usage de *tu* et *vous*. Les noms de la première et de la seconde personne sont de vrais substantifs. Les noms de la troisième personne sont différens suivant les genres. Origine de *il*, *elle*; ce sont de vrais adjectifs. Pourquoi on les a pris pour des noms mis à la place d'un autre. *On*, ainsi que *l'on*, nom de la troisième personne, est un substantif. Usage que l'on doit faire d'*on* et l'*on*.

CHAPITRE VIII.

Des tems, pag. 184.

Chaque forme du verbe ajoute quelque ac soire à l'idée principale dont il est le signe. T époques d'après lesquelles on détermine le prés le passé et le futur. Les époques auxquelle rapportent les formes du passé, pourront être terminées. Il en est de même des époques a quelles se rapportent les formes du futur. Il n qu'un présent dans les verbes. Il y a dans verbes des passés plus ou moins passés, et futurs plus ou moins futurs. Différentes esp de passé. Forme de passé que quelques grain riens proposent, et que l'usage n'autorise Différentes espèces de futurs. Forme de futurs quelques grammairiens proposent, et qu'on peut pas admettre.

CHAPITRE IX.

Des modes, pag. 196.

Mode indicatif. Impératif. Mode condition Subjonctif. L'infinitif est un nom substantif. participes sont des adjectifs. L'infinitif av joint à un participe, est un nom substantif.

CHAPITRE X.

Des conjugaisons, pag. 208.

Comment on a distingué quatre conjugais En considérant les verbes par rapport aux con

sons, on en distingue de trois espèces. Verbes
xiliaires. La distinction des verbes actifs, pas-
i et neutres, ne doit pas être admise dans notre
ıgue. Ni celle des verbes réfléchis, réciproques
impersonnels. Fausses dénominations qu'on a
nnées aux tems des verbes. Moyen d'y sup-
ier.

CHAPITRE XI.

s formes composées avec les auxiliaires, être *ou* avoir, pag. 218.

Le verbe *être* entre dans les formes composées
expriment l'état du sujet, et le verbe *avoir*
re dans les formes composées qui expriment
tion. Exception à cette règle. Confirmation de
te règle. Formes composées, où l'on n'emploie
ıais que le verbe *avoir*.

CHAPITRE XII.

Observations sur les tems, pag. 222.

Extension que nous donnons au tems présent.
ırquoi la forme du présent a été choisie pour
rimer les vérités nécessaires. Comment on
ploie les formes des tems les unes pour les
res.

CHAPITRE XIII.

Des prépositions, pag. 225.

)n pourroit distinguer deux sortes de préposi-
ıs. On ne doit pas distinguer les prépositions

en simples et composées. Comment les mêmes prépositions sont employées dans des cas différens. Différentes prépositions ne sont jamais employées dans des cas absolument semblables. Prépositions qui s'emploient avec ellipse. Après avoir servi pour exprimer des rapports entre des objets sensibles, les prépositions ont été employées pour exprimer des rapports entre les idées abstraites. Quelquefois les dernières acceptions d'une préposition ressemblent fort peu aux premières. Premier usage de la préposition *à*. Par quelle analogie elle a passé à un second. A un troisième. A un quatrième. A un cinquième. A un sixième. A un septième. A un huitième. Quelles sont les premières acceptions de la préposition *de*, et par quelle analogie elle passe à d'autres. Comment elle exprime les rapports d'appartenance. Ceux de dépendance. En quoi diffèrent *des hommes des plus savans*, *et des hommes les plus savans*. Il y a ellipse lorsque *à* et *de* se construisent ensemble. Ces deux prépositions paroissent quelquefois pouvoir s'employer l'une pour l'autre. L'ellipse peut empêcher d'appercevoir l'espèce de rapport qu'exprime la préposition *de*. Acception de la préposition *dans*. En quoi elle diffère de la préposition *à*. En quoi *en* diffère de *dans*. *En*, exprime des accessoires tous différens de ceux des prépositions *à* et *dans*. Premières acceptions de la préposition *par*. Autres acceptions.

CHAPITRE XIV.

De l'article, pag. 239.

vains qui ont les premiers connu la nature
ticle. On nomme article l'adjectif *le*, *la*.
ement qui arrive à l'article. L'article est
jectif qui détermine un nom, soit par ce
: fait prendre dans toute son étendue, soit
: qu'il concourt à le restreindre. L'article
prime, lorsque les noms sont déterminés
autres adjectifs qui les précèdent. Il ne se
ne pas, lorsque le substantif ne fait qu'une
dée avec l'adjectif qui le précède. Proverbe
st supprimé. Quand les noms propres pren-
article, il faut de deux choses l'une, ou
oient employés comme noms généraux, ou
ait ellipse. L'article avec les noms des mé-
Usage de l'article devant les noms de ville,
aume, de province. Usage de l'article avec
ns des quatre parties de la terre. Avec les
le quelques royaumes. Avec les noms des
Avec les noms de rivière et de mer. L'ar-
odifie toujours un substantif. Dans quel cas
te l'article devant plusieurs adjectifs. Règle
le pour l'usage de l'article. L'article n'est
olument nécessaire.

CHAPITRE XV.

Des pronoms, pag. 253.

ment les adjectifs *il*, *elle*, *le*, *la*, sont de-
des pronoms. Quelle est l'expression des

pronoms. *Y* et *en* doivent être mis parmi les pronoms. *On* ou *l'on* n'est pas un pronom. Les termes figurés ne sont pas des pronoms.

CHAPITRE XVI.

De l'emploi des noms des personnes, pag. 257.

Comment on emploie les noms de la première personne. Comment on emploie les noms de la seconde personne. Emploi des noms de la troisième personne, *il*, *le*, *la* et *elle*, lorsque celui-ci est sujet d'une proposition. Ces pronoms doivent éveiller la même idée que les noms dont ils prennent la place. *Il*, a toujours la même acception, même avec les verbes qui n'ont ni première, ni seconde personne. Emploi de *lui*, *d'eux* et *d'elle*, lorsque celui-ci est précédé d'une préposition. Quelle est, dans le discours, la place du pronom *eux*. Quelle est la place de *lui*. Quelle est la place de *leur*. Emploi de *se* et de *soi*. *Lui* et *elle* employés pour *se* et *soi*. Emploi du pronom *y*. Du pronom *en*. *D'on* et *l'on*. Quand une femme doit dire, *je le suis* ou *je la suis*. Autre question sur le pronom *le*.

CHAPITRE XVII.

Des adjectifs possessifs, pag. 270.

Ce qu'on entend par adjectifs possessifs. Les uns s'emploient sans article, les autres avec l'article. *Mon*, *ton*, *son*, s'emploient quelquefois avec les noms féminins. Quand on supprime ces adjec-

i. Les adjectifs possessifs de la troisième per-
ıne ne s'emploient pas indifféremment pour les
rsonnes et pour les choses. Règle a ce sujet. En
oi diffère, *ce tableau a ses beautés*, de *ce ta-*
eau a des beautés. Difficulté sur les adjectifs *ses*
leurs.

CHAPITRE XVIII.

Des adjectifs démonstratifs, pag. 278.

Ce qu'on entend par *adjectifs démonstratifs*.
'e ce nombre sont *ci* et *là*. *Ci* et *là* ajoutés à *ce*.
e avec le verbe être. Celui, celle. *Celui-ci*,
lui-là.

CHAPITRE XIX.

Des adjectifs conjonctifs, pag. 282.

Quelle est la nature des adjectifs conjonctifs
ui, *lequel*, etc. Souvent les adjectifs conjonctifs
éterminent des noms qui n'ont point été expri-
és. Des adjectifs *quoi* et *où*. Des adjectifs *quel*
: *quelle*.

CHAPITRE XX.

De l'emploi des adjectifs conjonctifs, pag. 287.

Les adjectifs conjonctifs ne peuvent se rappor-
r qu'à des noms pris déterminément. Tous les
ınjonctifs se disent-ils indifféremment des per-
nnes et des choses? Distinction à faire à ce
jet. Quel conjonctif on doit préférer pour ex-

primer le sujet de la proposition incidente. Pour exprimer l'objet du verbe. Pour exprimer le rapport qui seroit indiqué par la préposition *de*. Quel conjonctif on doit employer avec la préposition *à*. Emploi du conjonctif *quoi* avec les prépositions *à* ou *de*. *Que* employé pour *à qui* et pour *dont*. *Où* et *d'où* ne se disent que des choses. Emploi des conjonctifs avec toute autre préposition qu'*à* et *de*. Il n'est pas nécessaire de s'arrêter long-temps sur les règles de grammaire. Question.

CHAPITRE XXI.

Des participes du présent, pag. 295.

Les participes du présent ne sont susceptibles ni de genre, ni de nombre. Comment d'adjectifs les participes du présent deviennent substantifs. Analyse de ces participes employés soit comme substantifs, soit comme adjectifs. Equivoque à laquelle ils donnent lieu, et qu'il faut éviter.

CHAPITRE XXII.

Des participes du passé, pag. 301.

Les participes du passé sont adjectifs, ou substantifs, suivant la manière dont on les emploie. Quelle est la nature des participes substantifs. Comment on emploie les participes adjectifs, lorsqu'ils se construisent avec le verbe *être*. Comment s'emploient les participes adjectifs, lorsqu'ils sont suivis d'un verbe ou d'un adjectif. Première-

, lorsqu'ils sont suivis d'un verbe. En second
lorsqu'ils sont suivis d'un adjectif.

CHAPITRE XXIII.

Des conjonctions, pag. 313.

fférentes espèces de conjonctions. De la con-
ion *que*.

CHAPITRE XXIV.

Des adverbes, pag. 317.

: qu'on entend par adverbe. Adverbe de qua-
Adverbe de quantité. Noms qu'il ne faut pas
ndre avec les adverbes.

CHAPITRE XXV.

Des interjections, pag. 321.

es interjections sont des expressions équiva-
s à des phrases entières.

CHAPITRE XXVI.

De la syntaxe, pag. 322.

ɔjet de la syntaxe. Comment se marquent les
orts entre les mots. Arrangement des mots
une proposition simple. Arrangement des
dans une proposition composée. Quelle est
ıce de l'objet. Place des noms des personnes,

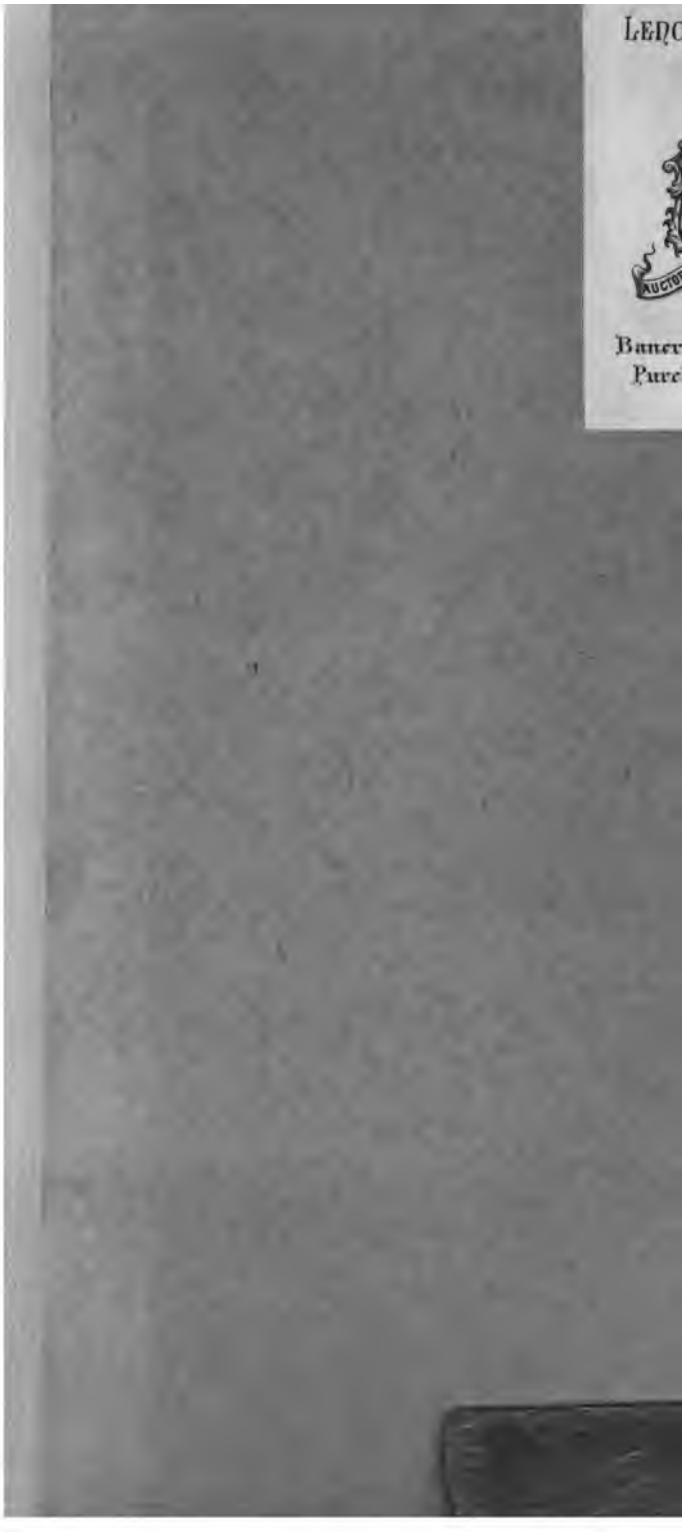
lorsqu'ils sont l'objet du verbe, ou le terme. Place des adjectifs conjonctifs. Le sujet peut quelquefois suivre le verbe. Les propositions subordonnées ont plusieurs places dans le discours. Les moyens et les circonstances ont différentes places dans le discours. Un nom précédé d'une préposition, s'il est l'accessoire d'un adjectif, ne peut être transposé. Il peut l'être, s'il est l'accessoire d'un substantif. Différence entre syntaxe et construction.

CHAPITRE XXVII.

Des constructions, pag. 334.

Construction directe. Construction renversée ou inversion. Les constructions directes ou renversées sont également naturelles. L'ordre direct, l'ordre renversé ne sont point dans l'esprit; ils ne sont que dans le discours. Exemple qui fait voir un des principaux avantages de l'ordre renversé.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


LEDC
AUCTU
Banc
Purc